

Université de Montréal

**Mise en récit et construction de sens de l'expatriation :
une étude de cas en Arabie Saoudite**

par

Nadia Roy

Département de communication
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître es sciences
en sciences de la communication

Août 2004

© Nadia Roy, 2004



P
90
U54
2004
V-024

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**Mise en récit et construction de sens de l'expatriation :
une étude de cas en Arabie Saoudite**

présenté par

Nadia Roy

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Lorna Heaton

président-rapporteur

Daniel Robichaud

directeur de recherche

Chantal Benoît-Barné

membre du jury

SOMMAIRE

Ce mémoire porte sur l'expatriation, un objet d'étude qui s'est récemment développé en réaction à la globalisation de l'économie et aux défis de la concurrence étrangère. Comme en rend compte notre revue de la littérature, la recherche sur l'expatriation s'est principalement développée dans un courant managérial, lequel s'intéresse aux conditions d'adaptation et d'efficacité des employés envoyés à l'étranger. En contrepartie à ce courant, une deuxième approche, embryonnaire et marginale, reformule le problème d'expatriation en termes d'apprentissage et de processus signifiant. En échos à ces travaux, le présent mémoire cherche à mieux comprendre l'expatriation telle qu'elle est vécue, racontée et rendue signifiante par l'expatrié. Deux questions de recherche sous-tendent notre problématique :

- 1- Comment les expatriés construisent-ils le sens de leur expérience?
- 2- Par quel(s) processus cette construction de sens permet-elle à l'expatrié d'évaluer sa situation et de développer un apprentissage ?

Sur la base de ce questionnement, nous avons élaboré un cadre théorique qui réunit trois ensembles de ressources conceptuelles : l'approche sociocognitive de l'apprentissage, le *sensemaking* de Weick et la narrativité de Bruner. Notre analyse découle d'une étude de cas d'expatriés canadiens en Arabie Saoudite. Les récits autobiographiques que nous avons recueillis et examinés donnent corps à un modèle du processus d'expatriation. Celui-ci comporte cinq phases au cours desquelles l'expatrié se transforme en mobilisant des processus concomitants : processus de construction de sens, d'apprentissage, de construction de liens, d'identification et de réalisation.

Mots clés : expatriation, communication, narration, enaction, apprentissage

ABSTRACT

This thesis is about expatriation, a subject that grew in importance with globalization and challenges of international competition. As outlined in our literature review, research on the subject has mostly focussed on managerial issues, namely the conditions facilitating adjustment and profitability of the employees sent abroad. However, a relatively new and marginal perspective defines expatriation in terms of learning and sensemaking processes. Our study adheres to this second approach by trying to understand expatriation as it is lived, narrated and made meaningful by the expatriate. Based on these constructivist assumptions, our paper explores the following questions :

- 1- How do expatriates make sense of their experience ?
- 2- By which processes do this sensemaking enables expatriates to evaluate their situation and learn ?

With this questioning in mind, we have elaborated a theoretical framework which encompasses three conceptual approaches : the sociocognitive approach of learning, Weick's sensemaking and Bruner's narrativity. Our analysis derives from a case study of Canadian expatriates living in Saudi Arabia. The autobiographic narratives that we gathered and studied are the basis of our expatriation model. This model includes five phases throughout which the expatriate transforms himself by mobilizing interlinked processes : processes of sensemaking, learning, construction of links, identification and achievement.

Key words : expatriation, communication, storytelling, enaction, learning

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	III
ABSTRACT	IV
TABLE DES MATIÈRES	V
LISTE DES FIGURES.....	VII
REMERCIEMENTS.....	VIII
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE 1 : REVUE DE LITTÉRATURE	11
1.1 Préambule	11
1.2 Portrait de la littérature.....	13
1.2.1 <i>Les modèles théoriques de l'adaptation</i>	13
1.2.2 <i>Les contributions au modèle pluridimensionnel</i>	20
1.2.3 <i>L'expatriation et l'apprentissage</i>	22
1.2.4 <i>L'expatriation en tant que processus</i>	28
1.2.5 <i>L'expatriation et la construction de sens</i>	31
1.3 Problématique.....	34
CHAPITRE 2 : CADRE THÉORIQUE.....	37
2.1 L'approche sociocognitive de l'apprentissage.....	38
2.2 La construction de sens selon Weick.....	40
2.3 L'apprentissage, le sens et la narration selon Bruner	45
CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE	48
3.1 Le choix de l'objet d'étude	48
3.2 Le choix d'une approche	48
3.3 Le choix d'un terrain.....	51
3.4 La méthode de cueillette de données	51
3.5 La démarche d'analyse.....	53
3.6 Présentation des sujets de recherche.....	55
CHAPITRE 4 : ANALYSE DES DONNÉES	58

4.1 L'invitation au voyage	59
4.2 Partir	70
4.3 Arriver dans un nouvel environnement	73
4.3.1 <i>Les premières sensations</i>	73
4.3.2 <i>La découverte de l'inconnu</i>	76
4.4 Séjourner	78
4.4.1 <i>S'y faire</i>	78
4.4.2 <i>S'accoutumer</i>	86
4.4.3 <i>Se conformer</i>	90
4.4.4 <i>S'identifier</i>	94
4.5 Revenir	100
4.6 Modèle du processus d'expatriation.....	106
<i>Phase 1 : Faire sens du projet d'expatriation</i>	106
<i>Phase 2 : Partir, changer d'environnement</i>	107
<i>Phase 3 : Séjourner</i>	107
<i>Phase 4 : Revenir, changer d'environnement</i>	109
<i>Phase 5 : Réflexivité sur l'expérience d'expatriation</i>	109
CONCLUSION	112
BIBLIOGRAPHIE	116
ANNEXE 1 : GRILLE D'ENTREVUE	120

LISTE DES FIGURES

Figure 1: Modèle de la courbe en U (modèle unidimensionnel).....	15
Figure 2 : Modèle théorique de l'adaptation internationale (modèle pluridimensionnel).....	19
Figure 3 : Classification de la formation interculturelle de Gertsen...	23
Figure 4 : Processus d'expatriation.....	111

REMERCIEMENTS

*« (...) on ne voit bien qu'avec le cœur.
L'essentiel est invisible pour les
yeux. » (Saint-Exupéry. Le Petit
Prince)*

Si vous lisez ce mémoire avec le cœur, vous verrez, glissés entre les pages, faufiletés entre les lignes, des élans de sincère reconnaissance. Mais puisque ceux-ci risquent d'échapper aux yeux de certaines grandes personnes, je serai tout de suite plus explicite...

Il y a quelque temps déjà, je me suis aventurée au cœur du désert. Bien que je n'aie pas rencontré de petit prince aux cheveux d'or, j'ai tout de même fait la connaissance de gens extraordinaires. Je tiens ici à leur rendre hommage, car sans leurs témoignages et leur générosité, ce travail de recherche n'aurait jamais vu le jour.

Je souhaite aussi remercier mes amies de maîtrise, la communauté des « penseurs bêtes », qui ont su m'entourer de rires et de sollicitude tout au long de mes études : Anne, Brigitte, Chloé, Consuelo, Jacinthe et Jacinthe, Julie, Karine, Marie-Claude, Marilyne et Marylène.

Toute ma gratitude à mon directeur, Daniel Robichaud, pour son soutien, sa disponibilité et son enthousiasme contagieux. Mes questions et mes réflexions, les plus anodines soient-elles, ont toujours trouvé une écoute attentive et relancé des idées enrichissantes.

Enfin, un merci tout spécial à Jérôme, mon compagnon de vie, que j'ai suivi jusqu'au bout du monde et qui me suit tendrement jusqu'au bout de moi-même...

INTRODUCTION

En ce début de 21^e siècle, la globalisation suscite plusieurs réflexions sur l'émergence des nouvelles technologies de l'information, la montée du néolibéralisme ou la redéfinition des frontières économiques, nationales et culturelles. Autant d'enjeux qui s'immiscent dans les discours des organisations, fascinent les chercheurs et tiennent en haleine l'opinion publique. Mais alors que le rétrécissement de la planète reste une réalité virtuelle pour plusieurs d'entre nous, certains acteurs de la scène internationale y sont concrètement et quotidiennement confrontés. À la fois transnationaux et transculturels, les expatriés vivent toute la complexité humaine de la globalisation. Que voient-ils ? Que sentent-ils ? Que retiennent-ils de leur expérience ? Jusqu'à maintenant, peu de recherches se sont intéressées à l'expatriation telle qu'elle est vécue, racontée et rendu signifiante par l'expatrié. Le présent mémoire porte sur la mise en récit et la construction de sens de l'expatriation. Il permet au lecteur de se familiariser progressivement avec l'objet d'étude, de développer une compréhension des aspects et des différentes perspectives et de nous suivre pas à pas dans la recherche.

Ce mémoire comporte quatre chapitres. Plus précisément, le premier chapitre présente une revue de la littérature portant sur l'expatriation. Afin de comprendre son évolution, nous remontons aux années 60 où les premières théories de l'adaptation internationale ont vu le jour. Nous résumons ensuite, par un commentaire tant explicatif que critique, le contenu des ouvrages et articles qui ont été publiés jusqu'à aujourd'hui. Cette recension nous permet alors de soulever nos questions de recherche et de formuler notre problématique.

Dans le deuxième chapitre, nous faisons appel aux concepts de plusieurs auteurs afin d'élaborer un cadre théorique cohérent: le

sensemaking de Weick, la narration de Bruner et l'approche sociocognitive de l'apprentissage. Mis ensemble, ces concepts articulent notre problématique pragmatique et narrative et constituent un ensemble d'outils pour décrire les processus mobilisés dans l'expérience d'expatriation.

Le troisième chapitre décrit les étapes de notre démarche méthodologique. Nous y explicitons et motivons nos choix en débutant par les circonstances qui ont suscité notre intérêt pour l'expatriation. Nous justifions ensuite notre approche théorique, notre présence sur le terrain, notre méthode de cueillette de données et notre processus d'analyse. La fin de ce chapitre est consacrée à la présentation de nos sujets de recherche.

Le quatrième et dernier chapitre donne la parole à ces participants. Leurs récits constituent notre matière première pour analyser et raconter, à notre tour, les processus activés par la mobilité internationale. Nous proposons enfin un modèle de l'expatriation. Celui-ci comporte cinq phases au cours desquelles l'expatrié se transforme en construisant et déconstruisant des liens dans le temps.

Pour conclure, nous évaluons les forces et les limites de notre recherche ainsi que notre apport théorique à la littérature existante. Plutôt que de clore le débat sur l'expatriation, nous suggérons de nouveaux horizons de recherche, porteurs de réflexions, chargés de promesses.

CHAPITRE 1 : REVUE DE LITTÉRATURE

Ce premier chapitre dresse un portrait de la littérature actuelle sur l'expatriation, objet d'étude également connu sous le nom de mobilité internationale. Dans un premier temps, nous présenterons un préambule explicatif concernant la notion d'expatriation pour ensuite décrire l'évolution de la recherche depuis les années 1960. Ce tour d'horizon nous permettra de bien cerner la perspective managériale qui, progressivement, s'est imposée dans la littérature. Nous verrons alors comment quelques auteurs ont exploré d'autres avenues de recherche sans toujours échapper à la tendance managériale qui prévaut. En évaluant les forces et les limites de ces travaux, nous pourrions défendre la pertinence de notre problématique tout en offrant un contexte à notre recherche.

1.1 Préambule

La mobilité de l'être humain et sa propension à explorer de nouveaux territoires ne datent pas d'hier. Le légionnaire romain et le navigateur portugais ont vécu, bien avant le gestionnaire du 21^e siècle, l'expérience de quitter temporairement leur patrie. Cependant, le concept d'expatriation, en tant qu'objet de recherche, s'est récemment développé en réaction à la globalisation de l'économie et aux défis de la concurrence étrangère. En effet, du moment où les organisations tentent de s'implanter à l'étranger, l'exportation des ressources humaines, le contrôle des opérations et la protection des investissements deviennent des préoccupations incontournables. C'est donc dans ce contexte que l'expatriation de la main d'œuvre qualifiée et des cadres s'est imposée comme un enjeu important de la gestion internationale. Or, il semble que la majorité des recherches sur l'expatriation s'intéresse spécifiquement à la performance et à l'adaptation des employés envoyés temporairement dans les filiales étrangères, excluant ainsi une définition plus large de la

mobilité internationale. Cette notion restrictive de l'expatriation sous-tend un raisonnement à la source de ce que nous appellerons ici la « perspective managériale », soit que la problématique se situe d'abord au niveau des intérêts et du point de vue de l'entreprise.

Les défis que pose l'expatriation, tant aux niveaux culturel, organisationnel ou managérial, ont donné naissance à un vaste champ d'investigation aux influences diverses. Qu'il s'agisse de management interculturel ou de formation interculturelle, les chercheurs ont problématisé l'expatriation en s'inspirant des théories de plusieurs disciplines : anthropologie, sociologie, psychologie et sciences cognitives, pour ne nommer que celles-là. Or, bien que plusieurs aspects de l'expatriation aient été explorés et documentés, la recherche s'est bien souvent limitée à trouver les conditions (individuelles, organisationnelles ou contextuelles) les plus susceptibles de faciliter l'adaptation des expatriés et ainsi, de rentabiliser cette coûteuse expérience par : la réussite de relations commerciales, l'acquisition de compétences globales, la performance des filiales étrangères, etc. « Until recently, a typical study on any topic linked to expatriation was usually framed by an introduction on the high cost of expatriates and the high frequency of failure on such assignments (...)» (Evans, Pucik et Barsoux, 2002, p. 120). Du point de vue de l'entreprise, une expatriation réussie signifie donc qu'une « personne qui accepte une affectation à l'étranger pour quelques années s'adapte et réussit dans la mission que son organisation lui confie ». (Cerdin, 2002, p. 18). En outre, les recherches managériales ont soulevé à maintes reprises l'aspect interculturel de l'expatriation. À cet égard, plusieurs études ont adopté ce que nous pourrions appeler une perspective « essentialiste » de la culture, soit une perspective qui considère la culture comme une réalité préexistante et définie par des caractéristiques extérieures, observables et mesurables. Les travaux anthropologiques qui se sont joints à l'approche managériale ont d'ailleurs

élaboré des typologies culturelles (les quatre dimensions d'Hofstede pour classer les cultures (1983) ou les sept dimensions de Trompenaars (1993)) et même des codes de conduite dans les relations internationales, pensons au *Guide du comportement dans les affaires internationales* de Hall (1990) (Geoffroy, 2000).

Mais alors que les recherches sur l'adaptation et le management interculturel se sont multipliées, un nombre relativement restreint d'entre elles se sont intéressées aux processus par lesquels la culture s'exprime et se construit dans les interactions quotidiennes de l'expatrié, aux processus par lesquels celui-ci rend son expérience signifiante et apprend ou même à ce que l'expatrié, de son côté, considère comme une expatriation réussie. Avant de présenter les implications d'un tel changement de perspective, nous examinerons plus attentivement l'état actuel des connaissances sur l'expatriation par un survol de la littérature.

1.2 Portrait de la littérature

1.2.1 Les modèles théoriques de l'adaptation

1.2.1.1 La notion de choc culturel

Il faut remonter au début des années 60 pour trouver les premières recherches sur les expatriés. Celles-ci s'intéressent surtout au choc éprouvé par l'expatrié dans une situation interculturelle. L'article de l'anthropologue Kalervo Oberg (1960) « Culture shock : adjustment to new cultural environment » soutient que le choc culturel, accompagné de symptômes tels que la peur des contacts physiques, le sentiment d'impuissance ou l'agressivité, provient de l'anxiété causée par la perte des repères sociaux familiers (p. 177). La solution au choc culturel selon Oberg consiste alors à se familiariser avec la culture du pays d'accueil en participant aux activités de la population, mais surtout en apprenant sa langue (p. 182). Cet article, quoique bref et ne se référant à aucune

donnée, a inspiré plusieurs travaux sur l'adaptation et est, encore aujourd'hui, abondamment cité.

1.2.1.2 Le modèle de la courbe en U (modèle unidimensionnel)

À la même époque, on décrit le processus d'adaptation interculturel comme un phénomène uni-dimensionnel. Celui-ci se manifesterait comme une courbe en U comportant quatre phases : la phase « lune de miel » où l'individu est fasciné par la nouvelle culture, la phase « choc culturel » où l'individu vit une désillusion et de la frustration, la phase « adaptation » est caractérisée par un apprentissage et une adaptation progressive et la phase « maturité » où l'individu atteint la plénitude de son adaptation et de son bien-être¹ (Black et Mendenhall, 1991, p. 226). Lysgaard (1955) et Morris (1960) rapportent les premières observations de ce modèle dans leurs données sur l'adaptation d'étudiants étrangers. Cette courbe fait ensuite l'objet d'une foule d'études qui l'appuient (Torbjorn 1982) ou la rejettent (Church 1982). À cet égard, l'article de Black et Mendenhall (1991) « The U-Curve adjustment hypothesis revisited : a review and theoretical framework » offre enfin un cadre théorique à ce modèle de l'adaptation interculturelle. Puisque la phase de choc culturel varie en durée et en intensité et que celle-ci engendre des coûts importants pour l'organisation (perte d'efficacité, expatriation compromise), les deux auteurs dénoncent l'absence de théories pouvant expliquer les distorsions de la courbe en U. En s'appuyant sur la théorie sociale de l'apprentissage de Bandura (1977) et ses quatre éléments (attention, rétention, reproduction, processus de motivation), Black et Mendenhall consacrent leur article à expliquer le mécanisme de chacune des phases de la courbe en U, mais surtout à valider ce modèle du processus d'adaptation interculturelle. Enfin, ce nouveau cadre théorique s'investit d'une série d'hypothèses que les auteurs, pour conclure, se

¹ Voir figure 1, page 15

proposent de tester et d'approfondir. Voici les principales hypothèses tirées du cadre théorique :

Proposition 2 : The greater the dissimilarity between the host and home general or corporate cultures, the longer and more severe will be the culture shock stage.

Proposition 3: The greater the availability of HCNs (host country nationals) during the culture shock stage of adjustment, the sooner expatriates will learn new, appropriate behaviors, and the shorter will be the culture shock stage. (p. 238-239)

Degré d'adaptation

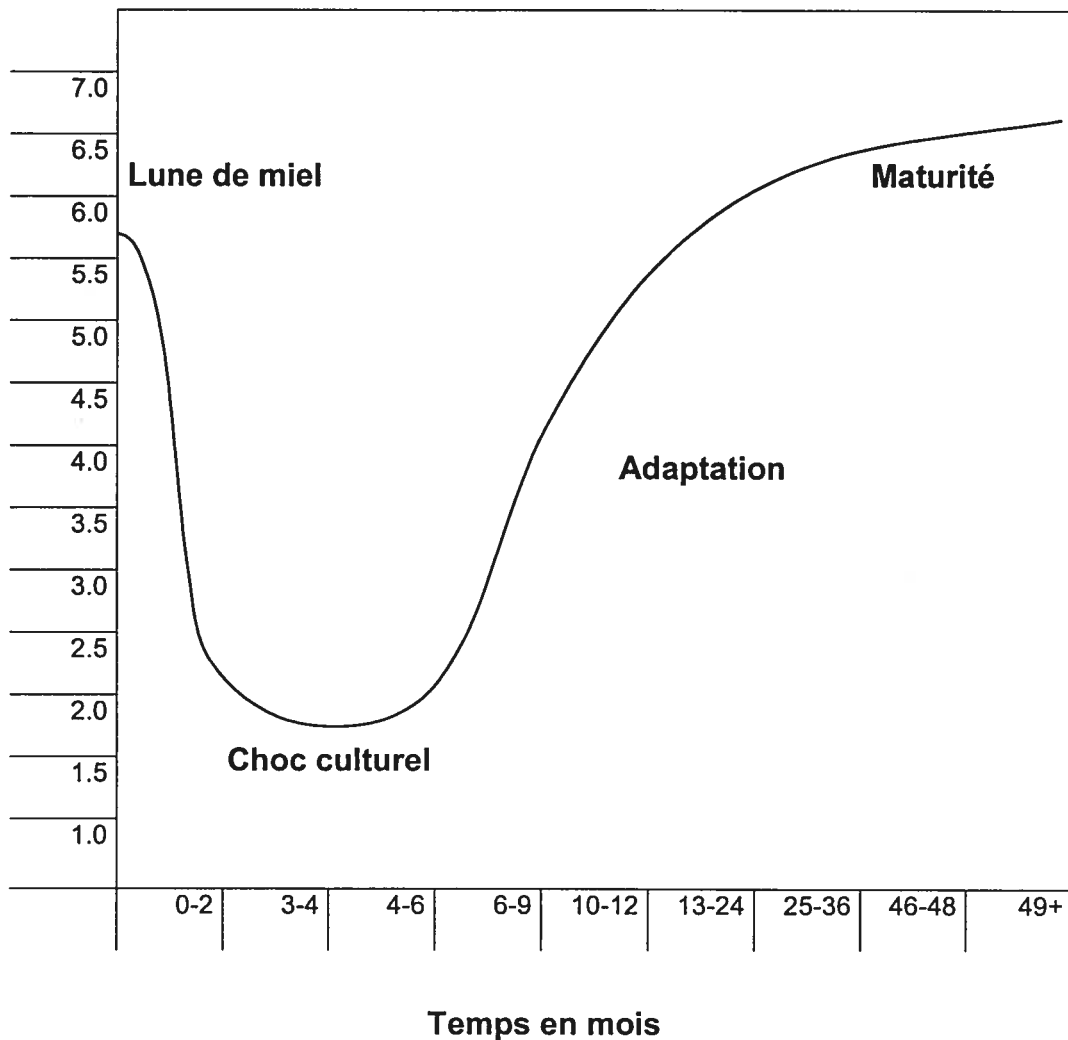


Figure 1 : Le modèle de la courbe en U (modèle unidimensionnel)

Source : d'après Black et Mendenhall, 1991, p. 227.

Avant de poursuivre notre recension de la littérature sur l'adaptation des expatriés, il nous semble judicieux de questionner le cadre théorique de Black et Mendenhall. D'abord, celui-ci ignore le développement de la théorie sociale de l'apprentissage. En effet, de nombreux chercheurs du domaine des organisations se sont lancés sur la piste de Bandura au cours des années 80. (Feldman 1988 ; Kreitner et Luthans 1982 ; Lord et Kernan 1987 ; Manz et Gioia 1985) De plus, Black et Mendenhall s'appuient sur un auteur qui, en 1986, avait publié un second livre plus complet « Social Foundations of Thought and Action: A Social Cognitive Theory ». Alors que Bandura tente de réviser les théories béhavioristes de l'apprentissage et insiste sur la complexité des interactions entre l'individu, la pensée et l'environnement, Black et Mendenhall proposent des relations causales inadéquates pour traduire cette forme d'interdépendance. En 1986, Bandura précise son concept : « le mot social parce que la pensée et l'action sont fondamentalement sociales, le mot cognitif parce que les processus de la pensée influencent la motivation, les émotions et l'action ». (Bandura dans Bertrand, 1998, p. 132). Or, le cadre théorique de Black et Mendenhall reste une référence importante dans la recherche sur l'expatriation, ce qui perpétue, à notre avis, une compréhension limitée de la théorie sociocognitive de Bandura et du processus d'apprentissage, et surtout de leurs implications potentielles pour la compréhension de l'expatriation.

1.2.1.3 Le modèle théorique de l'adaptation internationale (modèle pluridimensionnel)

Toujours dans le but de trouver des causes et des solutions aux problèmes d'adaptation de l'expatrié, les chercheurs de l'approche managériale se sont ensuite lancés sur la trace de variables explicatives. La littérature s'est alors développée au rythme des hypothèses de recherche, validant tour à tour des relations positives à l'adaptation telles

que : la formation interculturelle de l'expatrié avant son départ (Black et Mendenhall 1990), l'expérience d'expatriation antérieure (Church 1982), les compétences interculturelles de l'expatrié (Mendenhall et Oddou 1985), la nouveauté de la culture ou distance culturelle (Torbiorn 1982). S'inscrivant alors comme maîtres à penser de l'expatriation, Black, Mendenhall et Oddou (1991) publient dans l'*Academy of Management Review* l'un des articles les plus cités de la littérature sur l'adaptation internationale « Toward a comprehensive model of international adjustment : an integration of multiple theoretical perspectives ». L'originalité de ce nouveau cadre théorique vient de l'intégration des théories et variables de l'adaptation internationale, organisées en cinq dimensions dans l'article, et de la littérature sur l'adaptation nationale (*domestic adjustment*). Les auteurs rapprochent les deux objets de recherche sur la base d'un point commun : l'expérience d'un changement d'environnement. Il en résulte un modèle théorique de l'adaptation internationale² que Black, Mendenhall et Oddou inscrivent à l'agenda de la recherche sur l'expatriation.

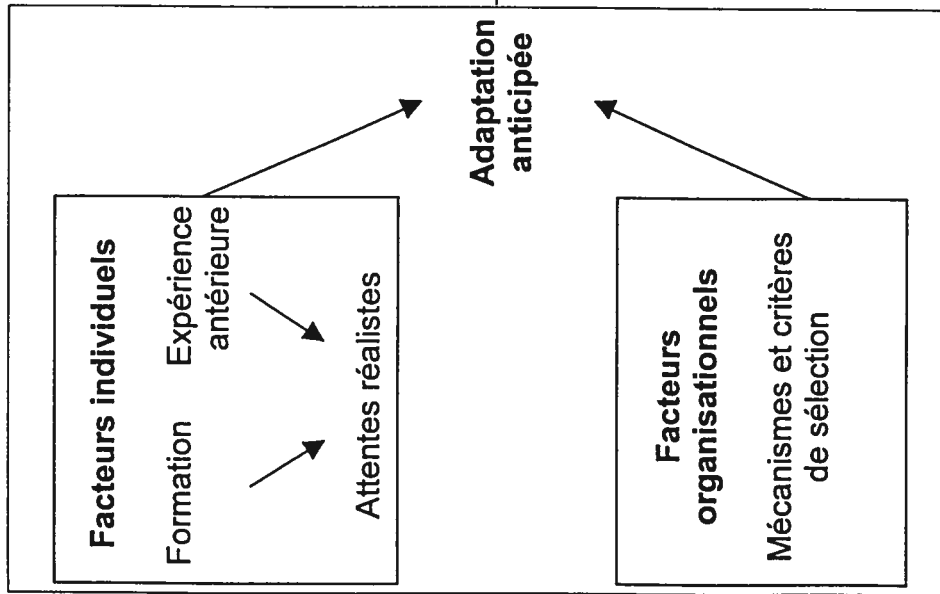
En résumé, celui-ci s'attarde à la fois aux modes d'adaptation et au degré d'adaptation de l'expatrié. Il inclut d'abord la notion d'adaptation anticipée (*anticipatory adjustment*), soit l'idée qu'une adaptation appropriée avant le départ et des attentes réalistes facilitent l'adaptation en situation internationale. Cette notion d'adaptation anticipée regroupe les facteurs individuels (la formation avant départ et l'expérience antérieure) et organisationnels (les mécanismes et critères de sélection de l'expatrié). Deuxièmement, le modèle comporte la notion d'adaptation dans le pays (*in-country adjustment*) divisée en quatre facteurs influençant trois degrés d'adaptation (l'adaptation au travail, l'adaptation à l'interaction et l'adaptation générale). Le facteur individuel (efficacité personnelle, compétences relationnelles et compétences perceptuelles)

² Voir figure 2, page 19.

est pressenti comme influençant les trois degrés d'adaptation. Le facteur travail (clarté du rôle, autonomie, nouveauté du rôle et conflit) influencerait l'adaptation au travail. Le facteur de la culture organisationnelle (nouveauté de la culture, support social et aide logistique) aurait une incidence sur l'adaptation au travail, mais l'aide logistique faciliterait l'adaptation à l'interaction et l'adaptation générale. Enfin, le facteur hors travail (nouveauté de la culture et l'adaptation famille-conjoint) influencerait les trois degrés d'adaptation. Black, Mendenhall et Oddou ajoutent aussi le facteur socialisation organisationnelle (tactiques de socialisation et contenu de socialisation) comme déterminant le mode d'adaptation des expatriés; certains innovant beaucoup, d'autres innovant moins pour s'adapter.

Les travaux subséquents reprennent et explorent, encore aujourd'hui, ce modèle hérité des trois auteurs américains. Il a, entre autres, servi de point de départ pour développer des « sous-objets d'étude » de l'expatriation. Les chercheurs en gestion internationale des ressources humaines, par exemple, se sont beaucoup intéressés aux mécanismes et critères de sélection des expatriés tandis que d'autres, louvoyant du côté des théories de l'apprentissage, ont tenté de concevoir les programmes de formation les plus efficaces. Selon nous, ce morcellement de la recherche sur l'expatriation, tout comme sa récente expansion, permettent certes d'approfondir plusieurs aspects du phénomène, mais perdent de plus en plus la vue d'ensemble nécessaire à une compréhension globale et cohérente.

Adaptation anticipée



Adaptation dans le pays

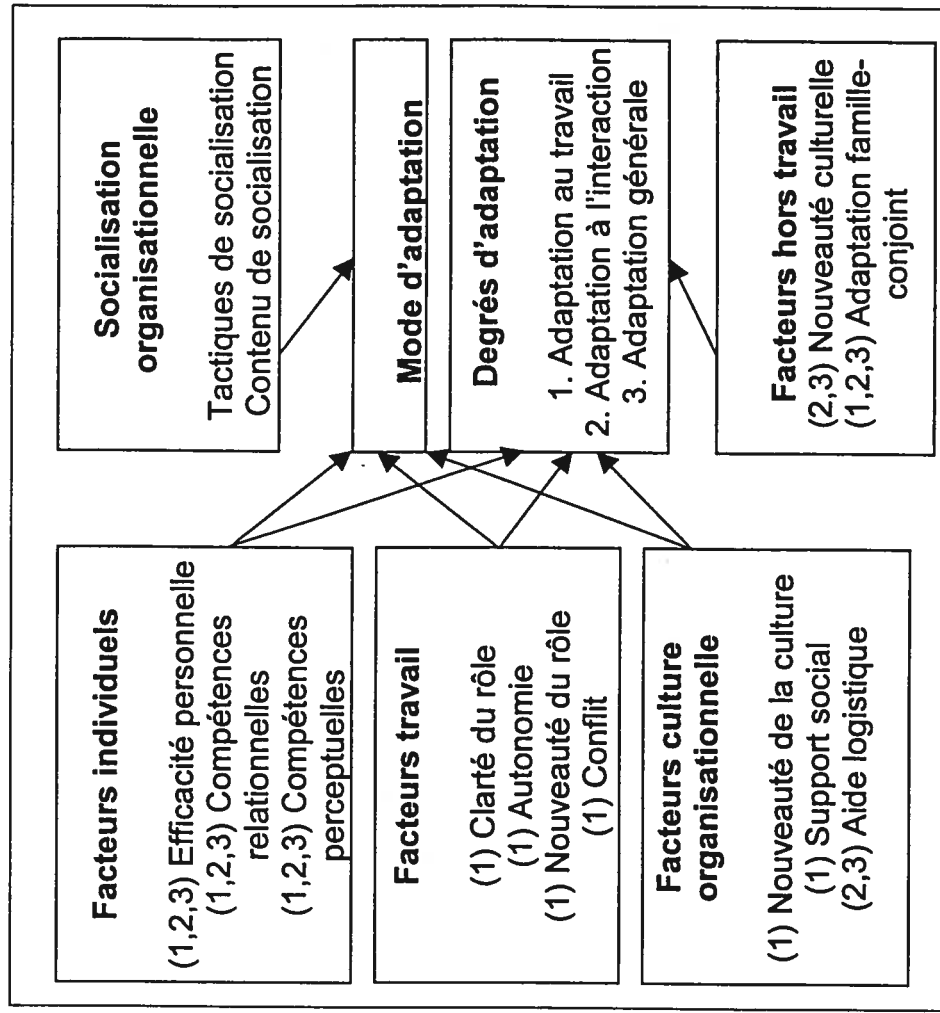


Figure 2 : Modèle théorique de l'adaptation internationale (modèle pluridimensionnel)

Source : d'après Black, Mendenhall et Oddou, 1991, p. 303.

1.2.2 Les contributions au modèle pluridimensionnel

Comme nous venons de le voir, la littérature sur l'expatriation s'est d'abord développée dans un souci de contrôle et de mesure de l'adaptation. Marie-France Waxin et Jean-Luc Cerdin représentent bien la recherche actuelle qui s'appuie sur le modèle de 1991. Dans son texte « L'adaptabilité des expatriés », Marie-France Waxin (2000) présente justement un portrait précieux de la recherche effectuée sur l'expatriation. Dans le but d'inventorier les facteurs favorisant l'adaptation des expatriés et afin de tester ses propres hypothèses, elle regroupe les principales études des dernières années autour des variables suivantes : *les variables organisationnelles* (la clarté dans le rôle, l'autonomie dans le rôle, les différences objectives entre les postes, le soutien organisationnel, la nouveauté organisationnelle, la préparation interculturelle); *les variables individuelles* (l'expérience internationale antérieure, l'adaptabilité de l'individu) et *les variables contextuelles* (le soutien du partenaire, le temps, le pays d'origine). Waxin passe ainsi en revue des travaux abondamment cités tels que ceux de Black (1988, 1990); de Black et Gregersen (1991), de Cerdin (1996, 1999), de Mendenhall et Oddou (1985) et même les quatre dimensions d'Hofstede (1983) pour calculer la distance culturelle. En échos à ces chercheurs, son étude quantitative cherche à démontrer l'influence de la culture d'origine sur l'adaptation de l'expatrié à son travail. D'ailleurs, on constate tout de suite l'emprunt au modèle théorique de 1991 dans l'organisation et le contenu des catégories de Waxin.

Dans son livre *L'expatriation*, paru sous le titre *La mobilité internationale, réussir l'expatriation* à sa première édition, Cerdin (2002) collige l'ensemble des études et des résultats publiés sur l'expatriation. Son ouvrage se veut d'ailleurs un condensé théorique et pratique à l'intention tant des consultants, des dirigeants, des chercheurs que des futurs expatriés. Il en résulte un livre complet, mais clairement basé, une

fois de plus, sur le modèle théorique de 1991. Cerdin cherche cependant à dépasser Black, Mendenhall et Oddou en ajoutant la décision d'expatriation comme influençant l'adaptation de l'expatrié au pays (p. 46). L'originalité de cette recherche, française dans ce cas-ci, réside dans la mesure directe de l'adaptation anticipée. Alors que le modèle de 1991 conceptualise l'adaptation anticipée en termes de formation interculturelle et d'expérience antérieure, Cerdin prétend qu'il est cohérent de se représenter l'adaptation anticipée en utilisant les degrés de l'adaptation dans le pays, (voir figure 2). Ainsi, il crée trois dimensions de l'adaptation anticipée (l'adaptation anticipée au travail, l'adaptation anticipée à l'interaction et l'adaptation anticipée générale) en se basant sur le cadre théorique de Louis (1980), développé dans la littérature sur les transitions de carrière (p. 34). En somme, l'étude quantitative de l'auteur français corrobore plusieurs des relations déjà testées auparavant et valide l'incidence de la décision de l'expatrié sur l'adaptation au travail. Par exemple, la compatibilité de la mobilité avec les valeurs et objectifs de l'expatrié est significativement reliée à l'adaptation au travail, tout comme l'absence de plafonnement salarial (p. 262).

Pour nous, l'article de Waxin et l'ouvrage de Cerdin offrent surtout un aperçu des principales hypothèses et préoccupations qui ont animé la recherche des dernières années sur l'expatriation; nombre d'entre elles s'étant intéressées à l'adaptation de l'expatrié et à ses conditions de succès.

Comme nous l'avons mentionné, la littérature sur l'expatriation s'est diversifiée et certains chercheurs se sont intéressés à des aspects beaucoup plus spécifiques. Entre autres, on a cherché à comprendre les motivations des cadres à s'expatrier (Borg 1988). Borg, par exemple, trouve des motifs comme le désir pour de nouvelles expériences, la promesse d'une promotion ou les meilleures conditions économiques à

l'étranger (Borg dans Cerdin, 2002, p. 62). D'autres ont relevé des freins à l'expatriation (Weeks 1993; Deroure 1992) tels que les préjugés quant à la carrière ou le refus du conjoint (Weeks, 1993, p. 47). Plusieurs ont étudié et décrit le processus d'acculturation de l'expatrié, soit le processus par lequel l'expatrié s'adapte et se rapproche d'une autre culture (Berry 1980; Janssens 1995; Tung 1993). L'acculturation a été représentée sous forme de tableaux (Tung 1993; Janssens 1995) évaluant l'assimilation de l'expatrié par opposition à sa préservation culturelle. En passant par les caractéristiques personnelles de l'employé « expatriable » (Heller 1980) jusqu'aux problèmes d'adaptation du conjoint (Briody et Chrisman 1991), l'expatriation s'est déclinée sur une large gamme d'indicateurs de succès ou d'échec.

1.2.3 L'expatriation et l'apprentissage

Parmi les facteurs de réussite, la formation interculturelle de l'expatrié a été pressentie comme une variable explicative prometteuse. Or, plusieurs recherches tendent à démontrer des lacunes importantes dans les programmes offerts par les organisations. (Derr et Oddou 1993; Cerdin 2002) Par exemple, Cerdin (2002), en se basant sur sa récente étude, avance que « sur l'ensemble des 293 cadres français expatriés qui ont répondu au questionnaire de l'enquête, 58,9% n'ont suivi aucune formation interculturelle avant le départ. Les cadres formés représentent donc la minorité. » (p. 276). Evans, Pucik et Barsoux (2002) renchérissent : » Studies show that only a minority of firms offer any kind of predeparture training; and training designs reflect relatively few of the recommendations stemming from research. » (p. 125). En effet, certains chercheurs ont tenté de classifier les types de formations et ont soumis des recommandations quant aux formations les plus appropriées pour certains profils d'expatriation. Gertsen (1990), dans son article « Intercultural competence and expatriates », explique que la formation des expatriés a pour but d'améliorer leurs compétences interculturelles

dans la mesure où celles-ci peuvent se développer (p. 352). Elle avance que la formation interculturelle peut influencer l'expatrié sur trois niveaux : le niveau cognitif (connaissance de l'autre culture, compréhension de la nature et des mécanismes de la culture, diminution des stéréotypes), le niveau affectif (attitude positive envers les gens d'autres cultures) et le niveau comportemental (habileté à adapter leur mode de communication, habileté à développer des relations positives) (p. 353). L'auteure classe donc la formation interculturelle en quatre catégories selon deux axes, la formation traditionnelle par opposition à la formation expérimentale; la formation portant sur des traits culturels spécifiques contrairement à la formation portant sur une description culturelle générale, (figure ci-dessous).

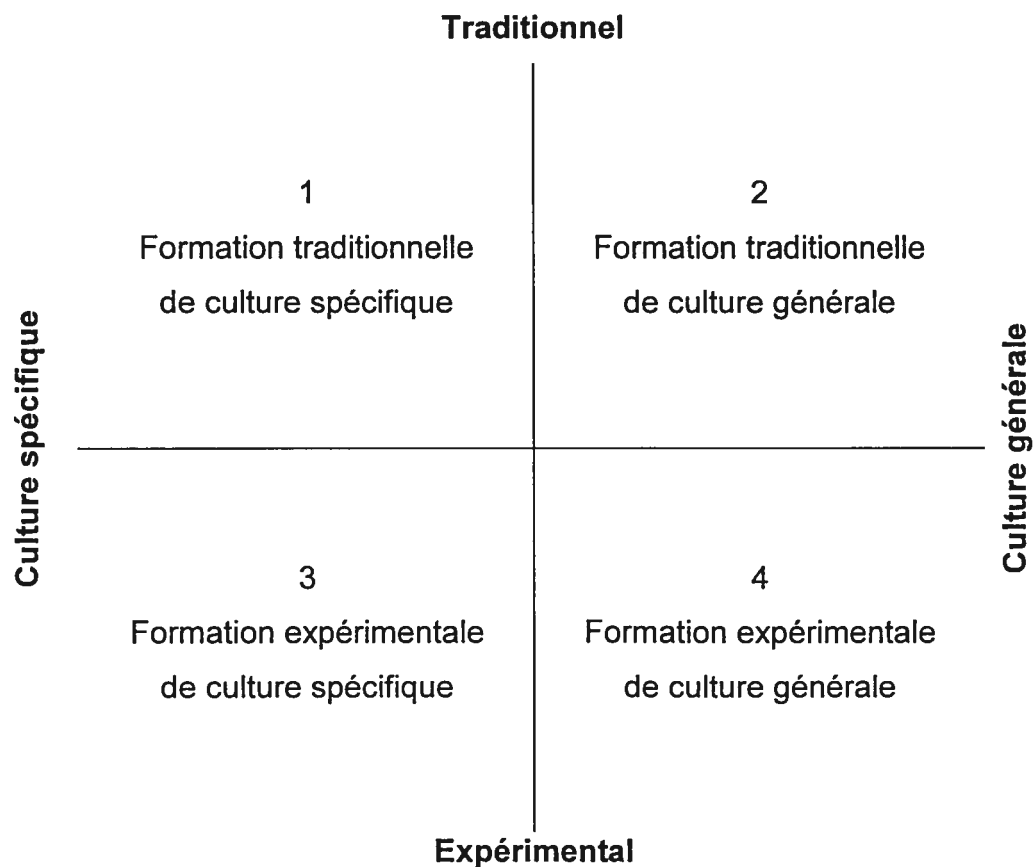


Figure 3 : Classification de la formation interculturelle de Gertsen

Source : d'après Gertsen, 1990, p. 354.

Les quatre catégories sont : la formation traditionnelle de culture spécifique (informations sur la géographie, le système politique, les classes sociales, etc.), la formation traditionnelle de culture générale (informations sur le concept de culture, notions d'anthropologie ou de psychologie interculturelle), la formation expérimentale de culture spécifique (jeux de rôle, simulations variées) et la formation expérimentale de culture générale (simulations et exercices non reliés à une culture spécifique) (p. 355-56). Malgré des indications et des exemples concernant le choix d'une formation adéquate, Gertsen n'offre malheureusement aucune base théorique à sa classification. Or, chaque type de formation s'appuie sur des perspectives et des théories de l'apprentissage qui restent, une fois de plus, ignorées. Comment alors suggérer et défendre une meilleure formation à l'expatriation si on ne s'intéresse pas d'abord à la façon dont l'expatrié apprend ? À notre avis, la recherche se contente trop souvent de trouver des relations positives entre la formation et la réussite de l'expatriation et, par conséquent, reste beaucoup trop évasive quant à la notion d'apprentissage.

Dans leur article « Developing Leaders for the Global Frontier », Gregersen, Morrison et Black (1998) n'hésitent pas à comparer le contexte socio-économique actuel avec l'époque des grandes découvertes. La globalisation ayant redessiné un paysage sans points de repères, les gestionnaires de demain, tels des explorateurs, devront développer un sens de l'aventure et de l'ouverture. Gregersen, Morrison et Black, ayant mené une étude auprès de plus de 150 entreprises sur trois continents, affirment que la majorité des compagnies estiment manquer de compétences globales et de cadres adéquatement formés pour affronter la globalisation. Ces compétences globales reposent sur des caractéristiques déterminantes.

These general global leadership characteristics include exhibiting character, embracing duality, and demonstrating savvy. Most important, the leaders in our

study saw inquisitiveness as the force underlying these characteristics. (p. 104-105)

Au cours de leur affectation à l'étranger, les cadres expatriés doivent atteindre des critères de performance. Or, leur succès dépend de ces aptitudes globales.

When studying individuals on international assignments, researchers have found this same characteristic to be important in cross-cultural adjustment and job performance. They have called it adventuresomeness, curiosity, or open-mindedness. (p. 104-105)

Malgré ces conclusions, l'article ne donne aucune piste quant à la formation des gestionnaires. En outre, il ne cherche pas à comprendre le processus d'apprentissage à l'origine de ces compétences.

Dans le cadre de l'apprentissage organisationnel, champ d'étude en pleine expansion, May Wong (2001) s'est penchée sur l'internationalisation des organisations par l'expatriation de leurs cadres. En toile de fond à son étude de cas « Internationalizing Japanese expatriate managers: Organisational learning through international assignment », Wong a utilisé la théorie du « *single- and double- loop learning* » développée par Argyris et Schon (1974, 1978) et les quatre niveaux d'apprentissage de Bateson (1973). Elle a donc expliqué que les gestionnaires vivant une expérience d'expatriation pouvaient ainsi changer leurs pratiques et stratégies de travail (apprentissage à simple boucle/ réactif), mais aussi remettre en question le système de valeurs et de croyances à l'origine de ces pratiques (apprentissage à double boucle/ proactif) (p. 6). L'auteure a étudié le cas de deux compagnies japonaises ayant ouvert des bureaux à Hong Kong. Sa cueillette de données, sous forme d'entrevues semi-structurées, a été effectuée auprès de quarante expatriés japonais. Elle a ainsi appris que ces cadres expatriés ne changeaient que peu ou pas leurs stratégies de travail. La majorité

conservaient les pratiques prescrites par l'organisation mère et n'apprenaient pas la langue du pays hôte. Pour Wong, cette « inertie » doit être interprétée comme un faible niveau d'apprentissage organisationnel et s'explique par une vision ethnocentrique de l'organisation mère ainsi que par une dévalorisation de l'expérience d'expatriation (employés pouvant être perçus comme « contaminés » par une culture d'entreprise différente de l'entreprise mère; l'expatriation tenant les employés à l'écart et diminuant leurs chances de promotion ; l'expatriation vue comme une simple façon de contrôler les opérations à l'étranger, par exemple). À notre avis, le texte de Wong soulève des questions de régulation et de pouvoir particulièrement intéressantes dans le contexte de l'expatriation. Or, ces aspects auraient mérité une attention plus aiguë et une analyse plus approfondie. Par ailleurs, l'auteur omet de définir clairement son approche de l'apprentissage et de justifier explicitement ses choix théoriques. Aussi ses conclusions n'apportent-elles qu'une compréhension limitée du processus par lequel l'expatrié (ou l'organisation) apprend.

Se rapprochant de nos préoccupations, Søren Kristensen (2001) se dit tout aussi insatisfait de l'état actuel des connaissances sur l'apprentissage des expatriés. Dans son texte « Learning by Leaving-Towards a Pedagogy for Transnational Mobility in the Context of Vocational Education and Training », il se propose d'étudier les programmes de mobilité transnationale élaborés dans le contexte de la Commission européenne. Afin de développer une pédagogie de la mobilité transnationale, il procède en trois temps : 1- une collecte et une analyse de données empiriques, 2- l'élaboration d'un cadre théorique pluridisciplinaire cohérent, 3- une combinaison articulée de l'empirique et du théorique. Sa recherche étant toujours en cours au moment de l'écriture de l'article, il présente tout de même le fil conducteur de son travail. D'entrée de jeu, il nous introduit à l'approche de l'apprentissage

situé et des communautés de pratique, courant populaire depuis une quinzaine d'années. Sur les traces de Wenger et Lave, Engeström et Vygotsky, l'auteur nous explique en quoi l'apprentissage doit être vu comme un processus social et actif. Il se réfère ainsi à Donald A. Schön dans son ouvrage *Educating the reflective practitioner* (1987) :

[...] he argues for a practitum (i.e. work experience) as an important part of all education and training to give trainees the skills they need to solve real life problems (Schön dans Kristensen, 2001, p. 424)

Dans sa section « *The concept of interculturality* », nous retrouvons les recherches effectuées sur l'efficacité des expatriés, plus précisément celle de Werner et Lenske (2000) qui, dans le même esprit que Gregersen, Morrison et Black, conçoivent la compétence interculturelle en termes d'ouverture, de tolérance et de flexibilité. En combinant le courant constructiviste de l'apprentissage et l'idée de compétence interculturelle, Kristensen prétend que l'expérience internationale (*international assignment*) constitue l'élément clé, le point de passage obligé pour l'élaboration d'une pédagogie de la mobilité transnationale. Cependant, comme le fait remarquer l'auteur, cette piste de recherche est souvent minée : manque de financement des projets, problèmes logistiques et administratifs quant au déplacement des employés, absence de guide ou de recommandations sur la façon de superviser l'expatriation, etc. Dans un ouvrage précédent, Kristensen (2001) avait suggéré que l'apprentissage qui survient lors de la mobilité transnationale s'effectue selon deux processus : l'immersion et la responsabilisation. L'apprentissage étant plus significatif lorsque l'expatrié est longuement exposé à une autre culture (immersion) et lorsque l'expatrié, seul face à la nouveauté, peut expérimenter et développer un nouveau savoir (responsabilisation). Au terme de son argumentation, l'auteur conclut :

"Learning by leaving"... is a potentially very powerful – if complex – pedagogical tool for an age when old behaviourist methods of teaching are gradually being taken

over by new constructivist methods of learning. To reap the full benefits, however, the pedagogical aspects must be tackled in a concerted way, involving researchers in education and training as well as the practitioners. (p. 429)

Pour nous, l'article de Kristensen aborde enfin la question de l'apprentissage en explicitant des choix théoriques. Il s'agit, à notre avis, d'un pas dans la bonne direction pour comprendre comment l'expatrié expérimente et construit des connaissances et des compétences. Toutefois, il nous faut attendre les conclusions de l'auteur. Présentera-t-il une description détaillée du processus d'apprentissage en situation d'expatriation ? Replacera-t-il le processus d'apprentissage dans un contexte plus général afin que nous comprenions, au-delà de l'apprentissage, l'expatriation dans son ensemble ? Ces questions restent en suspend.

1.2.4 L'expatriation en tant que processus

À l'instar du modèle d'adaptation internationale de 1991, dont le cadre multi-dimensionnel suggère diverses pistes de recherche, la notion de cycle d'expatriation redéfinit le phénomène non pas en termes de dimensions, mais en termes de processus comportant différentes phases : la sélection, la préparation, l'adaptation au rôle d'expatrié, la gestion de la performance de l'expatrié, la compensation et le rapatriement. (Evans, Pucik et Barsoux, 2002, p. 122) Il s'agit, bien entendu, de phases conçues dans une perspective de gestion internationale des ressources humaines. On s'intéresse donc aux outils les plus efficaces et les plus adéquats pour sélectionner des candidats, les former, évaluer leur performance ou calculer leurs compensations financières. L'ouvrage d'Evans, Pucik et Barsoux (2002), *The Global challenge : framework for international human resource management*, met en perspective les différentes recherches que nous avons déjà présentées en les organisant sur un continuum. Si le « cycle d'expatriation » reste dans une perspective purement managériale, il

permet du moins d'envisager l'expatriation non pas comme un événement, mais comme une expérience dans le temps et de donner aux explications un amont et un aval, ce qui n'est pas toujours le cas dans les recherches plus spécifiques à une seule dimension du modèle d'adaptation.

De son côté, Joyce S. Osland (2000) présente une approche processuelle beaucoup plus développée dans son article « The Journey inward : expatriate hero tales and paradoxes ». Afin d'expliquer à quoi ressemble l'expérience d'expatriation et pourquoi celle-ci est si signifiante pour l'expatrié, Osland utilise une métaphore de Joseph Campbell : le « *hero's journey* », c'est-à-dire les différentes phases d'un récit d'aventure. Elle s'appuie d'ailleurs sur les récits de 35 expatriés américains qu'elle a analysés pour illustrer la nature transformationnelle de l'expatriation.

Expatriate stories provide evidence that the most appropriate metaphor to describe what living abroad is like for many expatriates is Joseph Campbell's hero's journey myth (1968). This common mythical plot consists of three parts: *separation* from the world, *initiation* involving the penetration to some source of power, and a life-enhancing *return*. (Osland, p. 227-28)

Chacune des trois parties fait l'objet de descriptions et de comparaisons avec le vécu de l'expatrié. D'abord, dans sa section « *The call to adventure* », Osland met en évidence l'incertitude et l'excitation que soulève l'offre d'affectation à l'étranger. L'expatriation, telle que racontée par les sujets, est une aventure comportant une mission, des risques et nécessitant des sacrifices. Ensuite, l'expatrié héros doit pénétrer dans un environnement inconnu, phase que Osland intitule « *Crossing the First Threshold* » et qu'elle divise en deux parties : « *Threshold Guardians* » qui fait référence aux « monstres » de l'expatrié (manque d'habiletés langagières, imperméabilité culturelle, étroite marge de manœuvre au travail, attitude fermée des communautés d'expatriés) et « *The Belly of*

the Whale » qui traduit l'immersion de l'expatrié dans la culture étrangère, son acculturation et la transformation qui en découle. Suit alors l'arrivée des « *Supernatural Aid* », les mentors de l'expatrié, et « *The Road of Trials* », une suite d'obstacles et d'épreuves. Osland relève alors quatre catégories de paradoxes (tirées d'une précédente étude avec Asbjorn Osland) que l'expatrié doit surmonter pour réussir son aventure. Par exemple, l'expatrié peut expérimenter un « paradoxe de marginalité », « feeling at ease anywhere but belonging nowhere. » (p. 233). Les deux dernières phases sont « *The Ultimate Boon* », qui constitue un processus de transformation dans lequel l'expatrié laisse aller sa certitude culturelle et s'investit de l'autre culture, et « *The Return* », une période de deuil caractérisée par une difficulté, pour l'expatrié, à partager son expérience.

En somme, Osland offre une description particulièrement originale du processus d'expatriation; la métaphore de Campbell simplifiant certains concepts tout en organisant clairement le phénomène. Toutefois, nous aurions souhaiter qu'elle motive théoriquement son recours aux narratifs ainsi que sa méthodologie. Aussi trouvons-nous étrange ses maintes références à des études quantitatives (Torbiorn, 1982) théoriquement éloignées, à notre avis, de son approche. Enfin, nous gardons certaines réticences quant à sa description du processus de transformation. L'acculturation consiste-t-elle seulement à adopter les perceptions de l'autre culture ? L'expatrié passe-t-il vraiment du « unquestioned acceptance of basic assumptions » au « internalized values of the other culture » (p. 235) ? Cependant, peu d'auteurs ont jusqu'ici abordé le phénomène d'expatriation de façon globale et processuelle. Nous croyons donc que l'article d'Osland suggère de nouvelles pistes de recherche et qu'il enrichit ainsi la littérature.

1.2.5 L'expatriation et la construction de sens

Notre recension de la littérature nous a permis de découvrir des recherches en marge de la perspective managériale. Celles-ci se sont intéressées à la façon dont l'expatrié interprète son expérience et la rend signifiante.

Lyn Glanz (2003), auteure de l'article « Expatriate stories : a vehicle of professional development abroad ? », cherche à comprendre pourquoi les expatriés accordent tant d'importance aux récits informels et aux témoignages des personnes ayant vécu une expatriation. Puisque les récits habilent l'expatrié à comprendre son nouvel environnement, elle se propose d'utiliser une méthode narrative et d'analyser onze narratifs d'expatriés issus de quatre sources différentes (témoignages écrits sur internet, expériences personnelles de l'auteure, récits tirés de la presse et témoignages verbaux vérifiés via le courriel). Glanz s'appuie alors sur le « *sensemaking theory* » et les sept propriétés du « *sensemaking* » de Weick : « grounded identity construction, retrospective, enactive of sensible environments, social, ongoing, focussed on and by extracted clues, driven by plausibility rather than accuracy. » (Weick dans Glanz, 2003, p. 264) Chaque propriété est ensuite expliquée et illustrée par un extrait de récit. Pour terminer, Glanz retourne aux conceptions traditionnelles de l'adaptation et de l'apprentissage telles qu'acceptées dans la gestion internationale des ressources humaines. Elle leur oppose la théorie du « *sensemaking* » qu'elle défend ainsi :

Sensemaking differs from the way models of social learning and uncertainty reduction have been previously applied to expatriation. Expatriate experience is not seen as incremental, moving toward a distant ideal goal of adjustment. Rather it allows for both such incremental learning and for situations where all previous learning might be overturned in the face of new input. (p. 270)

Toutefois, la conclusion de Glanz connaît, selon nous, des dérapages. En effet, l'auteure suggère que les récits informels présentent un intérêt de recherche parce qu'ils surviennent de façon inattendue au cours de l'expérience d'expatriation. Voici l'enchaînement de son raisonnement : il y a apprentissage optimal dans les situations de nouveauté et de défis (p. 271), les émotions positives, selon Weick, sont générées dans l'inattendu (p. 271), par conséquent le support et l'information qui survient de façon informelle et par surprise seraient plus efficaces que les interventions attendues et planifiées qu'utilisent les acteurs des ressources humaines (p. 272). Le recours aux théories de l'approche managériale, les prescriptions de l'auteur ainsi que son argumentation finale dissipe à la fois les intentions et la perspective de cette recherche. Néanmoins, elle utilise un cadre théorique fort intéressant et pertinent pour comprendre l'expérience d'expatriation.

Dans son article « Narrative construction of expatriate experience and career cycle : discursive patterns in Finnish stories of international career », Tuomo Peltonen (1998) utilise une analyse à la fois discursive et narrative pour identifier des modèles de discours que les gestionnaires et ingénieurs finlandais utilisent pour parler de leur expérience d'expatriation et la situer dans leurs récits de carrière. Cette approche, selon lui, permet de voir quelle signification les expatriés attribuent à la carrière internationale et comment l'expérience d'expatriation est reliée à la transformation et au développement personnels dans le travail. Peltonen relève trois modèles de discours dans un échantillon d'employés expatriés et de non-expatriés: le discours bureaucratique, le discours occupationnel et le discours d'entreprise (p. 879). Ceux-ci permettent à l'employé d'organiser le sens de son expérience et de sa carrière. Le discours bureaucratique véhicule une image hiérarchique de l'organisation et il situe la carrière dans un mouvement d'ascension ou de descente. En outre, le discours bureaucratique tend à réifier

l'organisation et à lui donner une identité propre, bien distincte de l'individu. Le discours occupationnel parle du monde de l'ingénierie. Il s'articule autour de l'expertise et le narrateur se perçoit comme un agent de progrès technologique. Dans le discours d'entreprise, l'individu se décrit comme quelqu'un d'autonome, qui tente de se dépasser et de s'actualiser dans sa carrière. Peltonen conclut que les expatriés mobilisent des discours généraux, dominants et préexistants pour parler de leur expérience.

It was found that expatriates mobilized general discourses of organizational career in their stories and accounts of expatriate career cycle and that there was little evidence of autonomous expatriate discourses of career. In contrast, general discourses of career provided the principle structures for organizing the meaning of expatriate experience. (p. 888)

Enfin, l'auteur prétend qu'en portant une attention aux récits et aux interprétations de l'expatrié, nous aurions une meilleure compréhension des enjeux de l'expatriation tels que la transformation de l'identité culturelle (p. 888). Questionnant la recherche sur l'acculturation, il indique :

The transformation triggered by expatriate experience is here neither a radical deprecation of the old identity in favour of a new, more authentic « global » identity nor an accumulation of new cultural layers of experience on top of old ones. (...) These stories (...) would, instead, celebrate the inconsistencies and mutations of the self crafted and worked upon in different cultural situations and experiences. (p. 889)

Comme le montre notre revue de littérature, les enjeux de l'expatriation représentent un intérêt de recherche important et actuel. Dans le cadre de la recherche appliquée, de grands efforts ont été déployés afin d'élaborer échelles et instruments de mesure de l'adaptation ou de l'apprentissage. Cependant, cette course aux variables explicatives semble avoir creusé l'écart entre le désir de contrôler et de rentabiliser l'expatriation et la compréhension de l'expérience telle que

vécue par l'expatrié. Selon nous, un changement de perspective permettrait d'enrichir significativement la compréhension du phénomène.

1.3 Problématique

Comme nous l'avons souligné au départ, l'approche managériale qui prédomine actuellement a certes fourni un cadre conceptuel utile aux gestionnaires, mais elle a, d'une certaine façon, réduit l'expatriation à une question d'adaptation à un environnement culturel et organisationnel plus ou moins étranger à l'individu. Notre survol de la littérature nous a permis de mettre à jour l'ensemble des connaissances actuelles sur l'expatriation, mais d'y constater, selon nous, certaines limites.

D'abord, les recherches se sont développées dans une perspective normative où s'adapter signifie uniquement atteindre les objectifs fixés par l'organisation mère (respecter la durée d'un contrat, par exemple) et rentabiliser les investissements ou les projets internationaux. Par conséquent, plusieurs auteurs présentent des explications à l'adaptation qui se limitent à leur définition de la réussite. Par exemple, le retour prématuré de l'expatrié, bien plus qu'un échec ou une preuve d'inadaptation, peut être étudié à la lumière des interprétations que celui-ci en donne. En adoptant le seul point de vue de l'entreprise, la réalité de l'expérience d'expatriation, telle que vécue par l'individu, échappe essentiellement à la majorité des auteurs.

Ensuite, l'approche managériale a vu dans la notion de culture une source supplémentaire de contraintes à l'adaptation de l'expatrié. En effet, les auteurs ont attribué à la culture une réalité préexistante et mesurable comme s'il s'agissait d'un système autonome extérieur à l'individu. Dans le but d'aplanir les différences et d'enjamber les « distances culturelles », l'acculturation a donc été conçue comme une solution à l'adaptation interculturelle. Mais tisser des relations

harmonieuses nécessite-t-il de laisser aller ses croyances ou d'endosser une double identité ?

Enfin, les auteurs se contentent généralement de trouver des relations positives entre la formation et la réussite de l'expatriation tout en restant très évasifs quant à la notion d'apprentissage et à leurs choix théoriques. D'ailleurs les recherches managériales ont, tout au plus, dressé des listes de caractéristiques individuelles ou de compétences globales qu'un expatrié doit « posséder » ou « acquérir » pour correspondre à un profil idéal.

Reconsidérer l'expatriation sous une perspective relationnelle et processuelle nous permettrait pourtant de répondre à ces limites en allant aux sources de ce qui se manifeste extérieurement comme l'adaptation et l'apprentissage. Premièrement, il ne s'agirait plus de prédéfinir l'expatriation en termes de réussite ou d'échecs, mais de comprendre la complexité de cette expérience signifiante pour l'individu, de rendre compte des ressources interprétatives qu'il mobilise pour décrire ce qu'il vit. En outre, une approche processuelle ne chercherait plus à évaluer la distance culturelle, mais à comprendre comment la culture (avec ses règles, ses coutumes, ses croyances, etc.) est mobilisée par l'expatrié et mise en actes dans ses interactions quotidiennes. De plus, il s'agirait moins de savoir si oui ou non l'expatrié acquière telle ou telle compétence globale, mais plutôt de voir comment l'expatrié donne du sens et de la valeur à son expérience, comment il s'explique la nouvelle réalité qui l'entoure et comment il s'évalue. En somme, nous souhaitons remonter à des processus sous-jacents à l'acquisition de compétences et à l'adaptation interculturelle parce que ceux-ci, à notre avis, permettent de comprendre l'expatriation non pas comme elle se manifeste aux yeux des gestionnaires, mais comme elle s'expérimente.

Comme nous l'avons vu, peu d'études empiriques ont jusqu'à maintenant intégré les théories de la communication, de l'éducation, et plus particulièrement l'approche narrative, pour comprendre les processus d'interprétation et d'apprentissage engagés dans l'expérience d'expatriation. Afin d'explorer ces zones d'ombre, nous nous proposons d'adopter un point de vue emic de l'expatriation, c'est-à-dire que nous aurons recours aux discours et aux narratifs des expatriés pour bâtir notre analyse. Plus précisément, les récits de vie constitueront notre matière première pour approfondir les questions de recherche suivantes :

- *Comment les expatriés construisent-ils le sens de leur expérience ?*
- *Par quel processus cette construction de sens permet-elle à l'expatrié d'évaluer sa situation et de développer un apprentissage ?*

En nous efforçant de répondre à ces questions, nous espérons en outre mettre en évidence l'apport de la communication à la compréhension de l'expatriation.

CHAPITRE 2 : CADRE THÉORIQUE

Dans ce deuxième chapitre, nous consoliderons notre redéfinition du problème d'expatriation en présentant notre cadre théorique. En effet, deux questions de recherche ont découlé de notre revue de littérature : Comment les expatriés construisent-ils le sens de leur expérience ? Par quel processus cette construction de sens permet-elle à l'expatrié d'évaluer sa situation et de développer un apprentissage ?

Avant d'aborder les principales théories qui nourrissent notre questionnement, il convient de clarifier les grandes lignes de notre perspective. À cet égard, nous avons déjà indiqué notre intérêt pour une approche « processuelle » et « relationnelle » de l'expatriation, pour les processus sous-jacents à l'acquisition de compétences et à l'adaptation. Or, les notions de processus et de relation font appel à nos croyances épistémologiques et ontologiques, soit que la réalité n'est pas préexistante à l'expatrié ni même au chercheur, mais que celle-ci prend forme et se reconstruit continuellement dans l'expérience de l'individu. Par conséquent, nous ne cherchons pas à décrire objectivement la réalité de l'expatriation, mais plutôt à rendre compte du sens que prend cette expérience pour les expatriés. Toutefois, notre perspective ne se limite pas à la seule subjectivité de l'individu, mais s'investit d'une conception fondamentalement sociale du rapport au réel qui, par conséquent, prend en compte les interactions et l'intersubjectivité des expatriés. Enfin, la notion d'action constitue la clé de voûte de notre raisonnement, car elle donne corps aux différents processus. Ainsi, l'expatrié n'est pas un réservoir de connaissances, de compétences ou de traits culturels objectivement mesurables, mais plutôt un « acteur » qui crée le sens de son expérience, qui co-construit des connaissances et qui partage culturellement des ressources explicatives sur le monde qui l'entoure. Dans les pages qui suivront, nous présenterons les concepts de notre

cadre théorique, ce qui viendra progressivement compléter et articuler l'ensemble de ces prémises.

Notre perspective s'inscrit dans un courant des sciences sociales qui s'est surtout développé depuis une vingtaine d'années et qui a été qualifié, a posteriori, de « constructiviste ». Parmi les travaux issus de cette approche, certains nous ont semblé particulièrement pertinents pour élaborer notre cadre théorique. Or, pour comprendre la complexité de l'expatriation, nous croyons qu'il convient de la circonscrire dans un espace transdisciplinaire intégré et cohérent au niveau épistémologique. C'est pourquoi, nous nous appuyons sur des auteurs associés à des champs d'étude différents, mais qui font partie du même paradigme.

2.1 L'approche sociocognitive de l'apprentissage

Tout d'abord, en ce qui concerne l'apprentissage, la littérature a proposé des approches variées, faisant parfois appel aux différences de contenu, au type d'habileté requise ou au contexte pour élaborer des typologies. Les théories de l'éducation ont d'ailleurs fourni des perspectives bien documentées. Notre conception de l'apprentissage s'inscrit dans l'approche sociocognitive. Il s'agit selon Bertrand (1998) d'un :

ensemble de théories de l'éducation, de plus en plus important, qui s'intéressent particulièrement aux dimensions sociales et culturelles de l'apprentissage. On y insiste sur la place prépondérante des interactions sociales et culturelles dans les mécanismes de l'apprentissage tout en s'opposant, généralement au béhaviorisme et au cognitivisme. (p. 128)

Les auteurs de la perspective sociocognitive, tels que Bandura, Bruner, Sfard et Vygotsky, pour ne nommer que ceux-là, ont défendu l'idée que l'apprentissage est un processus dynamique socioculturel plutôt qu'un processus essentiellement mental. « Sfard constate qu'apprendre un sujet donné est, en réalité, un processus d'intégration dans une

communauté culturelle et sociale. » (p. 128). On retrouve différentes théories sociocognitives : les théories de l'apprentissage social de Bandura, la théorie du conflit sociocognitif, la théorie sociohistorique de Vygotsky, les théories de l'apprentissage contextualisé et les théories coopératives d'enseignement et d'apprentissage. Sans nous limiter à une seule de ces théories, nous utiliserons toutefois l'ensemble de leurs principes. En voici quelques-uns : la *représentation symbolique*, un principe selon lequel nos pensées et nos actions sont organisées par des représentations que nous nous donnons de notre expérience. Dans le cas de l'expatrié donc, celui-ci va interpréter et donner sens à son expérience, ce qui influencera ses actions et interprétations subséquentes. L'*autorégulation* ou *métacognition*, principe qui soutient que « l'apprenant peut s'observer, s'analyser et même analyser comment il pense et modifier ses propres perceptions, ses actions. » (p. 136). En d'autres termes, la métacognition est l'activité réflexive de l'expatrié sur sa propre activité cognitive. Si, par exemple, il se comporte d'une certaine façon à l'étranger, il peut non seulement s'évaluer et réviser son comportement « J'ai mangé tout ce qu'il y avait dans mon assiette alors que l'étiquette exige le contraire... », mais aussi réfléchir sur son raisonnement et ses stratégies d'apprentissage « Pour apprendre cette règle d'étiquette, j'ai agis comme à l'habitude et fait une erreur. À l'avenir, je vais observer les autres et les imiter. » La *modélisation* est le principe selon lequel l'apprenant aligne ses actions et son autorégulation sur des modèles qu'il partage avec les autres. Ce principe remet en question les recherches traditionnelles sur l'acculturation de l'expatrié. En effet, l'expatrié ne laisse pas simplement aller sa culture pour endosser la culture de l'autre, car son évaluation dépend essentiellement de ses croyances et de ses modèles socioculturels. Ainsi, pour s'expliquer les différences ou la nouveauté, l'expatrié fait référence à des représentations partagées de ce qui est efficace, bon, moral, etc. *L'acquisition des savoirs découle de la participation*. Selon Lave et Wenger (1991), la

participation et donc, le partage et l'interaction, constitue la forme fondamentale de l'apprentissage (Lave et Wenger dans Bertrand, p. 150). Ce n'est qu'en participant aux pratiques sociales de différents collectifs (collègues de travail, amis, voisins, compatriotes, etc.) que l'expatrié va apprendre.

Ce que nous retenons de cette description du processus d'apprentissage, c'est la place prépondérante de l'action (on apprend en faisant), mais surtout de l'évaluation. Cette étape est centrale, car elle fait appel au processus réflexif de l'acteur-apprenant sur son expérience, à sa façon de construire et de reconstruire continuellement le sens du réel. L'évaluation consiste à déterminer, à sélectionner ce qui est mauvais de ce qui est bon, ce qui est efficace de ce qui ne l'est pas. Or, on n'évalue qu'à partir de certaines valeurs, de certaines croyances qui font partie de la culture et qui sont véhiculées dans nos interactions. L'apprentissage est toujours contextualisé. Voilà pourquoi tout le processus d'apprentissage est profondément marqué par l'interprétation ou plutôt par ce que Weick (1995) appellerait le « *sensemaking* ».

2.2 La construction de sens selon Weick

Cette façon sociale, culturelle et pragmatique de concevoir le processus d'apprentissage nous permet ici d'élargir notre entendement de celui-ci et d'y rattacher la construction de sens en tant que processus réflexif organisant. En effet, nos questions de recherche s'appuient sur ce concept qu'il nous faut maintenant approfondir afin de démontrer la portée de notre perspective.

Nous nous sommes plus précisément intéressé au *sensemaking* tel que Weick l'a défini dans son ouvrage de 1995, *Sensemaking in Organizations*. Les expressions « construction de sens » ou « création de sens », que nous utiliserons de façon interchangeable tout au long de ce

mémoire, font certes entorse à la langue, mais se veulent une traduction de *sensemaking*. Ce concept fait référence au processus actif et social par lequel un acteur porte son attention sur des éléments de son environnement qu'il sélectionne, qu'il ordonne et qu'il retient. Pour expliquer ce qu'est le *sensemaking*, Weick précise ce qu'il n'est pas. Il oppose ainsi la construction de sens à l'interprétation. « Sensemaking is clearly about an activity or a process, whereas interpretation can be a process but is just as likely to describe a product » (p. 13). On interprète, par définition, quelque chose, un texte, alors que la construction de sens génère activement ce quelque chose, ce texte. Par exemple, l'expatrié peut interpréter une pratique culturelle nouvelle dans la mesure où il aura préalablement porté son attention sur cet élément de son environnement. En outre, cette attention délibérée sur une pratique culturelle dépend de l'expérience passée de l'expatrié (si cette pratique culturelle lui est familière ou non, signifiante ou équivoque), alors seulement, l'expatrié puisera dans son bagage d'explications pour interpréter cet élément.

Pour résumer efficacement le concept de *sensemaking*, Weick reprend une expression rapportée par Wallas : « How can I know what I think till I see what I say ? » (p. 12). Celle-ci illustre la primauté de l'action dans le processus de construction de sens et renverse l'idée selon laquelle nos actions suivent une rationalité initiale. Au contraire, selon Weick, nos interprétations et rationalisations, que nous partageons socialement, portent rétrospectivement sur le produit sensible de nos actions.

To sense something sounds like an act of discovery. But to sense something, there must be something there to create the sensation. And the sensemaking suggests the construction of that which then becomes sensible. (p. 14)

En somme, le *sensemaking* doit être pris dans son sens premier : une création toujours en cours, une fabrication de sens.

Le processus de construction de sens regroupe, sans s'y limiter, sept propriétés qui peuvent servir de guide pour comprendre la nature du processus et son fonctionnement. D'abord, Weick explique que la construction de sens prend racine dans la construction identitaire (1. *grounded in identity construction*) (p. 18). En effet, à l'origine de la construction on retrouve un constructeur. Or, celui-ci agit socialement et se redéfinit continuellement dans son interaction avec autrui. Sa façon de se comporter lui permet rétrospectivement de percevoir et de valider avec les autres l'identité qu'il manifeste. Si l'acteur sait qui il est, alors il sait ce qui l'entoure (p. 20). En mettant en acte son rôle d'étranger, par exemple, l'expatrié va s'observer agir, va aussi considérer le comportement des autres à son endroit et confirmer cette identité. En sa qualité d'étranger, l'expatrié va agir dans un « ailleurs », dans un « autre » monde.

La construction de sens a aussi comme propriété d'être rétrospective (2. *retrospective*). Comme nous l'avons expliqué, l'environnement s'offre à l'expérience de l'acteur dans un flot chaotique, insignifiant et continu. Mais pour y mettre de l'ordre et l'appréhender en termes d'événements distincts et cohérents, l'acteur doit « sortir » de ce flot et diriger son attention sur certains éléments (p. 25). Or, son attention porte nécessairement sur le passé.

Weick décrit ensuite le sensemaking comme étant « 3. *enactive of sensible environments* » (p. 30). Cette propriété s'articule autour du concept « d'enaction », le processus par lequel l'acteur crée, en quelque sorte, l'environnement qui l'entoure. En effet, l'acteur ponctue, ordonne le flot de son expérience; le produit de cette action lui apparaît alors comme une réalité extérieure et objective; enfin il se base sur cette « réalité » pour valider son action. « There are subjective interpretations, of externally situated information, but that information has become external

and objectified by means of behavior (Porac et al., 1989, p. 398) » (p. 37). Par exemple, l'expatrié peut entrer en contact avec un individu du pays d'accueil, découper cette expérience en séquences d'interactions et créer ensuite une chaîne causale : « Il m'a souri donc je lui ai souri. Ce sont des gens si accueillants ! » L'expatrié vient ainsi de créer lui-même les postulats sur lesquels il va s'appuyer par la suite, alors que la ponctuation, du côté de cet individu était peut-être : « Je lui ai souri et il m'a tout de suite souri. Les Canadiens sont tellement sympathiques. » Bien des constats négatifs sont construits de la même façon.

De plus, nous avons déjà insisté sur l'aspect social de la construction de sens, ce qui constitue une quatrième propriété (4. *Social*) (p. 38). Cette propriété s'inscrit dans le même esprit que l'approche sociocognitive de l'apprentissage. La création de sens mobilise un ensemble de connaissances, de croyances, de symboles et de structures que l'acteur partage avec une communauté. Lorsque l'expatrié arrive dans un nouvel environnement, il perçoit un ordre d'éléments qui n'existe que dans les catégories et dans les croyances qu'il possédait avant son arrivée. Par exemple, sa langue (riche système de symboles) lui permet de décrire et d'organiser dans son esprit le paysage « montagneux », « désertique » ou « gris » qui l'entoure. « Sensemaking is never solitary because what a person does internally is contingent on others. » (p. 40).

La construction de sens est un processus continu (5. *Ongoing*) (p. 43). L'acteur est constamment dans le flot de l'expérience, ce qui implique que sa construction de sens ne commence et ne finit jamais. « To understand sensemaking is to be sensitive to the ways in which people chop moments out of continuous flows and extract cues from those moments. » (p. 43). Pour comprendre et décrire la construction de sens de l'expatrié, nous devons donc nous-mêmes découper et organiser

un mouvement qui n'arrête jamais. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question méthodologique dans le chapitre suivant.

L'acteur construit le sens de quelque chose, de certains éléments qu'il extrait du flot de l'expérience et sur lesquels il porte son attention (6. *Focused on and by Extracted Cues*) (p. 49). Il peut s'agir de n'importe quoi, mais l'élément qui est extrait devient alors le point de référence de l'acteur pour développer sa construction. Pris isolément, cet élément ne signifie rien. C'est donc toujours dans un contexte particulier que se construit le sens ; tout comme l'apprentissage est, selon les auteurs de l'approche sociocognitive, toujours situé. Par exemple, un voile seul ne signifie pas la même chose, pour l'expatrié, qu'un voile noir porté par une femme dans un pays musulman. Dans le premier cas, l'élément peut rester dans le flot de l'expérience sans que l'acteur n'y accorde de l'attention ; dans le deuxième cas, il peut devenir l'objet d'une foule d'interprétations et de jugements.

Enfin, le sens que crée l'acteur s'appuie sur la cohérence et la pertinence plutôt que sur la validité (7. *Driven by Plausibility Rather than Accuracy*) (p. 55). Les explications et les interprétations que l'acteur construit font partie d'un ensemble d'explications et d'interprétations socialement plausibles, cohérentes et acceptables. « Sensemaking is about accounts that are socially acceptable and credible. » (p. 61). Pour s'expliquer un comportement équivoque, l'expatrié utilise des ressources explicatives qui lui paraissent logiques et raisonnables.

En somme, en nous intéressant au concept de *sensemaking*, nous situons le problème de l'expatriation au niveau des processus actifs et sociaux que l'expatrié mobilise en tant qu'acteur social.

2.3 L'apprentissage, le sens et la narration selon Bruner

Certains auteurs se sont penchés sur la construction de sens et ont défendu l'idée que la narration constitue le moyen par excellence de l'acteur social pour se représenter le réel et expliquer ses récurrences ou ses ruptures (Fisher 1985, Bruner 1990). Le psychologue américain Jerome Bruner (1990), repris dans la littérature sur l'apprentissage, se situe au cœur de l'approche sociocognitive que nous avons présentée (Bertrand, 1998). Or, la perspective qu'il propose justifie et articule le lien entre l'apprentissage, la construction de sens et la narration, lien sur lequel s'appuie notre problématique. Dans son ouvrage « *Acts of Meaning* », il prétend que le narratif est un véhicule naturel pour ce qu'il appelle la « *folk psychology* » (p. 52), une psychologie culturelle qu'il s'emploie à expliquer et à défendre. En refaisant le parcours de la « révolution cognitive », Bruner en vient à questionner l'une des voies empruntées par les sciences sociales : l'idée que la spécificité de l'esprit humain repose sur sa capacité à traiter l'information, à décoder une réalité pure et objective. À l'opposé, la « *folk psychology* » puise aux sources du *sens*. Pour Bruner, l'esprit humain est façonné non pas par des caractéristiques biologiques universelles, mais par la culture.

(...) it is culture, not biology, that shapes human life and the human mind, that gives meaning to action by situating its underlying intentional states in an interpretive system. (p. 34)

Ce nouveau point de départ entraîne l'auteur à pousser plus avant son concept de *meaning* et à nous faire découvrir ses rouages ; à nous faire pénétrer, pour le paraphraser, l'univers du sens. Bruner défend alors l'idée que l'expérience n'est pas organisée en concepts, mais cadrée dans une forme narrative qui lui permet de s'enraciner dans la mémoire de l'acteur. Le récit a trait à l'action humaine et à l'intentionnalité, il agit comme médiateur entre le monde social de la culture et le monde de l'individu avec ses croyances, ses désirs et ses espoirs. Aussi il permet à l'acteur de rendre l'exceptionnel compréhensible, de réitérer les normes

institutionnalisées de la société tout en fournissant une base à la rhétorique (p. 52). Par conséquent, l'activité rétrospective, sur laquelle se fonde le processus d'apprentissage et de construction de sens, se réalise principalement par la narration et, pour raviver la question métacognitive, par le récit autobiographique. Lorsque l'expatrié se raconte, il organise rétrospectivement son expérience en événements, en obstacles et en missions; il s'attribue un rôle au sein d'un réseau d'acteurs ; il place le tout dans un décor, un contexte qu'il décrit ; bref son récit lui permet de s'expliquer et de comprendre a posteriori ce qu'il a vécu. Voilà le chaînon crucial de notre raisonnement. Or, comme le soulève Bruner (1991) dans son article « The Narrative Construction of Reality » :

The attraction of this view is, of course, that it links man and his knowledge-gaining and knowledge-using capabilities to the culture of which he and his ancestors were active members. But it brings profoundly into question not only the universality of knowledge from one domain to another, but the universal translatability of knowledge from one culture to another. (p. 3)

Dans le cas précis qui nous intéresse, soit l'expatriation, il s'agit d'une question fondamentale. En effet, dans un environnement culturel nouveau, on peut se demander comment l'expatrié-apprenant s'expliquera les comportements, les normes, les valeurs et les croyances, comment il fera sens de la différence. L'approche sociocognitive suggère à cet égard que l'évaluation se réalise grâce aux modèles que l'apprenant partage culturellement. Bruner va dans le même sens en faisant de l'apprentissage un processus fondamentalement culturel où la narration véhicule des normes sociales, des croyances et des explications collectives. Par conséquent, l'expatriation constitue une situation particulièrement intéressante, car elle place l'acteur dans l'inconnu, l'équivoque et l'étrange, dans un contexte où certaines de ses explications ne tiennent plus la route où il doit remettre en question sa compréhension du monde.

Notre recherche a donc pour but d'examiner comment l'expatrié, grâce à la narration, construit le sens de son séjour à l'étranger et nous voulons ainsi décrire et comprendre les processus qui sont activés dans cette expérience. Nous utiliserons donc les principes de l'approche sociocognitive, le concept de *sensemaking* de Weick et la mise en récit de Bruner pour étudier l'expatriation. Ce chapitre nous a d'ailleurs permis de résumer ces trois ensembles conceptuels. Retenons que, selon l'approche sociocognitive, l'apprentissage de l'expatrié prend source dans l'action (il apprend en faisant) et son évaluation, dans un partage socioculturel de modèles. D'autre part, le *sensemaking* dirige notre attention sur l'activité signifiante de l'expatrié, une activité sociale, active et perpétuelle qui lui permet d'organiser son expérience. Or, les idées de Bruner servent de point de passage entre l'apprentissage et la construction de sens, car elles font de la mise en récit, l'activité réflexive et cognitive de l'expatrié pour organiser son expérience. Réunis pour les desseins de notre recherche, ces théories nous donnent des ressources complémentaires, issues d'un même courant constructiviste, qui se réclament d'une vision pragmatique, sociale et culturelle du rapport à l'environnement. En somme, chacune nous éclaire sur des processus sous-jacents et concomitants de l'expérience d'expatriation.

CHAPITRE 3 : MÉTHODOLOGIE

Dans ce chapitre, nous présenterons notre méthodologie en commençant par le choix de notre objet d'étude jusqu'à notre procédure d'analyse. Nous expliquerons et justifierons chacune des étapes de notre démarche afin de mettre en lumière les avantages et les limites de notre recherche.

3.1 Le choix de l'objet d'étude

Notre intérêt pour l'expatriation s'est éveillé dans des circonstances bien particulières. En effet, au tout début de notre cheminement à la maîtrise, nous avons reçu et accepté une offre d'expatriation en Arabie Saoudite pour une durée de deux ans. De par les multiples contraintes que cette situation engendrait (accès limité aux organisations, déplacements coûteux et restreints, contexte d'insécurité politique, etc.), l'idée nous est venue de les contourner en nous consacrant précisément à l'étude de l'expatriation. Plusieurs mois avant notre départ, nous avons constitué et consulté un corpus de recherches sur l'expatriation qui nous permettait certes d'amorcer notre réflexion sur l'expatriation, mais dont les résultats et les théories s'écartaient de notre propre vécu. Cette insatisfaction a stimulé notre désir d'approfondir notre connaissance de cet objet de recherche et a fait germer certaines questions qui se sont progressivement précisées jusqu'à la problématique que nous avons formulée dans les chapitres précédents.

3.2 Le choix d'une approche

Notre revue de la littérature nous a permis de cibler certaines limites que nous avons d'ailleurs explicitées dans notre premier chapitre. Nous avons constaté qu'une majorité de recherches s'insèrent dans une approche managériale, approche qui prend le point de vue de l'entreprise et de ses intérêts et qui pose le problème de l'expatriation en termes de

facteurs d'adaptation et de réussite. Or, les compétences de l'expatrié, ses traits culturels et ses chances d'adaptation sont décrites et présentées comme des réalités préexistantes, extérieures et mesurables. Cette perspective s'éloigne de nos croyances épistémologiques et ontologiques selon lesquelles la réalité de l'expatriation prend continuellement forme dans l'expérience de l'expatrié. Sans poser initialement le problème en ces termes, nous avons été initié aux concepts du *sensemaking* et à l'approche sociocognitive de l'apprentissage au cours de notre cheminement académique. La découverte des travaux de Bruner sur la narration a ensuite inspiré l'articulation de notre approche de l'expatriation.

Afin de rester cohérent avec notre perspective de l'expatriation, nous avons fait certains choix concernant la méthode à utiliser. D'abord, nous avons cru bon de concevoir une recherche qualitative plutôt que quantitative, car nous voulions comprendre la création de sens des expatriés dans leur vie de tous les jours. Il ne s'agissait donc pas d'utiliser des critères objectifs préétablis pour vérifier la fiabilité des réponses des expatriés, comme le proposent les recherches quantitatives que nous avons déjà consultées. Au contraire, nous souhaitons partir du point de vue des expatriés pour développer une compréhension et une théorisation. Comme le souligne Flick (1999) quant aux recherches qualitatives : « The aim of these methods is to discover novelties and to develop empirically grounded theories rather than to verify what is already known (e.g. a theory that has already been formulated). » (p. 635). Or, il existe plusieurs types de recherches qualitatives. En tenant compte des idées de Bruner, soit que la construction de sens se réalise par la narration, nous avons choisi d'utiliser le récit de vie comme notre principale source de données. « Narratives (...) allow the researcher to approach the interviewee's experiential world more comprehensively, this world being in itself structured in a narrative way. » (p. 643).

Dans le cadre de notre recherche, nous avons donc recueilli des récits de vie, lesquels donnent corps à notre analyse et inscrivent notre travail dans une tradition reconnue et bien établie des sciences sociales. En effet, l'entretien narratif, technique qui consiste à faire raconter une expérience vécue, s'est grandement développé depuis une vingtaine d'années (Bertaux, 1997, p. 6). L'utilisation des récits de vie, dans notre cas, permet de comprendre l'expatriation sous l'angle de l'apprentissage et non uniquement de l'adaptation. De plus, l'approche sociocognitive nous donne des outils pour décrire l'évaluation et le réinvestissement de l'expérience par l'acteur. En adoptant une perspective narrative du phénomène, nous pouvons voir comment l'expatrié-apprenant construit le sens de ses expériences, comment il les explique, comment il les évalue, comment il les relie entre elles, comment il développe des compétences. Cette activité rétrospective et métacognitive, lors de la mise en récit, ouvre aussi la voie à d'autres aspects de l'apprentissage : quels sont les *règles* et les *modèles* qui permettent l'évaluation de l'expatriation ; quelle *valeur* est accordée à l'expérience; qui sont les *acteurs* avec lesquels l'expatrié interagit, partage son expérience ; qu'advient-il de la question *identitaire et culturelle* dans un contexte d'expatriation.

Les limites les plus importantes de notre recherche nous viennent probablement de la généralisation des résultats (validité externe). En effet, l'Arabie Saoudite présente peut-être un contexte d'expatriation particulier et difficilement comparable. Toutefois, notre but n'est pas d'instituer un modèle universel de l'expatriation ni de prescrire aux gestionnaires ou aux expatriés des mesures facilitant l'affectation à l'étranger, mais d'approfondir la compréhension des processus mobilisés par les expatriés au cours de leur expérience. Or, la richesse inhérente aux récits de vie augmente la validité interne de notre recherche. Quant à la validité externe, la présentation de notre démarche d'analyse démontre notre souci de transparence et peut éventuellement permettre à d'autres

chercheurs de comparer leurs résultats et de transférer notre modèle d'analyse dans une autre situation d'expatriation.

3.3 Le choix d'un terrain

Notre terrain de recherche, la ville de Riyad en Arabie Saoudite, a été sélectionné pour des raisons pratiques : nous y avons habité en permanence et avons donc partagé le milieu de vie de nos sujets de recherche. Son contexte de changement culturel global (le climat, la langue, les coutumes, la législation et le milieu de travail pour certains des sujets) se voulait selon nous propice à l'apprentissage de nouvelles façons de faire, aux questions d'identité et de valeur. Notre complète immersion nous a d'ailleurs permis de comprendre plusieurs explications de nos sujets. En effet, les récits comportaient des références aux différents lieux de la ville, des expressions issues de la langue arabe et plusieurs autres éléments reliés au contexte. Ces informations auraient probablement dérouté un chercheur extérieur, alors qu'elles évoquaient pour nous une expérience concrète et signifiante. Si les problèmes d'entrée nous ont été étrangers, notre proximité a toutefois suscité une constante remise en question de notre distance critique. Les allers-retours entre nos données et les théories, ainsi que le partage de nos interprétations avec un œil extérieur (notre directeur de recherche) nous permettent cependant de revendiquer cette distance critique.

3.4 La méthode de cueillette de données

Notre recherche a été conçue afin de dégager les récurrences de contenu et de forme dans le récit d'un acteur-apprenant en situation d'expatriation. Pour recueillir des récits de vie qui nous permettent d'analyser les processus de construction de sens et d'apprentissage de l'expatrié, nous avons réalisé trois entrevues par sujet (pour un total de 18 entrevues) d'environ une heure par sujet (pour une somme de 3 à 4 heures par sujet), qui ont été enregistrées et retranscrites le plus

fidèlement possible. Nous estimons que ces rencontres ont suffi à constituer un corpus signifiant et analysable. Nous avons choisi une demi-douzaine de sujets confrontés à des réalités différentes (femmes ayant des enfants et travaillant à la maison (2), homme célibataire (1), employé-es pour des secteurs d'activité variés (4), etc.) et ayant vécu (3) ou non (3) des expériences d'expatriation précédentes afin de comprendre l'activité évaluative et métacognitive.

Pour recueillir ce genre de données, nous avons organisé notre grille d'entrevue de manière à laisser assez de latitude à la narration du sujet (voir annexe 1). À l'exception des premières questions (profil du sujet), nous avons opté pour l'ouverture afin de rester flexible et sensible aux éléments qui pouvaient émerger des entretiens. Toutefois, étant donné que l'expatriation s'échelonne souvent sur plusieurs années, nous avons cru nécessaire d'orienter minimalement les sujets moins loquaces. En découpant préalablement l'expérience de façon chronologique (avant l'expatriation, arrivée au pays, pendant l'expatriation, départ du pays et après l'expatriation), nous avons donné aux sujets l'occasion de s'exprimer sur différents moments de leur expérience. Après une première entrevue, les rencontres suivantes étaient consacrées à explorer les pistes qui s'ouvraient, à relancer les sujets sur des épisodes moins explicites ou à préciser nos interprétations. Nos participants étaient tous canadiens et s'exprimaient en français, ce qui aidait à notre maîtrise de l'entrevue et facilitait par la suite nos tâches de retranscription et d'analyse. Vu le caractère intimiste des témoignages, nous avons choisi des sujets volontaires et intéressés par le projet de recherche. En outre, nous avons déjà établi une relation de confiance avec eux puisque nous partageons leur voisinage, ceux-ci habitant majoritairement notre complexe résidentiel. Les entrevues, que nous avons enregistrées, se sont déroulées généralement dans le petit « café-salon » du complexe résidentiel, un endroit calme et neutre. Nous avons aussi expliqué le

projet de recherche aux sujets et soulevé les questions éthiques de la confidentialité, du consentement libre et éclairé et du désistement. Chaque participant a signé un accord écrit, soit le formulaire de consentement. Toutes les données seront conservées pour une durée de trois ans, au-delà de laquelle elles seront détruites.

3.5 La démarche d'analyse

La démarche d'analyse de la recherche qualitative est un processus complexe qui peut se résumer, selon Morse (1994), en quatre étapes : *comprehending*, *synthesizing*, *theorizing* et *recontextualizing* (p. 25).

Une fois les entrevues retranscrites et regroupées par participant, nous avons fait plusieurs lectures de notre corpus de données afin d'en cerner le contenu général. Dans un premier mouvement d'exaltation, nous avons tenté de coder et de noter nos impressions, mais ces notes s'étaient avérées inutiles, car elles perdaient la vue d'ensemble. Nous avons donc pris un peu de recul pour mieux comprendre et apprécier le portrait que constituaient nos données. Au tout début, les thèmes récurrents nous échappaient, distrait que nous étions par les particularité biographiques de chaque participant. Ce n'est qu'avec le temps que nous avons pu extraire trois catégories préliminaires : les données qui parlent des *liens* de l'expatrié, les données qui parlent de l'*identité* de l'expatrié et les données qui parlent de la *réflexivité* de l'expatrié. Cette première étape de compréhension (*comprehending*) nous a amené à approfondir et à préciser ces catégories.

En étudiant le thème des liens, nous nous sommes aperçu que celui-ci se manifestait dans tous nos narratifs et qu'il était surtout associé au changement d'environnement de l'expatrié, celui-ci racontant la séparation du départ, la rencontre de nouvelles personnes à son arrivée,

etc. Le thème de l'identité nous a laissé perplexes pendant un certain temps. Les sujets parlaient de leur identité nationale ou culturelle par opposition à d'autres groupes de personnes, certains déclarant que l'expatriation les avait changés. Mais ils parlaient aussi en termes de rôles. Or, le rôle s'articulait autour de l'aspect travail, autour des objectifs que l'expatrié devait atteindre pendant son séjour ou en référence à une position parmi un groupe de personnes. En d'autres termes, la catégorie « identité » semblait aller de pair avec la catégorie « liens ». Le thème de la réflexivité se manifestait lorsque les expatriés parlaient de ce qu'ils avaient appris, réalisé, reconsidéré et lorsqu'ils faisaient le bilan de leur expérience. Les contenus d'apprentissage étaient bien explicités par les participants, mais il nous fallait retracer les processus. Enfin, plusieurs extraits de récits se voulaient des jugements que nos sujets portaient sur les autres cultures, dont la culture saoudienne. D'abord, nous ne leur avons accordé aucun intérêt. Ce n'est qu'en retournant à la théorie (*theorizing*) que nous avons compris leur raison d'être et leur fonctionnement.

Notre cadre théorique (*sensemaking* de Weick, principes de l'approche sociocognitive, narration) nous a permis de comprendre l'organisation et le contenu de nos catégories (*synthesizing*) en termes de processus cohérents. Les liens ainsi créés avec la théorie (*theorizing*) nous a inspiré un modèle du processus d'expatriation que nous présenterons à la fin du chapitre suivant. Enfin, pour donner une certaine cohésion à notre analyse, nous avons choisi de présenter le processus d'expatriation tel qu'il est vécu, c'est-à-dire dans un ordre chronologique : à partir de l'offre d'expatriation jusqu'au retour au pays. Nous avons terminé notre démarche en évaluant l'apport de notre modèle à la connaissance de l'expatriation et en suggérant des pistes d'exploration (*recontextualizing*). Ce commentaire critique se retrouve en conclusion de ce mémoire.

Le chapitre suivant propose donc un récit analytique de l'expatriation où la voix du chercheur se mêle à celle des participants... Avant de laisser la parole à ces narrateurs, il convient de les présenter. Nous avons donné à chacun un pseudonyme pour préserver leur anonymat.

3.6 Présentation des sujets de recherche

Serge Lessard :

Serge est un Canadien de 56 ans, marié et père de deux filles. Au moment de sa participation à notre recherche, il en était à sa troisième expatriation à Riyad. Étant gestionnaire pour une importante compagnie canadienne, sa première affectation en Arabie Saoudite a eu lieu en 1978 et s'est déroulée sur une période de 4 ans. Satisfait de cette première expérience, il a accepté un deuxième contrat en 1985 qui s'est terminé après un an et demi pour des raisons familiales. Son séjour au Québec s'est prolongé jusqu'à une retraite anticipée en 1997. Or, Monsieur Lessard avait lui-même pris la décision de prendre une retraite anticipée afin de changer d'organisation et de continuer sa carrière internationale. Il a donc décroché un contrat en Inde en 1998, toujours à titre de gestionnaire et par la suite, au Mexique. Dans les semaines qui ont suivi nos entrevues, il était affecté à Paris...

Patrick Leblond :

Patrick, à 42 ans, est le seul célibataire sans enfants de nos sujets de recherche. Lorsque nous l'avons interrogé, il était sur le point de retourner à Montréal, après deux ans et trois mois à Riyad. Issu du domaine de la publicité et des médias, il travaillait à titre de gestionnaire de comptes pour une agence de publicité saoudienne. Il en était à sa deuxième expérience d'expatriation, la première s'étant déroulée une vingtaine d'années plus tôt alors qu'il était G.O. aux Bahamas.

Réal Bédard :

Monsieur Bédard ne nous a pas révélé son âge, mais nous savons qu'il est marié, père de trois enfants et grand-père de trois petits-enfants. L'occasion de s'expatrier s'est présentée alors qu'il terminait une carrière en informatique pour une compagnie aérienne, emploi qui lui avait permis de faire de nombreux voyages. Au moment de ses témoignages, il complétait une quatrième année à Riyad au service d'une compagnie internationale de location de véhicules.

Lana H. :

Lana est une Canadienne d'origine irakienne, mais dont les ancêtres chrétiens sont à la fois araméens et albanais. À 43 ans, elle est mariée et mère d'un garçon de 14 ans. Avant de s'expatrier en Arabie Saoudite, Lana était au service d'une banque canadienne et occupait un poste de comptable agréée. Son emploi lui a d'ailleurs permis de s'expatrier aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Dans le cas de l'Arabie Saoudite, Lana s'expatriait afin de rejoindre son mari qui travaillait à Riyad depuis déjà quelques années. Lorsqu'elle a participé à notre recherche, elle en était à sa deuxième année à Riyad et travaillait pour une école.

Jocelyne M. :

Jocelyne est âgée de 49 ans, mariée et mère d'un garçon de 11 ans. Elle avait derrière elle une longue carrière en tourisme et en gestion lorsque son mari, en 1996, a reçu l'offre d'expatriation en Arabie Saoudite. Elle nous a raconté son expérience qui s'est échelonnée sur 8 ans et au cours de laquelle s'est insérée une expatriation d'un an en Allemagne. Après plusieurs mois au foyer, elle s'est impliquée dans une école et au moment de notre recherche, elle travaillait à temps partiel comme enseignante de français.

René et Denise Grondin :

Monsieur et Madame Grondin, tous deux dans la cinquantaine, sont mariés et parents de deux enfants. Ils ont vécu leur expatriation en deux temps. René, ayant travaillé comme comptable agréé et comme gestionnaire, a accepté en 1990 un premier contrat de 4 ans à titre de vice-président des opérations pour une compagnie saoudienne. Après cette première expérience, ils ont dû revenir au Québec pour des raisons familiales. Deux ans plus tard, ils repartaient pour un deuxième contrat de 5 ans avec le même employeur saoudien. Nous les avons interrogés alors qu'ils étaient de retour au Québec depuis deux ans.

Le présent chapitre présentait et défendait les choix méthodologiques inhérents à la réalisation de notre recherche. Par ailleurs, il complétait l'ensemble des ressources théoriques et contextuelles mis en place pour comprendre ce qui suit : un voyage analytique certes dépaysant au départ, mais qui porte à la réflexion et à la découverte...

CHAPITRE 4 : ANALYSE DES DONNÉES

Notre approche pragmatique de l'expatriation a fait l'objet jusqu'à maintenant d'une présentation strictement théorique (voir le chapitre 2 : cadre théorique), soit une description de l'approche sociocognitive, du *sensemaking* et de la narrativité de Bruner; ainsi qu'une explication des concepts clé s'y rapportant (enaction, narration, métacognition, etc.). Afin de comprendre comment s'articule cette approche dans l'étude de l'expatriation, nous consacrerons le présent chapitre à l'analyse de nos données : les récits des participants décrits précédemment. À partir de notre perspective, nous tenterons de définir les enjeux de l'expatriation sur le plan de la construction de sens, ce qui a été relativement ignoré dans la littérature. Or, pour y arriver, nous nous proposons de suivre pas à pas le parcours de l'expatrié et donc, de raconter de manière analytique le processus de transformation par lequel il change d'environnement et se met en relation (construit et déconstruit des liens) avec des collectifs dans le temps.

L'enjeu de notre analyse repose sur le caractère mouvant des processus organisants, car ceux-ci, en constante reconstruction, peuvent se décomposer à l'infini. D'ailleurs, l'expatriation se compose elle-même d'une suite dense et ininterrompue d'expériences dont le récit constitue en fait une sélection. Lorsque l'expatrié se raconte, il puise dans son « bagage interprétatif » et porte à notre attention un assemblage d'environnements enactés antérieurement. Soulignons donc tout de suite que nous devons sacrifier le particulier au profit d'un regard plus global. Pour les besoins de l'analyse, nous isolerons et examinerons d'abord quelques-unes des expériences sélectionnées par nos acteurs et leurs processus de construction de sens sous-jacents. Par la suite, une discussion-épilogue nous permettra de compléter notre portrait du

phénomène et de revenir sur certaines questions qui, de par leur nature, se prêtent mal à notre structure analytique.

4.1 L'invitation au voyage

*Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
(Baudelaire. L'Invitation au voyage, Les Fleurs du mal.)*

Il aurait certainement été vain d'étudier le processus d'expatriation sans remonter, dans un premier temps, au contexte qui l'a vu naître. En effet, si le récit donne lieu à la narration d'une série d'épisodes, il habilite aussi l'expatrié à expliquer ses motivations initiales et à organiser chronologiquement les événements qui ont concouru à son départ. C'est dans ces moments du récit que se dessinent et se redessinent le sens et la valeur de l'expatriation. Comme le prétend Jocelyne, toute cette aventure tire souvent son origine d'une offre : « Pour beaucoup de gens, c'est pas quelque chose que tu recherches fort, c'est quelque chose qui t'est offert. » (Jocelyne M., entrevue, p.78, novembre 2003). Or, cet élément nouveau, cette variation dans l'environnement de l'expatrié peut susciter de l'intérêt ou sombrer dans l'indifférence, se fondre dans le flot de l'expérience. L'amorce de l'expatriation tient donc à cet instant où l'acteur porte son attention sur l'offre de partir (enaction), la sélectionne et la retient. D'ailleurs, l'équivoque de cet événement n'est pas sans soulever diverses interprétations : certaines, sorties des schémas explicatifs de l'acteur; d'autres, véhiculées et partagées dans son interaction avec autrui. En validant et en privilégiant certaines explications, il construit le sens de l'offre.

Bon. La première réaction, on [Jocelyne et son mari] s'était dit : « Il est malade ! » On est allé chercher des livres sur l'Arabie. (...) On a trouvé des histoires d'horreur en réalité. C'est toutes les bonnes femmes qui sont venues ici

qui ont écrit des histoires de princesses massacrées... (Jocelyne M., entrevue, p.79, novembre 2003)³

Moi avant de venir, j'avais appelé Compagnie X parce que, au début là en 92, il y avait des gens qui m'avaient dit : « Ah ben ! Compagnie X a envoyé des centaines de personnes en Arabie en 1980. Donc ils ont installé les systèmes téléphoniques. » Fait que moi, pour en savoir plus, je me suis dit : « Je vais aller aux sources. » J'avais appelé Compagnie X aux ressources humaines. Puis je leur avais dit : « Pouvez-vous me donner la liste de noms ou pouvez-vous me référer à des personnes qui ont vécu en Arabie dans les années 80 ? Pour que je leur parle ! » Puis ils m'avaient donné deux, trois noms. Toutes les personnes que j'ai appelées m'ont tous dit : « Je retournerais demain matin ! » (Ibid., p.22)

On voit une annonce. Une annonce pour une job en Arabie Saoudite, un directeur senior de compte en Arabie Saoudite. Pis on commence à en parler pis moi je dis : « Ha non ! En Arabie Saoudite, c'est des jobs qui sont très payantes. » Parce que je le savais par un de mes amis; son père avait travaillé là pour (nom de compagnie) et e... Il m'avait raconté : « Ha non ! Tu payes pas d'impôts, c'est super payant, t'es bien traité, etc., etc. » Pis ça m'étais resté dans l'idée. (...) Fait que quand c'est arrivé, c'était un petit peu en gageure avec l'autre personne. J'ai dit : « Non, je te dis que c'est très payant. » (Patrick Leblond, entrevue, p.3, septembre 2003)

(...) juste avant de quitter Compagnie C, le directeur là est venu me voir pour me dire : « Aïe ! J'ai entendu que tu t'en vas en Arabie. Maudit fou, etc. » Comme tout le monde e... parlait. Pis il faut dire que dans ce temps-là, c'était avant le 11 septembre, donc l'Arabie Saoudite était encore mystérieuse pour tout le monde. Très peu de personnes connaissaient ça. (...) il dit : « Écoute, j'ai un de mes amis qui est allé travailler là. » Il dit : « Il vient de revenir il y a pas longtemps, donc ça te tenterais-tu... t'aimerais-tu ça ? » « Absolument ! Je veux dire. Moi, je veux lui parler. C'est sûr et certain. » (Ibid., p.4)

³ Dans les extraits d'entrevues, les paroles en gras et en italique sont celles du chercheur. Les crochets contiennent des explications qui facilitent la compréhension des extraits. Le soulignement fait ressortir des extraits sur lesquels nous appuyons notre analyse.

Quand tu parlais pour l'Arabie en 78, tu t'en allais au bout du monde. Un endroit inconnu. (Serge Lessard, entrevue, p.44, août 2003)

(...) plusieurs de mes amis m'ont dit: « Mais t'es complètement sauté ! T'es-tu malade ? etc. ,etc. » On me décourageait. On me décourageait d'y aller. (...) Ma mère e... n 'en revenait pas que j'aie pris cette décision-là e... J'allais être malade en Arabie, etc., etc. // *(rire)* // Alors e... Tout le monde te décourageait, personne ne t'encourageait... à y aller. (Ibid., p.11)

Par conséquent, ce processus de construction de sens (et de réduction de l'équivoque) amène progressivement l'acteur à définir de *quoi* il est question. Est-ce une entreprise funeste que de s'expatrier en Arabie Saoudite ? Est-ce un moyen de s'enrichir ? Une opportunité ?

Parallèlement à cette activité signifiante, l'acteur met aussi en acte la valeur de l'offre (évalue). Cette valeur se construit dans la transaction ou, pour reprendre un concept greimassien, dans la conclusion d'un « contrat ». En effet, l'offre de partir implique bien souvent un échange entre une organisation-employeur et un expatrié potentiel. Dans leur interaction se construisent et se négocient à la fois un mandat (le « devoir faire ») et une rétribution (« pour *quoi* faire » le mandat). Cet échange s'institutionnalise généralement sous la forme d'un contrat de travail que les parties acceptent ou refusent. Expliciter cette transaction peut sembler, à première vue, inutile; pourtant, pour la suite des événements et leur dénouement, nous verrons que le contrat exerce une influence déterminante. Justement, celui-ci a pour effet de cadrer l'expérience (dans le temps, par exemple), de fournir un plan et un rôle à l'acteur et, par conséquent, de réduire l'incertitude. De plus, il se veut une mise en relation dans laquelle l'expatrié amorce une construction et une déconstruction de liens.⁴

⁴ Nous reviendrons sur les concepts de rôle et de liens tout au long de ce chapitre.

Pour comprendre comment se manifeste la transaction et la mise en acte de la valeur, examinons l'offre d'expatriation telle que racontée par nos participants.

(...) je recherchais l'aventure. J'avais besoin de me sentir des fois là, pas dans le rang d'oignons à Compagnie X là, où t'es un numéro pis e... avant que tu changes quelque chose là, t'as besoin de faire des pieds pis des mains, pis de travailler pendant six mois pour changer une virgule dans une lettre. J'avais besoin d'un peu plus d'autonomie pis j'avais besoin... j'avais besoin de risque. J'avais besoin de, de... J'avais besoin de changement. (Serge Lessard, entrevue, p.21, août 2003)

Les salaires étaient très intéressants (...) Compagnie X, on a reconstruit un compound [complexe résidentiel]. Ça faisait partie du contrat, la construction. Et on a aménagé dans ce nouveau compound-là qui était de qualité nord-américaine e... Maison de ville, deux étages, salon, salle à dîner, poêle, frigidaire... Toute... Comme chez toi. (Ibid., p.14-15)

Ces deux extraits illustrent certaines motivations de Monsieur Lessard : l'aventure, l'autonomie, le salaire, etc. Ces rétributions se prêtent à l'évaluation de l'offre, mais permettent aussi à l'expatrié de s'expliquer le « pour *quoi* » de l'expatriation. En tant qu'objets de quête, elles orientent l'acteur et l'aident à se projeter dans le temps.

T'as beaucoup d'autonomie habituellement quand tu vas sur les contrats à l'étranger. T'as de l'autonomie. T'as, t'as... un pouvoir décisionnel e... accru, je pense. E... Pis je trouve que tu focusses plus aussi parce que t'es souvent sur un contrat, un projet. Tu travailles à Compagnie X là, t'as pas de fin à ça là. T'es une compagnie de services. E... T'as-tu des projets ? Oui, j'en ai fait des projets. J'ai fait les Olympiques, par exemple, en 76. Pis ça c'est intéressant, des projets. Quand j'ai fait les Olympiques en 76 : beaucoup de satisfaction. Pourquoi ? Parce que, c'est un contrat. T'as un projet, tu, tu travailles dessus pis à la fin là... tu le complètes. Pis quand tu le complètes, t'es... Maudit que t'es content. Fait que... je suis sur des projets ici. Quand je suis venu avec Compagnie X, c'était un contrat, c'était un projet. Tu venais ici deux ans. Tu savais c'était quoi tes objectifs pour deux ans. (Serge Lessard, entrevue, p.22-23, août 2003)

(...) j'ai la responsabilité totale des projets, à savoir : le contrat e... négociation avec le client e... l'installation, la maintenance, l'entraînement, le... la facturation, la collection. (Serge Lessard, entrevue, p.41, août 2003)

Ici, dans la transaction et l'interaction, Compagnie X et Serge cadrent l'expatriation et la définissent avant tout comme une expérience de travail comportant des projets précis. Le contrat se veut un construit organisationnel qui établit la durée (deux ans), délimite les objectifs à atteindre et donne par le fait même un rôle à Serge, soit celui de gestionnaire. Comme l'exprime Weick : « (...) an organization can never know what it thinks or wants until it sees what it does. » (Weick, 1977, p. 279). En d'autres termes, pour vouloir (wants) l'expatriation et s'en faire une idée (thinks), Serge et les membres de Compagnie X doivent d'abord s'activer à créer le sens de l'expatriation (does), dont le produit matériel (le contrat) se présente à leurs regards évaluateurs (sees). Avant même de partir, l'expatrié possède donc, dans son bagage interprétatif, une explication de l'expatriation qu'il pourra valider ou invalider au cours de son expérience. Le cas de René ressemble d'ailleurs beaucoup à celui de Serge.

(...) c'est un recruteur qui était dans la merde. Quand je travaillais à Compagnie T, il s'occupait de recruter du personnel pour nous. Il me dit : « Je suis dans la merde. E... J'ai un mandat de, d'une famille saoudienne pour trouver un vice-président des opérations pour leur compagnie. Et... j'ai pas réussi vraiment à trouver des candidats à présenter. J'aimerais ça que tu viennes juste comme figurant. » (...) Ben j'ai dit : » T'es malade. Ça me tente pas vraiment là, mais... » (...) Fait que là moi, je me suis présenté là un dimanche e... pour, pour l'aider finalement. Fait que quand je suis sorti de là, j'ai reçu un coup de téléphone du recruteur. « Il veut t'avoir, il veut t'avoir, il veut t'avoir. » // *(rire)* // Moi : » J'veux pas y aller, j'veux pas y aller, j'veux pas y aller. J'ai pas l'intention.» Mais moi, j'étais à une bifurcation de carrière où e... j'avais plus rien vraiment à accomplir e... Dans les 18 ans que j'avais passé à Compagnie T, j'avais rien vraiment à accomplir avec eux. C'était... Il y avait e... Bon. Je m'emmerdais un peu aussi. J'ai dit : » On va faire d'autres

choses. » (...) Et puis finalement une offre, deux offres, trois offres et finalement une offre que je pouvais pas refuser puis j'y ai été. (René Grondin, entrevue, p.2-4, février 2004)

Fait que tu vas en Arabie, d'après moi là, pour l'argent. (...) tu peux négoier un contrat tsé qui va être deux fois, trois fois ton salaire d'ici. (Ibid., p.63)

Puis aussi prendre conscience du fait que j'avais été, encore là, engagé avec le but de restructurer un peu l'entreprise qui... ou la faire e... monter de deux, trois marches à un niveau administratif. Donc, ça voulait dire faire des changements, faire des ajustements (...) Donc e... c'était exaltant, c'était l'fun. De ce côté-là, c'était intéressant. (Ibid., p.18)

C'est un contrat de 4 ans que j'avais signé. (Ibid., p.6)

Ici, l'expatriation, objet sans intérêt au départ « J'veux pas y aller. », prend son sens dans la transaction et l'interaction de René, du recruteur et de l'employeur. Comme dans le cas de Serge, les acteurs déterminent la durée (4 ans), le but (restructurer l'entreprise), un rôle (vice-président des opérations) et un *pour quoi* s'expatrier (salaire, sentiment d'accomplissement). Plus qu'un contrat, c'est tout un scénario organisationnel qu'on couche sur papier, scénario dans lequel l'expatrié se lie et s'enrôle.

Toutefois, l'offre de partir peut s'interpréter différemment. Dans le cas de Patrick, par exemple, l'expatriation est vue davantage comme un point de passage pour réaliser un rêve.

Un moment donné, il y a quelques années (...) je m'étais assis pis j'avais écrit ma mission. C'est-à-dire, qu'est-ce que je veux faire dans la vie. Qu'est-ce... Qu'est-ce... À quoi je veux aboutir ? Est-ce que je veux tout simplement vivre chaque jour pis that's it, pis il s'est rien passé ? Ou bien, tu réalises c'est quoi qui te rend heureux dans la vie, pis etc. Puis e... J'étais arrivé pas mal au bout de dire : « Ben moi, qu'est-ce que je veux faire, ben je veux aller vivre soit dans les Caraïbes ou dans un endroit semblable e... » (...) C'était plutôt... idéalement avoir ma business là-bas. (...) Puis une

des choses de base qui était ressortie, t'as beaucoup de choses à planifier, t'as de la recherche à faire si tu veux. Mais... l'affaire c'était faire le plus d'argent possible dans les trois ou quatre prochaines années. (...) C'est l'occasion que... Je peux pas dire que c'était planifié. (...) Mais là, c'est arrivé pis à un moment donné, ça l'a fait comme un déclic. Pis c'est comme: « Wo ! Attend une minute. Tu t'es pas dit que dans X années, tu voulais être dans les Caraïbes pis faire autre chose pis être à ton compte pis travailler ? » Fait que tout ça s'est... s'est mêlé ensemble et c'est pour ça que j'ai pris la job en Arabie. (Patrick Leblond, entrevue, p.46-47; septembre 2003)

La mission des Caraïbes tient toujours. Ça, c'est avec un de mes... un de mes amis que j'ai rencontré au Club Med justement pis ça fait quoi ? Ça fait douze ans là qu'on se connaît. Notre but, c'est vraiment, on se dit, c'est de partir en affaires. Là, on a eu une discussion assez récemment là-dessus. Qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on est prêt ? Lui, il est pas prêt. (...) Moi, quand je suis parti pour venir ici, j'ai fait des calculs d'abord comment je gagnerais en étant ici. E... Je m'étais dit: « Si ça va... Si ça va bien e... peut-être je ferais trois ans. » E... En étant ici, j'ai réalisé que... si je restais plus longtemps que trois ans, tu deviens un peu e... comment je pourrais dire... addicted à la vie d'expatrié. // **Hum, hum...** // et que ça me détournerait de mon, de mon but. E... Je suis venu ici, moi, pour ne plus jamais avoir à travailler en publicité. (rire) (Ibid., p.48-49)

La mission des Caraïbes joue ici un rôle similaire aux projets de Serge et René. En la planifiant et en la construisant avec son ami, Patrick détermine lui aussi la durée de son expatriation « peut-être trois ans » et un objectif « faire le plus d'argent possible ». En outre, en gardant cette mission dans un coin de son esprit, il a pu porter son attention sur l'offre d'expatriation et la sélectionner « ça l'a fait comme un déclic ». Cependant, à la différence de Serge et René, le véritable objet de quête ne se gagne pas en séjournant en Arabie. L'expatriation fait plutôt figure d'étape où il ne faut pas trop s'attarder « ça me détournerait de mon but ».

Dans un tout autre esprit, certains acteurs s'engagent dans l'expérience d'expatriation en mobilisant des ressources interprétatives différentes. Certes, ceux-ci se projettent dans l'avenir grâce à un objet de quête, ils s'appuient dans certains cas sur un contrat de travail, mais leur création de sens et de valeur déborde d'un quelconque scénario organisationnel. Le scénario devient quasi accessoire ou est carrément inexistant. Pour ces acteurs, les objectifs de l'organisation-employeur s'estompent au profit d'une vue d'ensemble ; contrairement à d'autres qui, pour reprendre les termes de Serge, « focussent » plus sur les projets. Réal, Jocelyne et Lana correspondent davantage à ce profil.

Et moi, je voulais vraiment que la place où je... je savais que je peux me reposer parce qu'il n'y a pas grand chose à faire. Et deuxièmement, de décider c'est quoi... comment je vais écrire les autres chapitres de ma vie. J'ai passé déjà la moitié, qu'est-ce que je veux faire (...) (Lana H., entrevue, octobre 2003)

Lana, par exemple, a quitté son emploi pour aller en Arabie, mais elle n'est liée par aucun contrat de travail. Par conséquent, elle ne peut compter sur un scénario qui préciserait un rôle ou la durée de son expatriation. Laisée davantage au hasard, sa démarche exploratoire vise à profiter de l'expérience en elle-même. Comme le montre l'extrait qui suit, Lana évalue l'expatriation en donnant de la valeur au nouvel environnement (se reposer, améliorer sa qualité de vie).

(...) ça dépend de quelles lunettes on porte. // (rire) // On peut voir l'Arabie comme c'est bon ou... tu peux le voir des deux côtés. C'est étouffant ou... on a le temps de passer plus lentement, etc. Moi, j'ai appris... J'avais dans la tête et puis je pense que c'est quelque chose... j'ai appris dans la vie que je peux faire n'importe quoi si je mets la peine. Alors je veux gagner ma vie anyway. Alors ça ne me dérange pas de... c'était pas ça... puis comme j'ai hérité mes investissements, j'ai dit : « Ben ok. Je suis protégée depuis l'âge de 55 et plus (rire). Je vais avoir ma retraite de la Banque X, pas grand chose mais quand même... J'ai mes investissements. Ils vont se payer... O.K. » Alors c'est juste la qualité de vie entre maintenant et 55 ans. Ce que je veux

choisir. (Lana H., entrevue, p.17-18, octobre 2003)

Pour Lana, la qualité de vie constitue le principal « critère d'évaluation » de l'expatriation, critère qui s'appuie lui-même sur une signification (pouvoir se reposer, avoir du temps pour soi, etc.) Bref, elle met en jeu des ressources interprétatives différentes de celles de René, Serge et Patrick qui utilisent des objectifs mesurables et quantifiables, des explications sanctionnées par un contrat de travail.

Réal, de son côté, se réfère dès le départ à ses nombreuses expériences de voyages pour faire sens de l'offre d'expatriation et justifier son choix.

J'ai fait des voyages de tout bord tout côté, que ce soit en Argentine, au Nicaragua ou des places où personne ne pense aller. (...) Ça, ça m'a apporté une grande ouverture au monde, ça m'a apporté aussi e... d'être capable de trouver un paquet de choses formidables hors des sentiers battus. (Réal Bédard, entrevue, p.3, octobre 2003)

Profondément inspiré par ce goût de la découverte, Réal interprète et évalue l'offre de partir comme une chance unique, une façon d'amasser de l'argent et de se préparer un bel avenir.

Ben c'était le... premièrement, la chance unique. L'expérience unique. Et de dire : « Pour une fois dans ma vie, je paierai pas de taxes pis d'impôts. » // **(rire)** // De dire, ben si on fait quand même un deux, trois ans, e... ben on peut revenir e... gros relaxe. // Plus de soucis. // Plus de soucis. Les enfants sont élevés e... Plus rien à prouver sur le plan professionnel. Le plan de carrière est fini. Ça veut pas dire pour autant que quand je vais retourner, que je ferai rien. // **Ha, ha...** // Il y aura pas ce stress de... devoir et de devoir et de devoir e... d'esclavage là... (Ibid., p.7)

Tout comme Serge et René, Réal s'enrôle grâce à un contrat de travail, mais sa façon de faire intervenir le contrat dans son récit donne une vive impression de détachement « plus de soucis », « le plan de carrière est

fini ». En effet, Réal n'a « rien à prouver sur le plan professionnel » et il compte surtout jouir de l'expatriation en elle-même.

(...) il y a un chasseur de tête qui m'avait vu... Où il a pris mon nom, j'en ai aucune espèce d'idée. Il voulait m'offrir pour bâtir un système de contrôle aérien pour e... l'Asie. « Ça t'intéresse-tu ? » « Ha... Oui. Tout à fait. » En fin de compte, c'est mort. Pas de nouvelles. On continue à travailler. Métro, boulot, dodo comme d'habitude. Le gars me rappelle cinq ans plus tard... Il dit : « J'ai une job pour toi. Ça te tente-tu ? » « Ha... Oui. » (...) Ben, je vais le rencontrer... L'Arabie Saoudite... (marmonne pour mimer la réflexion) L'Arabie Saoudite... c'est pas à la porte. // *(rire)* // C'est à y penser, mais pourquoi pas ? Premièrement, si je dis non, il ne me donnera pas une deuxième chance. Deuxièmement, peu de gens ont cette chance... de pouvoir aller travailler dans ce pays. J'aurais pas eu beaucoup de chance d'aller dans d'autres. Si je m'étais forcé un peu, mais... Tsé quand t'as une bonne job pis un bon salaire, tu vas pas chercher d'autres choses. Pourquoi sauter pieds joints dans quelque chose qui peut avoir des risques ? Mais là, je commençais un peu à être en fin de carrière. Le risque, c'est quoi le risque ? Aller au boulot quand t'es sur le point d'arrêter de travailler. (inaudible) Fait que j'en parle à ma femme. Ha oui, pas de problème. Tsé ? On se documente sur l'Arabie Saoudite, passe l'entrevue avec le chasseur de tête. (...) Le 20 août à peu près, il m'appelle. « Tu peux-tu être là le 15 septembre ? » « Ben là, une minute... e... » (...) « Ben là, ça presse parce que c'est l'an 2000 pis on est en septembre 99 pis peut-être que le système informatique sera pas prêt à passer le cap de l'an 2000. » (Ibid., p.3-4)

Bref, Réal semble délaissé les ressources interprétatives mobilisées dans la conclusion du contrat de travail (rôle, durée, objectifs, etc.), car elles s'appliquent mal à son évaluation de l'offre d'expatriation. En effet, pour Réal, la valeur de l'expatriation tient davantage dans la possibilité de découvrir un nouveau pays que dans le rôle d'employé qui, de toute façon, prendra fin prochainement « (...) je commençais un peu à être en fin de carrière. Le risque, c'est quoi le risque ? ». Par sa construction de sens et de valeur, Réal ne voit pas l'expatriation comme un enjeu « risqué », mais plutôt comme une opportunité où il n'a rien à perdre.

Dans le cas de Jocelyne, l'expatriation prend son sens et sa valeur non pas dans des ressources interprétatives telles que le rôle, la durée ou les objectifs, car l'offre d'emploi ne lui est pas directement destinée. Dans cet extrait, elle reconstitue le contexte et les motivations de son départ .

Mais là, à cette époque-là, j'ai commencé à avoir fait le tour du marché. J'avais été agent de voyage, j'ai travaillé dans une ligne aérienne, j'ai travaillé pour Compagnie A au corporatif e... deux choses : je trouvais que j'avais fait le tour du chapeau, j'avais fait pas mal d'argent, e... surtout je me rends compte que l'industrie est en train de changer, puis que les bonnes années sont plus derrière que devant. Donc quand... e... j'étais avec Paul e... ce qui nous a amené ici, c'est que lui est en informatique e... au gouvernement. (...) Professionnellement, il pensait pas qu'il avançait. Et puis en 92, après que notre fils soit né, notre fils avait neuf mois, est venu la première offre pour venir ici, e... qui nous... qui a traîné pendant six mois là, parce que e... les Saoudiens se décidaient pas. C'était l'époque après-guerre du Golfe e... Ils avaient des projets, mais en bout de ligne, ils ont été obligés de mettre beaucoup de choses sur la glace parce qu'ils devaient payer la guerre. Donc en 92, après six mois de va-et-vient, on... on avait réfléchi, on avait lu beaucoup de choses sur l'Arabie. « Est-ce qu'on le fait ? » On avait deux choses : financièrement, comme tout le monde on en voulait, mais c'était pas la priorité e... Fait qu'on se disait - on avait la quarantaine tous les deux - puis on s'est dit : « C'est peut-être la dernière fois qu'on peut s'embarquer sur une... une aventure pareille. » Moi, j'ai toujours été aventureuse, puis mon mari aussi. La preuve : il voulait quitter la France à 23 ans pour venir au Canada. C'était un mélange de : « Bon. On peut faire de l'argent. Puis en même temps, on peut... on peut... faire un peu de folie là. » (Jocelyne M., entrevue, p.4, novembre 2003)

Pour Jocelyne, l'offre d'expatriation a fait l'objet de discussions et donc, d'une construction de sens « on avait réfléchi, on avait lu beaucoup de choses sur l'Arabie. » Toutefois, elle fait appel à des ressources interprétatives telles que le goût de l'aventure « s'embarquer sur une aventure pareille », le sentiment de saturation professionnelle « je trouvais que j'avais fait le tour du chapeau » et, implicitement, le lien à son mari pour évaluer cette offre. Elle mobilise donc ces ressources pour

réduire l'équivoque et justifier son intention de s'expatrier.

En somme, nous verrons que la création de sens qui précède le départ sert de point de repère au cours de l'expérience. Comme le racontent nos participants, les expatriés, à différents degrés, appréhendent l'expatriation en termes d'objectifs ou en laissant libre cours au processus. Nous tenterons d'illustrer comment ces ressources interprétatives sont mobilisées et revisitées par la suite.

4.2 Partir

(...) tant rien n'est plus doux que la patrie et les parents pour celui qui, loin des siens, habite même une riche demeure dans une terre étrangère. (Homère. Odyssée.)

Une fois que « l'invitation au voyage » a reçu un écho favorable, l'expatrié doit prendre les dispositions nécessaires pour partir et par le fait même, accomplir sa mission. Comme nous l'avons évoqué précédemment, sans toutefois l'expliquer, le plan d'expatriation se veut une mise en relation dans laquelle l'expatrié amorce une construction et une déconstruction de liens. En quittant son environnement, il rompt avec certains acteurs et certains collectifs.

Surtout nous, les Canadiens parce que les Canadiens, c'est un peu particulier parce qu'on est le seul pays qui a des lois d'impôt... qui fonctionnent, qui sont strictes comme ça. (...) au Canada, c'est la loi qui existe, tu dois couper les liens avec l'intention de pas revenir au Canada. Et tu dois vendre e... la voiture e..., tu dois couper tes cartes de crédit, tu dois... tes comptes de la banque, tu dois partir pour pas revenir. O.k. ? Pas laisser de traces. Pis si tu reviens, tu reviens, mais il faut que tu démontres que tu es parti dans le but de pas revenir. Pis là tu vends tout, tu te débarrasses de tout. (René Grondin, entrevue, p.7-8, février 2004)

(...) mais on a laissé nos enfants derrière nous. On les avait... on les a e... donnés en garde avec e... une famille ici, un de nos grands amis (...) Mais quand moi, je suis arrivé là,

et que j'ai commencé à faire des démarches... parce que quand t'arrives en Arabie, comme tu le sais, t'as... t'as un visa de... un « working visa », un visa de travail, mais tu peux pas amener ta famille. Il faut à ce moment-là... Il faut que tu rentres au pays, que tu aies ton visa, permis de travail, que tu... que tu aies ton Iqama [pièce d'identité officielle du travailleur étranger] et que tu aies tous tes papiers pis là, quand tout est fait, là tu peux faire le processus de... de ramener ta famille avec toi. (...) Ben là, moi j'ai réalisé à ce moment-là que je m'étais fait tromper parce que... il y avait pas d'école e... chrétienne pour les enfants, de l'âge de mes enfants. Fait qu'ils me disaient que c'était l'école française. Ça finissait à l'élémentaire à ce moment-là. (Ibid., p.6-7)

Les propos de René illustrent bien ce processus de déconstruction « tu dois couper les liens » et de reconstruction de liens « quand t'arrives en Arabie, t'as un visa de travail ». Pour nous, l'organisation prend corps dans l'action conjointe et donc, dans les relations que tissent entre eux des individus. Nous appuyons d'ailleurs Taylor lorsqu'il soutient qu'elle n'est qu'un tissu de textes et de conversations (1993). Avant de partir à l'étranger, l'acteur participe à différents collectifs. Qu'il s'agisse du pays, de la famille ou des amis, ceux-ci se construisent dans un partage de lois, de règles, de façons de faire, etc. (les textes) et par le rapport à autrui dans le ici-maintenant (conversations). Par conséquent, le départ de l'expatrié implique l'amorce d'une déconstruction qui se manifeste de façon plus ou moins importante avec le temps et qui constitue une épreuve en elle-même.

Denise : C'est que tu t'ennuies aussi là. Bon. Moi, j'avais les enfants ici tsé. L'ennui là, c'est... veut, veut pas e...

René : L'ennui et la séparation.

Denise : Ha oui ! C'est très difficile ça. Tu brailles en partant, tu brailles en revenant. (Ibid., p.33-34)

Euh... puis tu te sépares de ta famille aussi e... parce que les relations humaines, ça se construit jour après jour, que ça soit ta sœur jumelle ou une amie, ça s'estompe. (Jocelyne M., entrevue, p.15, novembre 2003)

Dans certains cas, les liens sont maintenus par l'expérience conjointe de l'expatriation. Lorsque des membres de la famille ou des collègues de travail accompagnent l'expatrié, ceux-ci représentent le monde connu et rassurant dans l'environnement inconnu et incertain. En fait, ces alliés qui participent à l'expatriation partagent aussi un bagage interprétatif similaire, des connaissances communes auxquels l'expatrié peut faire référence. Leur interaction permet de construire le sens de la nouveauté et de réduire l'équivoque. Avant son départ, par exemple, Jocelyne bénéficie déjà des premières impressions de son mari.

(...) il m'avait beaucoup informée. Il m'avait déjà dit lui ses impressions. Comme par exemple, quand il voyait les bonhommes en toge puis en goutrah [coiffe traditionnelle du Saoudien] (...) (Jocelyne M., entrevue, p.7, novembre 2003)

De son côté, avant de partir, Patrick entre en contact avec un ami de son patron, un Québécois qui vit en Arabie Saoudite depuis dix ans. Sur la base d'une nationalité commune et d'un ami commun se crée un lien significatif qui sera une ressource dans l'interprétation des expériences à venir.

Et il m'a mis en contact avec une personne ici, qui était toujours ici. (...) Donc, ça a été mon premier contact. Pis j'ai communiqué avec la personne par e-mail. (...) De circonstances en circonstances, ça a vraiment changé ma vie. Parce que ça l'a rendu mon (...) adaptation beaucoup plus facile. Cette personne-là, selon moi, je regarde ça pis il m'a sauvé six mois de... de malheurs et de... de déceptions et de misère. (Patrick Leblond, entrevue, p.4-5, septembre 2003)

Bref, en s'engageant dans l'expérience d'expatriation, l'acteur doit franchir le seuil d'un monde connu, d'un environnement où il partage des textes (lois, règles, croyances, etc.) et interagit avec d'autres acteurs. Son départ change graduellement sa position par rapport à autrui (le sépare ou le lie), ce qui entame un processus de découvertes, d'apprentissage et de transformation... D'ailleurs, nous nous proposons maintenant de décrire ce processus.

4.3 Arriver dans un nouvel environnement

4.3.1 Les premières sensations

*J'aime de ces contrées
Les doux parfums brûlants,
Sur les vitres dorées
Les feuillages tremblants,
L'eau que la source épanche
Sous le palmier qui penche,
Et la cigogne blanche
Sur les minarets blancs.
(Hugo, La Captive, Les Orientales.)*

Par définition, le processus d'expatriation implique un changement d'environnement. Or, ce changement donne lieu à l'enaction d'un environnement nouveau et inconnu où l'acteur met entre parenthèse (bracketing) certaines situations plus ou moins chargées d'équivoque et devant lesquelles il puisera dans son bagage interprétatif pour en construire le sens rétrospectivement, d'où une construction et une reconstruction de ses schémas cognitifs, de son répertoire d'explications du monde. Afin de bien comprendre le processus de construction de sens dans l'expérience d'expatriation, il nous apparaît pertinent de procéder par ordre croissant de complexité. À cet égard, l'enaction de l'environnement physique et sensible se prête selon nous à un premier exercice analytique.

C'est une belle ville Riyad. C'est impressionnant tsé. C'est la première fois pis c'est différent. C'est sûr, il y pas beaucoup de verdure pis la première constatation, c'est que c'est drab, hein ? C'est... Mais les senteurs c'est... parce que quand je suis arrivé là, c'était vraiment les e... les jasmins, les fleurs de jasmins. Ça... Je me rappellerai toujours. On était à l'hôtel Intercontinental (...) Et à l'hôtel Intercontinental, ça sentait là... Ça sentait. Et je me rappelle aussi d'être resté réveillé le premier soir parce que j'avais passé quand même 14 heures dans l'avion là. Les... les hauts-parleurs du minaret là. (Il imite l'appel à la prière) « Allaaaaaaahhh ! » // *(rire)* // Pis là, je me suis dit : « Haaa... » Tsé, la première fois que... tu te dis : « C'est spécial. C'est spécial. » (René Grondin, entrevue, janvier 2004)

Oui, le lendemain matin, entre autres e... Bon. Je me réveille évidemment un peu... magané. Peut-être 7, 8 heures le matin. Je m'approche de la fenêtre, le cadrage est en métal. En m'appuyant, c'est : « Ouch ! » // **(rire)** // Aïe ! Le cadrage qui brûle. Pis là, je mets ma main proche de la fenêtre. Là il est 8 heures le matin pis on est le 19 septembre, on est pas en période canicule... // **Hum, hum...** // (pause) Ça a été mon premier e... Un des premiers flash. // **La chaleur.** // La chaleur. (Réal Bédard, entrevue, octobre 2003)

Comme nous le montrent ces deux extraits, la construction de sens s'active non seulement par une mobilisation de ressources interprétatives, mais par et dans un contact sensible à notre environnement. Bien que l'acteur se soumette constamment et invariablement à ce travail sensoriel, il perçoit le particulier et l'équivoque en fonction de ses expériences précédentes. En effet, de manière toute personnelle, les éléments récurrents et habituels forment pour lui une sorte de trame transparente dans le flot événementiel qui l'entoure. L'acteur porte alors son attention sur une portion de son environnement (enaction) qu'il sélectionne et qu'il retient. Ainsi, l'odeur des fleurs de jasmin, le chant du muezzin et la chaleur de l'Arabie ne constituent en rien des réalités qui « sortent de l'ordinaire », mais des réalités que l'acteur fait sortir de son ordinaire à l'arrivée. C'est dans la construction de sens d'un acteur qu'elles deviennent « spéciales », évocatrices et qu'elles se transforment en souvenirs. Or, les environnements enactés, comme nous venons de le mentionner, comportent au départ un certain degré d'équivoque qui s'estompe au fur et à mesure que l'expatrié puise dans son bagage interprétatif et qu'il leur applique une explication satisfaisante.

Pis l'été, à 50-55 degrés, pis je m'en reviens du bureau 120 km/heures, les deux fenêtres ouvertes. J'ai l'impression qu'il y a deux séchoirs à cheveux qui me... (inaudible) // **(rire)** // Ha ! C'est une drogue pour moi. (Réal Bédard, entrevue, p.22, octobre 2003)

Dans cet extrait, Réal évoque rétrospectivement la chaleur de Riyad (expérience nouvelle et équivoque) en la mettant en relation (comparaison) avec d'autres expériences de chaleur connues. Toutefois, tous ne partagent pas les mêmes schémas cognitifs ou les mêmes expériences. En effet, la construction de sens s'effectue dans l'interaction et c'est dans le partage que se bâtit (et s'institutionnalise dans certains cas) un savoir commun.

Comme juste aujourd'hui encore, j'avais une discussion sur leur expliquer le froid au Canada. // *(rire)* // Pis d'habitude, ils sont très intéressés de savoir... Je leur expliquais : « Regarder la neige, elle est légère, mais quand un camion passe pis la pousse, elle vient dure. C'est plus pesant. » // *(rire)* // C'est peut-être nono de dire ça, mais e... tu réalises beaucoup plus. (Patrick Leblond, entrevue, p.21, septembre 2003)

Par exemple, Patrick partage avec d'autres individus l'expérience et le sens de la neige au Canada, expérience qui a fait l'objet de discussions, de chansons, d'histoires, de bulletins d'information, etc. Comme il l'indique, sa rationalisation peut sembler triviale. Mais elle est « ordinaire » uniquement dans la mesure où elle est partagée et co-construite en tant que phénomène courant. Pour faire suite à nos propos de la section précédente, c'est lorsqu'un groupe d'acteurs se réfère à un savoir commun et à un ensemble d'environnements enactés qu'on parle alors d'organisation. Aussi l'expatrié se voit souvent obligé d'explicitier son savoir, de traduire des événements pour lui habituels, car il entre en contact avec des personnes qui ne partagent pas le même sens ni les mêmes expériences. Par conséquent, l'expatriation engage l'acteur dans un processus de construction de sens, mais l'amène aussi à prendre conscience de son activité signifiante et à la rendre explicite, ce qui se rapproche sensiblement du concept de métacognition dont nous avons parlé dans le chapitre 2 et qui se veut une prise de conscience de sa propre démarche d'apprentissage. Ce préambule analytique met en place des prémisses et des concepts fondamentaux de la construction de

sens. Afin de préciser et de compléter ceux-ci, examinons maintenant d'autres facettes de ce processus.

4.3.2 La découverte de l'inconnu

Nous venons d'aborder en quoi le sens se construit activement et comment l'expatrié énonce son environnement (porte son attention sur des portions du réel qui lui apparaissent curieuses ou dignes d'intérêt), sélectionne (tente d'y mettre de l'ordre) et retient (ajoute des explications validées à son schéma cognitif). En outre, dans le récit d'expatriation, nous retrouvons une démarche proactive de l'acteur à son arrivée, une sorte de plongeon dans l'inconnu qui suscite certes de l'incertitude, mais aussi une exaltation.

Tu sais pas à quoi t'attendre. Pis là, tu vois que c'est un petit peu le tiers-monde à la fois que c'est très riche. Donc e... (pause) Ça te donne des impressions. T'apprends toujours. T'es vraiment e... T'es comme une éponge, comme un enfant qui apprend. T'absorbes tout pis t'essayes de tout analyser. (Patrick Leblond, entrevue, p. 9, septembre 2003)

Fait que tout de suite, fallait que je... que je connaisse assez la ville. Donc, moi je suis quelqu'un qui aime beaucoup me retrouver ici dans une ville où je peux... j'ai le sens de l'orientation. (...) Fait que moi, je disais : « Tu connais pas la ville ? On va la connaître. » Fait que tous les soirs, j'arrivais de travailler, là on [René et son ami libanais Hassad] soupaient ensemble pis on repartait. Et puis là, là on se mêlait. (...) Fait qu'on s'est perdu pis reperdu pis... ressorti. (...) C'était vraiment une expérience là. (René Grondin, entrevue, p.16, février 2004)

Ha ! Au début, c'est perdu, perdu, perdu, perdu... // **Perdu, perdu e...** // Plus que perdu. Pis entre autres, j'ai e... Le bureau chef est au DQ [quartier diplomatique]. On a un bureau à Suleimania pis on a un bureau à (inaudible). Donc j'ai demandé au chauffeur : « Ben. Viens me mener à Suleimania. » Il vient me mener. (...) Là, je me souviens, j'essayais de... Je comptais les ronds-points là. // **(rire)** // Trois ronds-points d'affiler fait que gauche. Et, il y a des fois que je m'en allais. J'étais complètement perdu. Je pensais

que je m'en allais dans l'ouest pis je m'en allais au nord.
Perdu, perdu, perdu, perdu... (Réal Bédard, entrevue, p.11,
octobre 2003)

L'expérience de la nouveauté se vit donc comme un passage de l'inconnu au connu, comme un défi en lui-même. Nous pouvons voir comment la construction de sens s'apparente étrangement ici à la forme narrative. Ou plutôt, en quoi la narration permet de construire le sens rétrospectivement. En se racontant, l'acteur-expatrié semble se donner dès son arrivée le « devoir faire », la mission de connaître et de comprendre différents éléments inconnus de son environnement « Tu connais pas la ville ? On va la connaître. » et de triompher de ceux-ci par une suite d'essais et erreurs « Fait qu'on s'est perdu pis reperdu pis... ressorti. » En somme, c'est par son regard rétrospectif sur une suite d'événements (la mise en récit) que l'acteur crée l'aventure et se transforme en explorateur. Comme le dit Huxley et le reprend Weick « Experience is not what happens to a man. It is what a man does with what happens to him. » (Weick, 1979, p. 147).

À un moment donné, c'est pas les choses qui m'émerveillent, c'est moi qui s'émerveille devant les choses. Ça prend une attitude différente. Tsé j'attends pas que les choses me pètent dans la face. Je vais voir et je m'émerveille devant. (pause) Je trouve ça rend la vie... Ça donne une dimension additionnelle à la vie. Ça rend une vie plus active. Ça rend une vie... à la recherche. Découvrir, chercher, trouver des explications. (Réal Bédard, entrevue, p.19-20, octobre 2003)

En d'autres termes, ce n'est pas le nouvel environnement qui entraîne l'expatrié sur les chemins de la découverte, mais bien l'expatrié, dans son rapport au nouvel environnement, qui crée l'aventure. Les mots de Réal expriment d'ailleurs très bien la primauté de l'action dans l'expérience de l'inconnu. Or, pour notre approche pragmatique et la suite de cette analyse, il s'agit d'un principe fondamental du processus d'apprentissage et de transformation.

4.4 Séjourner

4.4.1 S'y faire

« Je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action en un mot ». (Nerval. Voyage en Orient.)

Après avoir interprété, évalué et accepté l'offre de départ, après avoir quitté un monde connu pour arriver dans un environnement nouveau, l'expatrié se trouve enfin au cœur de son expérience, soit dans l'activité quotidienne qui concrétise le projet d'expatriation. Car, comme le dit Serge : « (...) les journées passent en fonction de ce que t'accomplis. (Serge Lessard, entrevue, p. 40, août 2003) Cet accomplissement, peu importe sa nature, commence dès l'arrivée et s'échelonne sur une période de temps plus ou moins déterminée (selon le contrat ou le but de l'expatrié). Pendant le séjour donc, l'expatrié s'active à découvrir et à s'expliquer son nouvel environnement (apprendre), à participer à différentes organisations, à tisser des liens et à se positionner par rapport aux autres, à mettre en acte son scénario organisationnel (rôle et objectifs du contrat), etc. Bref, c'est en cohabitant et en interagissant jour après jour dans ce nouvel environnement que l'expatrié construit progressivement le sens de ce qu'il est et de ce qu'il fait en Arabie Saoudite.

Qu'est-ce que je fous en Arabie Saoudite ? Tu regardes la villa. T'es tout seul ici là. Tu arrives du Canada. Louise est pas avec toi. T'es dehors avec ton cellulaire parce qu'à l'intérieur de la villa il fonctionne pas très bien. Pis vraiment ressenti à l'extérieur de la villa. « Louise, bon. Le voyage a bien été e... sans anicroches, aucun problème, tout est correct. Mais veux-tu bien me dire. Je regarde la villa. Je suis dehors, il est 1h30 du matin. La lune est là. Qu'est-ce que je fous en Arabie ? Veux-tu bien me dire, s'il te plaît ? » (rire) (Ibid., p.43)

Comme l'évoque notre titre, l'expatrié « se fait » soi dans l'expérience. À cet égard, nos participants dressent un portrait détaillé de leurs premiers jours, car à leur arrivée, ils se retrouvent au centre d'un vaste chantier où tout est à faire. Les deux extraits suivants résument bien l'activité signifiante, cognitive et relationnelle qui accapare le nouvel expatrié.

Les premiers jours, ce qui m'a déboussolé, c'est d'être capable d'essayer de me souvenir du nom des Indiens. // **O.k. (rire)** // D'une part et d'autre part, le nom des endroits. // **Ha, ha...** // Même si je l'écrivais e... c'était écrit tout croche pis j'avais de la misère à les relire. Ou... quand je les relisais, ça avait plus la même tonalité que ce que j'avais écrit (rire). Le, le contact avec les employés a... a été difficile. Et il l'est encore. // **Ha oui ?** // Même si d'apparence... ça semble très bien aller, mais e... par mon tempérament, ce sont des gens qui veulent garder tout pour eux. Quand ils possèdent une connaissance, ils ne veulent pas la partager. (...) D'autre part, c'est des gens aussi qui ne peuvent pas dire : « Non. Je le sais pas. » (pause) C'est des gens e... surtout au début, t'as besoin d'apprendre, t'as besoin de connaître, tu poses une question, la réponse que t'as, tu peux pas te fier. Tu te fies dessus au début parce que t'es habitué. Je veux dire e... « C'est-tu blanc ou noir ? » Il dit : « C'est blanc. » « O.k. Parfait. » Mais... quand tu contre-vérifies, quelqu'un va te dire : « Non. C'est rouge. » « Ha ! L'autre a dit: c'est gris. » Bon ben o.k., je vas aller chercher par moi-même... tout en étant daltonien (rire). // **(rire)** // Donc, les gens... Donc, c'est difficile de connaître... (pause) de connaître quelque chose que tu veux, que t'as besoin de connaître. Comment ça se fait. (Réal Bédard, entrevue, p.12-13, octobre 2003)

Premières semaines au bureau ont... les premières semaines ont été comme très frustrantes parce qu'il y a des choses qu'on prend pour acquis qui se produisent tout simplement pas. Tu demandes un stylo puis trois jours plus tard, tu l'as pas ton stylo. Donc c'est... (rire) Ça peut devenir très frustrant. Et e... après, il faut s'habituer à ça. (Patrick Leblond, entrevue, p.11, septembre 2003)

Pour Réal et Patrick, la réalité du nouvel environnement, en tant qu'expérience sensible dans le ici-maintenant, suscite une certaine perplexité « ce qui m'a déboussolé ». Par conséquent, les ressources interprétatives qui, avant l'arrivée, formaient un ensemble cohérent

prennent un tout nouveau sens. Qu'il s'agisse des contenus ou des processus, l'expatrié découvre des éléments inconnus (nom des Indiens et des endroits), tisse des liens avec des nouvelles personnes (contact avec les employés) et prend part à une nouvelle « grammaire » organisationnelle où les stratégies partagées pour réduire l'équivoque fonctionnent différemment « (...) tu poses une question, la réponse que t'as, tu peux pas te fier. Tu te fies dessus au début parce que t'es habitué. »

Ici, un autre participant raconte comment il a vécu les défis de l'arrivée. Aussi nous permet-il de remonter le cours de son processus signifiant.

Fait que c'est sûr que... beaucoup d'ajustement. Tsé ? Des heures de travail qui sont différentes parce qu'on travaillait six jours par semaine. Moi, je travaillais pas cinq jours par semaine. Six jours par semaine. L'ajustement aussi e... aux différentes langues, comme j'ai dit tantôt. Parce que les gens qui sont là, les employés qui viennent des autres pays qui sont là, ils parlent tous anglais, mais ils parlent tous anglais avec leur accent. // *Oui*. // Il faut que tu décortiques pour être capable de comprendre qu'est-ce qu'ils disent e... Aussi le fait que tu te retrouves... l'ac... l'acclimatation au fait que tu es sans ami là. (René Grondin, entrevue, p.18, février 2004)

C'était un environnement un peu unique là tsé pour aller travailler. Et là, bon là e... Les, les e... L'expérience aussi de rencontrer mes employés e... qui sont tous de nationalités différentes. Parce que dans mon travail aussi là, les émirs étaient là e... Vice-président des opérations, il y a un département qui se rapportait à moi aussi. Le, le... la direction du personnel... le human resources (...) Et puis bon. Je devais engager les gens. Fait que j'ai été aux Philippines, j'ai été au Bangladesh, j'ai été e... aux Indes, e... au Sri Lanka e... pour engager des gens. Et e... ça a été LA belle expérience de ma vie, vraiment, là-bas, de travail là tsé ? De pouvoir aller dans d'autres pays pour engager des gens e... Et puis de connaître aussi leur pays, leur langue, leur personne e... (...) Donc c'est un peu ça mon introduction. (Ibid., p.17)

Le témoignage de René explicite en partie le processus par lequel un nouvel arrivant s'engage dans une expérience ou, pour reprendre un terme que nous avons utilisé, il s'enrôle. En effet, nous avons expliqué précédemment en quoi l'expatriation constitue un processus de construction et de déconstruction de liens dans le temps, mais aussi en quoi le contrat de travail, tel un scénario organisationnel, permet à l'expatrié de cadrer son expérience. Or, les propos de René font bien ressortir cette reconstruction : « tu es sans ami », « rencontrer mes employés », « connaître aussi leur pays, leur langue, leur personne ». En outre, son scénario l'aide à définir sa position par rapport aux autres « il y a un département qui se rapportait à moi » et à mettre en acte son rôle de vice-président des opérations « je devais engager des gens ». De plus, en s'associant à son organisation-employeur, l'expatrié participe à une certaine façon de faire et à des règles communes « parce qu'on travaillait 6 jours par semaine ». En d'autres termes, le nouvel arrivant cherche à savoir ce qu'il doit faire et comment il doit s'y prendre, questions qui trouvent réponse dans l'interaction.

Toutefois, chaque expatrié n'a pas la possibilité de se référer à un scénario précis lorsqu'il arrive. Pour Jocelyne, par exemple, les premiers jours suscitent beaucoup d'incertitude.

C'est vrai que j'étais fatiguée, j'étais prête à... m'arrêter. Je trouvais que l'opportunité était bonne. Là j'avoue que les premières années, c'est pas le travail qui m'a... mais c'était le choc là, de... d'une vie active à : rien. T'as rien à faire, avec un enfant de quatre ans. Par contre, le bon côté c'est que ça m'a fait découvrir tout le monde de... de l'éducation. L'opportunité que ça m'a donnée, c'est que ça m'a donné - je l'aurais pas fait au Québec - de m'impliquer dans l'éducation de mon enfant. Parce que j'avais pas autre chose à faire, c'était ma planche de survie de toute façon. C'est ce qui m'a sauvée, les premières années, c'est de... d'être bénévole à l'école... de e... Puis ça apprend une autre... un autre... une autre profession (...) Donc ça, ça a été la... la... là ça a été dur. Les débuts ont été durs, je me souviens des premières semaines... (Jocelyne M., entrevue, p.7, novembre 2003)

Dans cet extrait, nous pouvons remarquer comment Jocelyne doit changer son rôle de femme de carrière pour un rôle de mère au foyer et à quel point sa participation à une organisation lui a permis de réduire l'équivoque en donnant un sens à son expérience « ce qui m'a sauvée, c'est d'être bénévole à l'école ». En effet, le rôle se crée dans la position que l'acteur occupe par rapport aux autres et dans ce qu'il accomplit. Par conséquent, pour certains, s'expatrier signifie aussi déconstruire les liens qui les plaçaient auparavant dans une fonction précise, d'où l'ambiguïté et le choc de l'arrivée. En présentant le cas de Lana, nous avons laissé entendre qu'elle envisageait davantage l'expatriation en termes de processus. Aussi, ayant coupé les liens avec son employeur pour s'expatrier, elle fait face à un changement de rôle tout aussi éprouvant.

(...) pendant des années, moi j'étais la... j'étais la... le bread winner. C'est moi qui était en charge et pis e... Il [mari de Lana] m'aidait quand il était ici, mais c'était pas grand chose alors moi... Pour moi, c'était quelque chose de très difficile. (rire) (Lana H., entrevue, p.19, octobre 2003)

Et puis je pensais que ce serait facile quand même, je lis l'arabe j'écris, mais pas couramment, pas comme avant, mais... I thought I can do... Non. C'est très difficile de trouver de l'emploi. (pause) Puis... mais c'était quand même intéressant, c'était une aventure, une aventure... une année où il y avait beaucoup d'aventure. (pause) J'ai appris beaucoup quand j'ai travaillé en ressources humaines. Je leur demandais de m'aider, ils m'ont offert un emploi (rire), ce qui était bien. (Lana H., entrevue, p.13, octobre 2003)

Nous pouvons constater que Lana abandonne difficilement la fonction de « bread winner », mais qu'elle s'active alors à se trouver un emploi, soit à se reconstruire un rôle, le sens de ce qu'elle est et de ce qu'elle fait en Arabie.

Puisque le temps fait son œuvre, l'expatrié transforme progressivement la situation de changement en situation courante. Ce qu'il interprétait comme inhabituel s'ajoute à son expérience du monde et

devient normal. Comme le dit Jocelyne : « Donc c'est ça, oui c'est le choc e... Et puis en même temps, veut veut pas, l'être humain étant ce qu'il est, on prend nos routines, on s'adapte. » (Jocelyne M., entrevue, p.8, novembre 2003) Relativement à cette activité signifiante, Patrick explique le rôle qu'il devait jouer à son travail et comment son scénario organisationnel lui a permis de construire un cadre routinier.

C'était la grosse routine. Au bureau, nous, les heures de travail... Ça c'est une autre chose qui était... que je me suis pas habitué (...) Un de mes mandats, c'était vraiment... c'est d'améliorer le niveau de performance, d'efficacité pis de e... de l'agence. Donc e... c'était pas à moi à me conformer, si on veut, à leur façon de travailler, mais de leur apprendre à travailler de façon plus efficace et d'améliorer la performance. (...) Ça faisait partie de mon mandat fait que j'ai comme changé ça. Ça a été difficile. Ça a pris du temps. Et je le faisais de façon e... comment dire, discussion rationnelle avec eux. Puis ils étaient très surpris quand je disais à mes... à des personnes de mon groupe : « Je ne veux pas vous voir ici après 6h00. » (rire) Puis comme... Je leur expliquais que c'était... la performance c'est « Ici, on travaille. Tu fais ce que t'as à faire et ensuite e... tu passes à autre chose. » (inaudible) Que c'était quelque chose de mal vu. Donc, là ça a été e... C'est devenu ma routine. Moi, de façon volontaire, je m'efforçais vraiment pour pas avoir à rester e... tard au bureau. Arriver quand même assez de bonne heure et e... et partir de bonne heure. (Patrick Leblond, entrevue, p.12-13, septembre 2003)

En définissant l'efficacité avec ses collègues « la performance c'est "Ici, on travaille." », en accomplissant son mandat « améliorer le niveau de performance de l'agence » et en se positionnant en leader d'un groupe « leur apprendre à travailler », « des personnes de mon groupe », Patrick fait sens de ce qu'il fait et transforme son scénario en routine. À propos de son quotidien, Réal décrit le même processus.

Peu... Peu de vie de compound. Ben le fait de dire que d'une part, de travailler 60 heures par semaine, il en reste plus gros pour le compound. // *Ha...* // (pause) Bon ben, je vais arriver le soir e... un petit souper pis un petit relaxe pis on arrive autour de 10h00 pis c'est le temps d'aller faire dodo. Le lendemain matin, bon ben 5h00, 5h30, je suis réveillé.

O.K. Saute dans les culottes pis let's go, on s'en va. // **C'est ça.** // Les fins de semaines ben là , c'était toujours de s'arranger des, des... des rencontres avec e... soit d'aller faire un tour à Battah [quartier achalandé des souks] pour e... comme un grand garçon, juste pour aller fouiner pis revenir avec un paquet de bébelles, mais... ça me faisait plaisir. Ou encore d'aller e... avec mes... mes Arabes et autres là. On s'en va dans le désert. Parfait. Faire du camping. Aller faire des randonnées dans des... dans les dunes. Aller faire un tour, se promener e... (Réal Bédard, entrevue, p.18, octobre 2003)

En d'autres termes, l'expatrié ponctue et organise son séjour au rythme de ses activités, activités définies par sa participation à différents collectifs (pays, travail, camarades, etc.) et qui forment petit à petit un ordre cohérent et habituel.

Par ailleurs, nous avons déjà expliqué que « se faire soi dans l'expérience » consiste à créer le sens de ce que l'on est et de ce que l'on fait. Alors que l'expatrié participe à une organisation-employeur, il tisse aussi des liens avec des individus qui partagent son quotidien, ce qui fait de lui plus qu'un gestionnaire ou un collègue, mais aussi un voisin, un ami, un compatriote, etc.

On était devenu, comme je te disais tantôt, un peu e... Il y avait le colonel français qui était le centre pis il y avait la gang de Français, une gang de Québécois. Pis la gang de Français, c'était le colonel, pis la gang de Québécois, c'était nous autres. Pis on était les deux chefs, nous on... On se faisait des batailles de chefs, mais c'était toujours en fonction de réunir les groupes. Pis l'amitié était créée. Pis ça s'était créé souvent par des moments. Les soupers à la maison qu'on faisait... Denise faisait et moi e... des rencontres avec du monde, des party. C'était l'époque... C'était pas comme party danse et beuverie pis tout ça là. C'était des party de rires, de rencontres, de... de... de discussions, d'échanges. (René Grondin, entrevue, p.32, février 2004)

René, qui était pourtant sans ami à son arrivée, raconte bien comment il se reconstruit un réseau d'amitié. Ses rôles de camarade et de chef d'un groupe de Québécois s'ajoutent à celui de vice-président des opérations.

En somme, plus le temps passe, plus la construction de liens se solidifie et forme un tout précis, cohérent et signifiant. L'extrait qui suit illustre d'ailleurs ce processus.

On s'est rencontré l'année passée. Il y avait une autre dame ici, Québécoise, F. M., elle était notre guide « social » (rires). Et e... Elle était très gentille, puis toutes les femmes québécoises se rencontraient ici à la piscine à trois heures. (...) Et puis on faisait de l'exercice, on faisait de la natation... (...) J'ai appris à cuisiner grâce à eux. J'ai acheté des livres (rires) pour faire des mets arabes et des mets végétariens et tout ça, alors je me mettais. Et puis, presque chaque jour, je suis allée voir, découvrir des magasins. // **Ah...** // Ça m'a aussi donné une chance de rencontrer d'autres personnes qui habitent au compound. C'est comme ça ! C'était vraiment un but social. Vraiment la vita dolce. La dolce vita! // **Oui!** // Et puis e... là, après un mois et demi, moi je savais que je voulais écrire des... je voulais en profiter pour écrire des examens. J'ai commencé à étudier et en même temps l'école m'a appelée. Ils avaient besoin de quelqu'un pour entrer des données. // **L'école américaine ?** // Oui. Je faisais du bénévolat juste pour... Moi, je commençais à faire du bénévolat juste pour apprécier et pour voir comment ça fonctionne à l'école, puis j'étais contente, et en même temps, j'ai rencontré des gens là-bas et e... là ils m'ont demandé de faire, de rentrer des données. Alors je faisais les deux... entre les études. Mais, j'ai continué à faire de l'exercice aussi. Mais là, la vie quotidienne a changé un petit peu. Ce n'était plus la dolce vita, mais... une vie plutôt régulière: travailler. (Lana H., entrevue, p.27-28, octobre 2003)

Bref, dans l'expérience, l'expatrié passe de l'inconnu au connu, du chaos à la routine, mais aussi de l'étranger au familier. La prochaine sous-section porte sur un aspect de ce processus signifiant.

4.4.2 S'accoutumer

« Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle; en un mot, quelle était la cérémonie. »

(Voltaire. « Ce qu'ils virent dans le pays d'El Dorado. » Candide)

Bien que l'expatrié arrive à reconstruire des liens, à accomplir son mandat et à faire sens de ce qu'il est et fait en Arabie, sa participation à différentes organisations l'amène en même temps à partager des règles, des façons de faire, des coutumes et des lois bien souvent nouvelles. En effet, nous avons expliqué précédemment en quoi l'organisation se veut un partage de sens et de processus validés dans l'interaction pour réduire l'équivoque. Or, la perspective de Bruner, présentée au chapitre 2, ajoute à l'interaction la notion de culture. « Yet, in most interaction, « realities » are the results of prolonged and intricate processes of construction and negotiation deeply imbedded in the culture. » (Bruner, 1990, p. 24) Rappelons nous donc que pour Bruner, la construction de sens et l'apprentissage relèvent de processus interactifs qui sont articulés et cadrés par la forme narrative. Aussi les organisations ou les collectifs partagent-ils des narratifs qui agissent en tant que ressources interprétatives pour résoudre les situations ambiguës ou critiques.

Culturally, it is enormously aided, of course, by a community's stored narrative resources and its equally precious tool kit of interpretive techniques: its myths, its typology of human plights, but also its traditions for locating and resolving divergent narratives. (Ibid.:67-68)

Par conséquent, l'expatrié possède un bagage d'explications du monde qu'il partage et valide avec des groupes. Lorsqu'il change d'environnement et reconstruit des liens, il est témoin de pratiques et d'explications étrangères qu'il compare à celles qu'il possède et qui s'ajoutent à son bagage cognitif. Patrick explique ici comment il a fait sens d'un comportement nouveau.

Donc c'est... c'est toutes des découvertes comme ça. Si tu restes l'esprit ouvert, ben ça rentre petit peu par petit peu, pis tu commences à comprendre. C'est comme la première fois qu'un e... qu'un garagiste m'a fait « Shouaï ». Ça faisait une semaine que j'étais ici pis il me fait le signe de la main. // **Ha !** « **Shouaï, shouaï** » (J'imite le signe de la main qui veut dire « Attends un peu ») // « Shouaï, shouaï ! Shouaï, shouaï ! » (Il imite aussi le signe.) // **(rire)** // Il me fait ça. Puis moi je le regarde, pis je suis là : « Coudonc ! Il veut-tu se battre ? Tsé ? » // **(rire)** // Là, je lui demande. Je lui dis : « What do you mean ? Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux dire ? » Pis là... « You mean wait ? » Pis là, il me fait signe « Oui, oui, oui. Ça veut dire wait. » (Il mime la scène.) Fait que là, j'ai appris. Ensuite, je posais la question évidemment aux personnes au bureau qui me disent : « Ben oui. Ça, ça veut dire. « Shouaï » ça veut dire « un petit peu », donc « Attends un petit peu ». » Fait que... (rire) // **(rire)** // Ça fait qu'on apprend à tous les jours ces... ces choses-là. (Patrick Leblond, entrevue, p.7, septembre 2003)

Les remarques de René sur l'étiquette à table constitue un autre exemple de ce travail significatif et cognitif.

Pis quand on parle de bouffe, de bouffe, de bouffe, mais quand tu le sais pas, au début, tu le sais pas, mais dans leur mentalité de saoudien ou d'arabe, tu peux pas manquer de bouffe. Si tu manques de bouffe, c'est une insulte suprême. Ça aussi que tu manges jamais ton assiette quand tu... que tsé. Quand t'es invité dans des party comme ceux-là, dans un souper typiquement arabe, il faut pas nécessairement vider ton assiette. Contrairement à nous, l'habitude des Québécois ou des Nord-américains. Parce que nous, gaspiller de la bouffe ici, c'est une insulte tandis que là-bas, tout manger ton assiette, ça veut dire que peut-être que t'en as manqué. O.k. ? Pis là, ils vont t'en servir encore pis que tu le manges encore, ça veut dire qu'ils ne peuvent pas te rassasier. Ils peuvent pas. Pis pour eux autres, c'est une insulte. Donc de là dérive là le fait de l'abondance extrême dans tout. (René Grondin, entrevue, p.45, février 2003)

Mais si ces ressources interprétatives culturelles sont co-construites, elles sont aussi validées ou invalidées. Quand l'expatrié cherche à savoir ce qu'il doit faire, comment il doit le faire et ce que tout cela signifie, il se prête à la suite d'essais et erreurs : action, interaction,

correction. L'exemple de Patrick illustre d'ailleurs cette suite rétrospective : action « je le regarde, pis je suis là : " Coudonc ! Il veut-tu se battre ? Tsé ? "», interaction « " You mean wait ? " Pis là, il me fait signe " Oui, oui, oui. Ça veut dire wait. " » et correction « j'ai appris ». Dans ce cas, Patrick ne possédait aucune expérience, aucune explication ni récit du Shouaï. Toutefois, il arrive que l'expatrié ait précédemment entendu parler de certaines façons de faire. Il fera alors référence à des conseils et à des récits pour rétrospectivement valider ou invalider son savoir. En parlant des habitudes de conduite automobile, Patrick fait ici référence aux explications de son ami Antoine.

Il m'aidait beaucoup à... beaucoup de petits points, de choses que on est vraiment comme un bébé naissant. Tout ce qui est normal, tout ce qui est habituel dans notre vie, maintenant c'est rendu e... c'est différent. C'est plus compliqué ou e... Il y a beaucoup de positions, il y a beaucoup de choses qu'il faut apprendre à vivre différemment. Un exemple : la conduite automobile. (...) Mais sauf qu'Antoine, tout de suite, m'a donné des trucs. Il m'a dit : » Tu fais ça, ça, ça. Fais pas ça. Si tu fais telle chose, ils vont faire ça de même. » Des choses comme ça. (Ibid., p.6-7)

Si les explications d'Antoine ont orienté et aidé Patrick, l'expérience de Serge est bien différente. L'extrait suivant donne un exemple cocasse de savoir invalidé ou plutôt très nuancé.

Compagnie X essayait de nous préparer. Donc, on était allé sur un... un briefing d'une semaine là e... à Toronto. Et e... On disait toutes sortes de choses à Toronto là. Il faut pas, en Arabie, par exemple, faut que tu t'assois comme ça pour pas montrer la semelle. Ça, c'est très insultant. Il y a pas de boisson, il y a e... Sois très prudent, etc. Mon premier Noël en Arabie (...) On est chez R. L. On, on bavarde, etc., etc. On a le cœur gros. Les chansons de Noël e... Bon. // **(rire)** // Et ça sonne à la porte e... C'est un scheik qui arrive, le scheik qui s'occupait des passeports, avec son chauffeur. Il rentre e... on le présente, on s'assoit. Il e... il regarde les gens un peu. E... Finalement, il dit à son chauffeur e, bon e... Il lui fait un signe. Le chauffeur retourne dans sa voiture e... de mémoire un Cadillac là ou je sais pas quoi, revient avec une caisse de Johnny Walker, une CAISSE... et deux femmes. La fille et la maman... pis la fille, c'est une danseuse du

ventre. // (rire) // Alors, on a eu droit... (...) on arrivait presque du cours e..., je me souviens pas, il y a un nom là, le briefing à Toronto qui disait : « Il y a pas de boisson, fais attention, etc. » Pis c'est le Saoudien qui rentre avec sa caisse de Johnny Walker et ses danseuses du ventre personnelles là... // (rire) **Ha ! C'est drôle !** // Ouais. C'est, c'est, c'est cocasse. (Serge Lessard, entrevue, p.12, août 2003)

Enfin, par le même processus signifiant, l'expatrié transforme progressivement et rétrospectivement les éléments nouveaux et ambigus en savoir cohérent. Tant et si bien que ceux-ci jouissent, avec le temps, d'une certaine transparence. C'est ce que Jocelyne exprime ici en racontant une anecdote.

Il y a une expérience qui m'est arrivée... C'est l'année passée, on était à *Consulting Clinic*, puis bon... Tu vois les médecins puis t'amènes tes papiers en bas pour payer. Moi j'étais à la file, parce que t'avais deux caisses, mais seulement une d'ouverte. Fait que là j'étais derrière un monsieur. Y'a une dame qui arrive, les cheveux blonds, tu pouvais voir que c'était une expatriée. Là, elle se met à sautiller sur ses pieds. Puis là elle me regarde, puis elle me dit : « Il pourrait pas y avoir deux caisses ?! » Puis là, ça m'a sauté au visage. Je lui dis : « Vous venez d'arriver, hein ? » // (rire) // (rire) Elle m'a dit : « Oui. » Puis là, je disais... Puis ça m'a fait réaliser... // (rire) // Puis c'est vrai que j'étais comme ça au début. Au début, on compare avec ce qu'on connaît : « Mais qu'est-ce qu'ils sont bêtes ! Mais qu'est-ce qu'ils sont lents ! » Puis on finit par devenir comme eux. On prend le beat. T'as pas le choix ! (...) C'est vrai qu'on a dit la même chose, mais on finit par plus voir. On n'a pas le choix ! (...) Fait que là moi, que les choses soient lentes, ça fait partie de ma vie. Ça l'était pas au début. Ça c'est des stress au début. (Jocelyne Trudel, entrevue, p.83, novembre 2003)

Bref, l'expatriation soulève des enjeux d'ordre cognitif. Or, nous nous sommes surtout attardés, jusqu'ici, au contenu de cet apprentissage : les ressources interprétatives, les schémas explicatifs de l'expatrié. Cependant, la perspective culturelle de Bruner nous oblige maintenant à expliciter un certain processus sous-jacent de l'apprentissage situé : la modélisation.

4.4.3 Se conformer

« *Ledit peuple n'a aucune créance de Dieu qui vaille, car ils croient en un dieu qu'ils appellent Cudouagni (...)*
Après qu'ils nous eurent donné ces choses à entendre, nous leur avons démontré leur erreur (...) »
(*Les Voyages de Jacques Cartier.*)

Comme nous venons de l'évoquer, l'expatrié fait l'expérience de nouvelles pratiques, de règles, de croyances qui sont partagées culturellement. Or, l'apprentissage, en tant que processus sociocognitif, s'actualise non seulement dans un partage de sens par lequel l'expatrié ajoute des connaissances et des compétences à son répertoire, mais aussi dans un partage de modèles et de critères d'évaluation. C'est-à-dire que l'apprenant régularise son action grâce aux modèles qu'il partage culturellement. Ceux-ci lui permettent de distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, ce qui est correct de ce qui est incorrect, ce qui est moral de ce qui est immoral. D'ailleurs, c'est ce partage de formes qui a su nous inspirer le titre « *se conformer* » puisque apprendre signifie participer à une communauté d'apprenants et de penseurs qui s'accordent sur le quoi, le comment, la forme de l'apprentissage. Toujours selon Bruner (1990):

The word *learns* deserves its quotation marks, since what the learning child is doing is participating in a kind of cultural geography that sustains and shapes what he or she is doing, and without which there would, as it were, be *no learning*. »
(p. 106)

Considérant le caractère culturel de l'apprentissage, le contexte d'expatriation pousse l'expatrié à mobiliser sa grille d'évaluation du monde, à s'expliquer et à juger des éléments « déviants » et à repousser, parfois, les frontières de ses croyances. En effet, les modèles de l'expatrié entrent parfois en profonde contradiction avec ceux des autres. Cette confrontation de modèles, parfois interprétée en termes de « choc culturel », se vit de différentes façons. Pour Serge, par exemple, qui s'est

aussi expatrié en Inde, les rituels religieux le plongent dans l'incompréhension la plus totale, ou plutôt, il interprète ceux-ci comme de la superstition.

Alors, quand tu pars une business (...) Tu invoques Ganesh parce que Ganesh c'est le dieu du commencement. Si tu te maries : Ganesh. Il y a une fête dans l'année pour Ganesh. Alors e... les familles e... se mettent ensemble, les compagnies ou seul, pis tout le monde fabrique un Ganesh. Pis il y en a des énormes là, tsé. Je veux dire, je sais pas moi, vingt pieds de haut en papier mâché, mais ça coûte des fortunes, hein ? C'est peinturé, etc. Pis il y a un lac à Ideraban et e... Tout le monde part, de leurs endroits, pis là, c'est la parade avec le bruit, tout ça. (...) ils roulent les gros Ganesh jusqu'au lac. Et une fois rendus au lac, ils foutent les Ganesh dans le lac. (...) C'est le rituel. Et c'est sûr que ça pollue le lac, hein ? (...) Pis là, il y a des grues qui sont là pour que, une fois la cérémonie terminée, pour sortir tous les Ganesh. C'est incroyable ! (ton dérisoire) Incroyable ! (...) Alors, moi, je trouve qu'ils sont très superstitieux. E... Pas si spirituels que ça. (Serge Lessard, entrevue, p.30, août 2003)

Autrement dit, Serge ne fait pas qu'ajouter des interprétations et des connaissances à son schéma cognitif (qui est Ganesh, quelle est la cérémonie, etc.), il évalue aussi les croyances des autres en faisant référence à ses propres modèles culturels concernant ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas, ce qui est spirituel et ce qui est superstitieux. Dans le même esprit, Denise commente ici le port du voile.

Elles ont mis leur voile parce que René était là pis il y avait un autre invité aussi là. (pause) Dans le fond, m'as te dire, c'est triste. Je trouve que c'est triste... parce que je pense que dans le fin fond d'eux autres, elles aimeraient peut-être se découvrir plus. Pis là ils disent... Ils disaient, au début, que c'est leur mari qui leur demandait ça parce que les femmes saoudiennes, c'était les plus belles femmes au monde, pis ils voulaient pas qu'elles se fassent voir. Des hommes machos. (Denise Grondin, entrevue, p.47, février 2004)

En puisant dans ses modèles de comportements masculins et de relations homme-femme, Denise interprète la réalité saoudienne comme une attitude machiste. Cependant, la comparaison des modèles peut

amener l'expatrié à remettre en question ses explications du monde et ses valeurs. Toujours en ce qui concerne la conduite automobile, Patrick adopte ici un regard réflexif et prend conscience de sa propre modélisation.

Pis je le remarque sur des personnes avec qui j'ai travaillé. Tu les vois pis, il y en a que... Comme surtout, il y a certains Britanniques que... tu vois qu'ils ont plus de difficulté à s'adapter pis c'est : « Aïe ! T'es supposé rouler entre les lignes. Pis moi là, il y en a là, pis là, je les tasse pour qu'ils se replacent comme il faut. » Pis moi, je le vois de l'autre sens comme... pourquoi est-ce que c'est nous qui a raison ? // Hum,hum... // O.k. Oui. C'est facile. On peut, on peut donner 250 raisons. Dire : « C'est des nonos. C'est des sauvages. » Pis tsé, je veux dire, on peut trouver des... même des choses rationnelles comme : « Ben. Oui. C'est parce que le trafic va aller mieux s'ils roulent entre les lignes pis ces choses-là. » Mais... (pause) Ils roulent PAS entre les lignes. // So ? // C'est ça. C'est tout naturel. // (rire) // De l'eau qui coule dans un ruisseau, est-ce qu'elle va tout droit ? Non. Tsé ? C'est ça... (...) Tu peux pas prouver que c'est mieux de faire de notre façon que de leur façon. Pis c'est... c'est impossible là. (Patrick Leblond, entrevue, p.57-58, septembre 2003)

L'expérience des nouvelles habitudes de conduite automobile amène Patrick à faire sens de différents comportements, mais c'est par ce même processus signifiant qu'il fait appel à ses modèles. En comparant ses propres modèles aux modèles saoudiens, il questionne aussi le sens de « l'orthodoxie » de la conduite automobile pour y voir un ensemble de croyances « Tu peux pas prouver que c'est mieux de faire de notre façon que de leur façon. » De plus, chaque expatrié ne possède pas le même bagage interprétatif avant son départ. Lana, par exemple, qui a vécu entourée de modèles particulièrement variés (au niveau de la religion, de la nationalité, des « classes sociales », etc.) porte un regard beaucoup plus nuancé sur ce qui l'entoure. Sa grille d'évaluation du monde est plus complexe et plus flexible.

Quand on grandit dans une famille qui est tout à fait bizarre comme ça, tu as de tout devant toi. Tu commences à

accepter beaucoup de choses et pis... à comprendre beaucoup mieux. (Lana Hindo, entrevue, p.6, octobre 2003)

The expectations and the assumptions made about each other are so different. And I found... I think that's part of... Lana. Cause I'm able to... I think I'm able to watch... The perception of me is I'm able to watch both sides. I dialogue also both sides... in there language and sometimes I find myself constantly... I don't know how to think of myself but I constantly... I'm challenging the assumptions that one has about the other. (Ibid., p.9)

En effet, Lana a, entre ses mains, un ensemble d'explications hétéroclites qu'elle peut manipuler, homogénéiser et donc, remodeler. L'extrait suivant montre comment elle interagit avec son chauffeur pakistanais et comment elle arrive à réévaluer l'extrémisme musulman.

(...) il m'a raconté sa vie, la philosophie islamique, la philosophie des extrémistes et on parlait. On a discuté beaucoup. Et je trouvais aussi que je commençais à articuler tous mes... mes sentiments contre les... tsé les gens qui se suicident, les « bomber ». Lui, il était pour à un moment donné pis il m'a expliqué ses raisons. Moi, je lui expliquais ma raison. Je trouvais... Je... Je commençais à comprendre la mentalité islamique, la mentalité des gens qui sont éduqués, etc. Il est éduqué quand même tu sais, mais pas à ce niveau de la philosophie et tout. // *Hum, Hum...* // Alors on a commencé à discuter. Alors, il m'a donné et j'ai appris beaucoup de leur façon de penser, pourquoi ils font comme ça, pourquoi il tolère certaines choses, pourquoi ils acceptent certaines choses... qu'on trouve e... terribles ou qu'on ne peut pas comprendre dans un contexte plus chrétien occidental. (Lana Hindo, entrevue, p.30, octobre 2003)

Enfin, lorsque Jocelyne parle de l'éducation de son fils, elle fait ressortir le principe de modélisation qui survient dans l'apprentissage. L'exemple du bégaiement représente bien une façon d'évaluer le langage de l'enfant. Or, dans un contexte multiculturel où se joint un foisonnement de modèles, l'évaluation n'est plus la même.

(...) les enfants qui sont dans une école où il y a du multiculturalisme, e... ils sont beaucoup plus ouverts, beaucoup plus tolérants. Ça j'en suis convaincue, parce que tu vois... Prends n'importe quelle école, dans n'importe quel

pays, t'as des endroits dans le monde où les enfants sont comme... sortis du même moule. // *Hum...* // Ça existe encore ça. Tu vas dans un village au Québec ou en France, le pauvre étranger qui arrive dans une école comme ça, il va être bombardé, il va être différent, il va montrer des problèmes de prononciation. Il [fils de Jocelyne] fait du « stuck breath »... à l'occasion, il a du bégaiement, bon, qu'on essaie de corriger depuis qu'il est tout petit. Ça c'est une longue histoire ça aussi. Mais je pense d'être dans une école multiculturelle, ça lui a sauvé la vie dans son cas, parce que tous ses problèmes d'élocution ont passé inaperçus. // *Ha...* // ...parce qu'il s'est retrouvé entouré d'enfants e... Vois-tu, ses amis là, y'a eu un Thaïlandais, il a eu un Indo-américain. Pour ces enfants-là, c'est pareil comme s'il avait un accent spécial. (...) Puis je lui demande : « Est-ce que tu te fais embêter ? Est-ce que tu te fais embêter ? » Non ! Parce que je pense qu'il le voit pas. Il est chanceux pour ça. Les autres enfants, ils en entendent trop de différences e... pour en prendre un... (Jocelyne M., entrevue, p. 19, novembre 2003)

En résumé, l'expatriation amène l'acteur à participer à des collectifs variés, à partager, à interpréter, mais aussi à évaluer des croyances, des règles, des pratiques, etc. Ce travail, qui s'effectue dans l'interaction, lui permet entre autres de définir son rôle et de s'identifier.

4.4.4 S'identifier

*Certains pensent qu'ils font un voyage, en fait, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait.
(Nicolas Bouvier, L'usage du monde.)*

Puisque nous venons d'explicitier le mécanisme de modélisation dans l'apprentissage, nous ne pouvons passer sous silence le processus d'identification. En effet, les modèles que l'expatrié transporte dans son bagage interprétatif lui permettent de percevoir et d'isoler les éléments nouveaux et de réaliser tout un travail de comparaison. En d'autres termes, il fait sens de la différence. Cette activité de différenciation et, par le fait même, d'indifférenciation l'amène à construire et à définir son identité tout comme l'identité des autres. Soulignons que les travaux de George Cheney (1990) fournissent des outils notionnels très pertinents à

ce sujet. Aussi partageons-nous sa perspective relationnelle de l'identité. Selon cet auteur, » (...) we are able to express our uniqueness (our individuality) principally by aligning ourselves with *other* individuals, collectivities, or social categories.» (p. 13). C'est donc dans la relation à l'autre que l'acteur s'associe ou se dissocie. Dans une approche similaire, Kärreman et Alvesson (2001) soutiennent que le concept d'identité dénote à la fois le « sameness » et le « distinctiveness », soit que l'identité fait à la fois appel à la ressemblance et à la différence (p. 61). Ils ajoutent :

(...) while collective identity obviously says something about the sameness shared among the individuals that constitute the collective, it also says what makes the collective distinct from other collectives, at least according to the claims and/or beliefs of the collective. (p. 62)

Puisque nous définissons l'expatriation, en partie, comme un processus de déconstruction et de reconstruction de liens dans le temps, la question de l'identité, en tant que processus relationnel et en tant que construction, devient vivement pertinente. D'ailleurs, l'expatriation fournit un contexte qui, par nature, fait ressortir l'identité nationale. Car, comme le précise Serge dans un commentaire fort judicieux : « J'aime bien être un étranger ailleurs. Pis c'est sûr que t'es toujours étranger ailleurs... » Dans le même esprit, mais de façon plus explicite, Patrick nous livre la même réflexion.

(...) ici, on s'en sert un peu parce que c'est le contexte qui te force. Tout le monde te demande toujours : « C'est quoi ta nationalité ? » Quelque chose qu'on vit jamais. On, on... vit pas ça e... quand on est dans notre pays. Personne te demande c'est quoi ta nationalité. // (rire) // Même si on est Québécois, on est Québécois. Mais c'est pas du tout la même chose. // *Hum, hum...* // Personne te demande : « T'es quoi toi ? » // *(rire)* // Pis tu réponds pas à la personne : « Je suis Québécois. » // *(rire)* // Tsé ? Ça arrive jamais. Ça arrive jamais. Ça arrive juste quand t'es à l'étranger. Pis là... là c'est ça. Tu le dis, pis tu vois que dans le contexte, c'est là que t'es Canadien, t'es traité différemment. Ça fait réaliser des choses. Pis aussi ben, tu te rassembles plus

évidemment, comme je l'avais dit, tu te rassembles plus avec d'autres Canadiens qu'avec du monde que t'aurais pas vu. (Patrick Leblond, entrevue, p.62-63, septembre 2003)

Cette façon de s'associer et de se dissocier des autres dépend donc, comme l'observe Patrick, du contexte qui favorise certaines identifications au détriment d'autres identifications possibles. En effet, les différences et les ressemblances ne sont pas des réalités externes, objectives et immuables, mais selon nous, des réalités qui prennent corps dans le travail significatif et interactif de l'acteur. À plusieurs reprises, par exemple, nos participants se qualifient d'occidentaux, de « westerners ». Or, cette identification s'actualise uniquement dans le rapport que nos expatriés établissent avec d'autres occidentaux (association) et par opposition aux Arabes, Asiatiques ou Africains qu'ils côtoient. L'extrait suivant montre ce mécanisme relationnel et contextuel.

Un moment donné on était un groupe d'amis pis un c'est un Norvégien e... des Canadiens, des British, des e... du monde d'un peu tout partout. E... On apprend aussi e... les personnes de ces cultures-là autant que si on était supposons dans leur pays. Même e... Je ne sais pas comment dire ça, mais e... Le contact avec ces personnes-là, on découvre vraiment ce qu'on a en commun pis ce qu'on n'a pas en commun. Fait que ça aussi c'est intéressant de... e... On fait comme partie du même... clan ici, mais e... dans d'autres circonstances, le pouvoir de forces serait pas le même. La situation serait pas du tout la même. Fait qu'ici on est un petit peu comme une tribu encerclée, donc on est... On fait partie de la même gang, mais en vivant tous les jours ensemble on s'aperçoit qu'on fait pas du tout partie de la même gang. (Ibid., p. 23)

Ce que Patrick nous explique ici, c'est qu'il s'associe aux Occidentaux qui partagent la même expérience d'expatriation et le même complexe résidentiel (on fait partie de la même gang), par opposition à l'entourage saoudien (une tribu encerclée). Mais dans un même temps, il se dissocie de ses amis sur la base de différences qu'il construit dans son interaction quotidienne (en vivant tous les jours ensemble on s'aperçoit qu'on fait pas du tout partie de la même gang). Par ailleurs, cette dynamique

associative changerait du tout au tout si, par exemple, l'expatriation de Patrick avait lieu en Norvège. Peut-être s'identifierait-il par opposition aux Norvégiens ou aux Scandinaves ? Comme il le souligne, le « pouvoir de forces » n'aurait pas été le même. En d'autres termes, pour voir et isoler certaines différences sur soi et sur l'autre, l'expatrié doit en fait expliquer et justifier (aux autres comme à lui-même) ce que signifie être Québécois, Canadien, Nord-Américain et ainsi de suite. C'est-à-dire qu'il fait ressortir à la fois les similarités (sameness) et les différences (distinctiveness). Pour y arriver, l'expatrié fait référence aux explications et aux justifications qu'il possède et partage avec des groupes d'individus. Ces ressources explicatives se sont historiquement enracinées dans un corpus de croyances, de coutumes, de pratiques, de récits, etc. qui évoluent et se reconstruisent avec le temps. En somme, l'expatrié se connaît et se reconnaît dans la connaissance des autres et des interprétations qu'il partage. Toutefois, l'exposition prolongée aux différentes ressources interprétatives et aux construits culturels pousse l'acteur à transformer ses liens identitaires. Par exemple, Lana, qui est née en Irak, mais qui a passé vingt ans au Canada, connaît et partage une foule de ressources qu'elle peut mobiliser et manipuler à son avantage.

La dernière fois, j'ai... parce que vraiment, je n'avais pas de visa, mon passeport était volé et tout ça. C'est là que j'ai décidé carrément la meilleure chose... Je savais aussi qu'il y avait beaucoup de sympathie pour les Irakiens, alors j'ai décidé de parler en arabe. Et de mieux expliquer... parce que je voulais toucher aussi à son sang de masculin arabe (rire). Comment il me laisse une femme avec un garçon sans argent. (...) alors je voulais jouer là-dedans parce que c'est dans mon intérêt de... qu'il me laisse. Quand je me suis aperçue que je pouvais avoir un problème, bon là, j'ai changé en arabe. Et j'ai osé le lui dire aussi... J'ai dit: « Tu sais (...) c'est ma faute parce que je me suis adressée en arabe. Si je te parlais en anglais, tu aurais pensé que j'étais Anglaise. Tu m'aurais traité mieux. » // **Ha, ha...** // Puis là il me regardait, puis il m'a dit: « Non, non, non. (rire) Si t'étais Anglaise, c'était le premier vol de retour. (rire) Je te tolère parce que tu es Irakienne (rire). » (Lana Hindo, entrevue, p.22, octobre 2003)

Dans certains contextes, Lana peut s'associer aux Irakiens puisqu'elle possède des ressources (langue, mentalité, etc.) qui lui permettent de revêtir cette identité. Bien qu'elle se distingue de notre groupe de répondants en ce qui a trait à certains enjeux, son récit nous fournit quand même des outils précieux pour comprendre le processus d'identification. À cet égard, la transformation identitaire fait elle aussi partie du travail de construction et de déconstruction de liens dont nous avons parlé tout au long de cette analyse. Le témoignage de Jocelyne, partie depuis près de dix ans, soulève des questions très pertinentes sur la déconstruction du lien identitaire.

parce qu'après huit ans e... on se sent d'année après année là... Tu vas au Québec, tu rentres chez toi – c'est vrai pour tous ceux à qui j'en ai parlé – la première année là, tu retournes (...) C'est drôle, tu revois les mêmes images que quand t'as laissé un an avant : les mêmes politiciens, les mêmes... acteurs, les mêmes chanteurs, les mêmes odeurs. // *Hum, hum...* // Deux ans... trois ans... quatre ans... plus les années passent, plus tu t'éloignes... moins tu te reconnais. (...) C'est une coupure que j'ai... ça c'est par... Je trouve ça difficile. Euh... puis on a perdu un... Vois-tu, l'assurance médicaments, je pense, arrivait quand on est parti. Déjà là, plus les années passent, moins tu te sens d'attaches; puis plus les années passent, moins tu te reconnais. (Jocelyne M., entrevue, p.15, novembre 2003)

Moi j'ai mon mari, Paul, vingt... vingt... vingt-trois ans. Encore aujourd'hui, encore les gens ils disent : « Comment vous faites ça en France ? » Il dit : « Je le sais-tu moi ?! Ça fait vingt... trente ans que je suis parti de la France ! » Euh... il sait plus. (Ibid. :p.16)

Comme nous l'avons déjà expliqué, l'expatrié se connaît et se reconnaît dans la connaissance des autres et des interprétations qu'il partage. Or, l'expatriation engage certes l'acteur à mobiliser des construits culturels, mais son absence prolongée l'éloigne aussi de ses groupes de référence. En parlant de son fils, Jocelyne illustre ce grand paradoxe.

Mais c'est sûr mon fils, tu lui demandes : « Qu'est-ce que tu es ? » Selon le goût, il va dire qu'il est Canadien... ou il est

Français. Quand on est au Canada, il devient très Canadien; puis quand on est en France, il devient très Français. Est-ce que c'est bon ? Est-ce que c'est pas bon ? E... Il est pas le premier... e... Moi, ce que je disais à mon mari, c'est qu'on est en train de le préparer à nous quitter... (pause) Parce que lui, il va être bien partout... Fait que quand il va vieillir, lui ce sera un enfant qui aura pas d'attaches. À moins là que dans les prochaines années, on s'installe puis qu'à l'adolescence, il prenne des racines très fortes dans son pays. (...) C'est sûr que pour moi, c'est un peu stressant. Parce que moi, j'ai des souvenirs du Québec, de notre manière d'être, de fêtes de famille, que je me dis parfois : il a pas ça. Mais est-ce que c'est pire ? Est-ce que c'est moins bon ? Meilleur ? Lui, il semble pas lui manquer, hein ? C'est toujours la même affaire, on compare avec nos souvenirs. (Ibid. : p. 18)

En somme, s'identifier c'est s'attribuer les similarités (sameness) et les différences (distinctiveness) qu'on partage avec des collectifs. Or, l'expatriation suscite à la fois un travail de comparaison et d'affirmation de ressources culturelles partagées, tout comme elle éloigne l'expatrié et lui donne ainsi une perspective nouvelle sur ce qu'il est.

Nous avons vu, au cours de cette section, comment l'expatrié vit son séjour à l'étranger. Comment il s'y fait, s'accoutume, se conforme et s'identifie. La partie qui suit nous permettra de compléter notre récit analytique de l'expatriation en tant que processus de transformation par lequel un acteur change d'environnement et se met en relation (construit et déconstruit des liens) avec des collectifs dans le temps.

4.5 Revenir

« Mais après ? Qu'avait-il gagné à ce déplacement ? Qu'avait-il rapporté de ce voyage ? Rien, dira-t-on ? Rien, soit, si ce n'est une charmante femme, qui -- quelque invraisemblable que cela puisse paraître -- le rendit le plus heureux des hommes ! En vérité, ne ferait-on pas, pour moins que cela, le Tour du Monde ? » (Vernes. Le tour du monde en 80 jours.)

Nous avons précisé, au début de cette analyse, que l'expatrié s'engageait dans l'expérience en créant le sens de son expatriation, en s'expliquant les raisons et motivations de son départ (pour *quoi* partir), mais aussi en élaborant un scénario organisationnel plus ou moins précis. Or, non seulement ce travail oriente-t-il l'expatrié pour accomplir l'expatriation, mais il suggère aussi l'impression d'achèvement et le moment du retour. Si nous nous rappelons par exemple la « mission des Caraïbes » de Patrick, le retour se veut en quelque sorte la suite logique des choses, la conclusion d'une étape dont le but consistait à amasser de l'argent.

(...) j'ai commencé à dire : « Bon. Écoute. How much is enough ? » Pis j'ai regardé, j'ai fait mes calculs pis j'ai dit : « It's enough. » Tsé ? Je veux dire... C'est vraiment, c'est vraiment assez. (...) J'ai énormément fait de capital pour partir à peu près n'importe quoi. Je veux dire. Que ce soit le, ce qu'ils appellent le « seed money », ou bien 100% du capital nécessaire. Donc, c'est... C'est tout. C'est fini. (...) Il est temps pour moi. Il est temps de partir. (Patrick Leblond, entrevue, p.49, septembre 2003)

Alors que certains expatriés utilisent des objectifs mesurables et quantifiables, des explications sanctionnées par un contrat de travail, nous avons vu que, pour d'autres, la création de sens et de valeur déborde d'un quelconque scénario organisationnel. Or, les ressources qui, avant le départ, articulaient les motivations de l'expatrié engendrent, a posteriori, une grande part d'équivoque et d'incertitude. La famille de Jocelyne, par exemple, ne s'était pas fixé de but particulier au moment de

s'expatrier en Arabie Saoudite. C'est pourquoi l'éventualité du départ soulève un questionnement troublant.

J pense que ce qui me marque le plus, c'est de ne pas avoir réalisé à quel point vivre à l'étranger longtemps me changerait... e... de... Comme je te disais l'autre fois là, de plus vraiment me sentir chez moi chez moi. C'est pas une sensation e...des plus agréables. C'est pas que c'est désagréable, mais c'est stressant dans le sens que l'avenir, il devient incertain. Puis là nous, c'est ça le, le, le... En fin de compte, ce qui est le plus marquant, c'est que dans notre cas à nous, à partir de maintenant, on ne sait pas où on va aboutir... Puis on n'a pas un goût particulier pour un endroit où on veut habiter. C'est sûr que, en cas de catastrophe, le Québec est là pour nous recevoir, mais que... En tant que famille, je pense pas qu'on sente que notre avenir il est là. (ton dramatique) Mais où il est ? (rire) (Jocelyne, M., entrevue, p. 28, novembre 2003)

Comme le souligne Jocelyne, l'avenir et le retour deviennent incertains puisqu'ils ne se rattachent à aucun scénario préétabli et, par le fait même, à une foule de scénarios possibles. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment Jocelyne souligne (ce qui est marquant) son égarement (on ne sait pas où on va aboutir) à ce moment de l'expérience (à partir de maintenant) alors qu'elle n'a jamais préalablement défini la durée de l'expatriation ou le « après » l'expatriation. À cet égard, précisons que la planification qui survient dans l'expérience ne précède pas l'action, mais bien qu'elle habilite simplement l'acteur à faire sens rétrospectivement de sa démarche, comme le fait Patrick dans l'exemple précédent. C'est à titre d'outil de référence que ce construit organisationnel permet à l'expatrié de s'expliquer ou de motiver son retour.

Bien que certains de nos répondants aient été interrogés avant leur rapatriement au Canada ou avant la fin de leur expérience, nous avons pu recueillir les témoignages de quelques « ex-expatriés ». Or, malgré les ressources interprétatives que fournit le scénario organisationnel,

certaines circonstances critiques déstabilisent l'acteur. Par exemple, lors de sa deuxième expérience d'expatriation en Arabie, Serge complète un second contrat de deux ans selon le plan de son organisation-employeur. Mais ce plan s'avère insuffisant pour justifier les événements suivants.

Donc en 85, je suis revenu en Arabie pour poursuivre sur l'international. J'avais aimé ça. Et finalement, mes filles étaient adolescentes à ce moment-là, puis après un an et demi ici, j'ai appris que ma mère avait le cancer, donc j'ai abrégé mon contrat pis je suis retourné au Québec. Et ma mère est décédée dans les six mois qui suivaient. Pis les filles là... Ça sert à rien. L'international, ça les intéressait plus. Les adolescents, quand ils sont à la recherche d'une identité, ils ont besoin de leur chum sur une base constante et puis, c'est le Québec qui e... Donc on est resté au Québec. (Serge Lessard, entrevue, p.2, août 2003)

Le récit de Serge nous démontre que les liens de l'expatrié (avec les membres de sa famille qui partagent l'expérience et avec les membres qu'il quitte) exercent une influence déterminante sur les motivations de l'expatriation. En effet, de la même façon que l'expatrié co-construit l'objet du départ (le pourquoi), il co-construit aussi l'objet du retour. Ceux-ci sont comme tous les deux construits d'une même pièce. En regard de la valeur accordée à certains objets, l'expatrié sélectionne et retient le scénario le plus important à ses yeux. Par ailleurs, l'histoire de Serge nous fournit l'occasion de revenir sur notre définition de l'expatriation. Nous avons suggéré que l'expatriation consiste en un processus de transformation au cours duquel un expatrié se met en relation (construit et déconstruit des liens) avec des collectifs et des organisations dans le temps. La section 2 « Partir » illustre d'ailleurs ce processus de déconstruction et de construction. Or, il s'avère que le retour s'articule de la même façon que le départ et qu'il soit, sans jeu de mots, un véritable dénouement.

René : Là, je parle juste de briser le lien là pis de le « repluger » ici. Là, je parle de cette partie-là (...)

Denise : Ça faisait un an qu'on le planifiait aussi là. (...) fait que ben de la planification. Ramener les meubles parce

qu'on avait amené un peu de meubles à nous autres là-bas pis tout ça, pis... louer quelque chose ici. (...) Ben c'est sûr que dans les premières semaines, ben là t'as beaucoup de choses à faire tsé ? Permis de conduire, le ci, le ça, la carte d'assurance-maladie. (...) Paquet de choses à faire pis à acheter. T'as beaucoup de dépenses qui rentrent en ligne de compte quand tu rembarques dans le système canadien. (René et Denise Grondin, entrevue, p.69-70, février 2004)

René : Le départ de là-bas, ben ça a été extraordinaire (...) les démonstrations d'affection par nos amis, les party, les cadeaux.

Denise : On a braillé encore là.

René : Du braillage. (rire) Tout le monde... tout le monde qui t'aime. Ça c'est l'fun, hein ?

Chercheur : **Se sentir apprécié...**

René : Tsé, apprécié... Surtout aimé là. J'veux dire e... e...
Le lien d'amitié. (Ibid., p.71)

René et Denise expliquent bien en quoi le retour implique de déconstruire les liens tissés dans le pays d'accueil « briser le lien là », « le lien d'amitié » et de reconstruire les liens avec le pays d'origine « repluger ici », « permis de conduire, le ci, le ça, la carte d'assurance-maladie », « tu rembarques dans le système canadien ». Remarquons, dans leur cas, que ce processus avait été planifié, soit que le moment et les circonstances du retour avait fait l'objet de discussions, d'échanges et donc, d'un travail significatif.

Enfin, la reconstruction des liens, au retour, engage l'expatrié à participer à nouveau aux organisations qu'il avait quittées et, parfois, à vivre une forme de différence... En effet, pendant son absence et son expérience, l'expatrié s'est transformé, les gens qu'ils connaissait ont eux aussi changé et la reconstruction des liens se veut alors une reconnaissance de soi et de l'autre. L'expatrié se retrouve et se redécouvre dans son interaction.

René : Pis en plus, pis en plus : « Tu nous as abandonné quand t'es parti d'ici. Fait que là, quand t'es parti... t'es allé en Arabie, nous, l'amitié qu'on avait pour toi, tu nous as coupé

les liens. Pis là tu reviens pis tu nous racontes tes histoires de là-bas. On est pas vraiment intéressés. » // *Hum...* // « On est content que tu sois revenu, mais achale-nous pas avec tes... tsé ? » Parce que les gens ne veulent pas comprendre le vécu là-bas non plus.

Denise : On a un ami qui nous demandait des questions.

Mario. Lui comme moi, il aime ça pis il s'était super...

René : Mais c'est un couple plus ouvert.

Denise : C'est ça. C'est ça. Mais les autres e... C'est comme si on... était pas parti. C'est sûr qu'il y a des amis... la gang, elle se reprend facilement parce que bon. Tsé mais toi, c'est là que tu t'aperçois qu'eux autres ont pas évolué la même chose que toi là. // *Hum...* // Parce que tsé, vu que t'étais à l'extérieur, tu vis d'autres choses. T'as vu d'autres affaires. Tsé ? Beaucoup de nouvelles... nouveautés aussi qu'on a appris là. Tsé j'veux dire. Ça nous a ouverts sur bien des sujets pis on a appris (...) (Ibid., p.36)

En d'autres termes, l'expatrié renoue ses liens, mais le bagage interprétatif et cognitif qu'il amenait à son départ s'est rempli d'explications, de significations, de modèles maintenant étrangers aux autres « c'est là que tu t'aperçois qu'eux autres ont pas évolué la même chose que toi ». De plus, ces connaissances se traduisent difficilement, car elles n'ont de sens que dans l'expérience que seul l'expatrié a vécue. Par conséquent, la communication avec les pairs est devenue, en quelque sorte, plus difficile et doit être reprise sur des bases communes qui excluent l'expatriation. D'ailleurs, dans la section 3 « Arriver dans un nouvel environnement », nous avons avancé l'idée que l'expatrié se voit souvent obligé d'expliquer son savoir, de traduire des événements pour lui habituels, car il entre en contact avec des personnes qui ne partagent pas le même bagage interprétatif ni les mêmes expériences. Au cours du processus de retour donc, l'expatrié fait face à une incompréhension similaire « les gens ne veulent pas comprendre le vécu là-bas non plus ». Dans l'extrait suivant, Réal déplore justement les difficultés qu'il rencontre en parlant de son expérience.

C'est une de mes grandes frustrations. C'est ça. T'as pas de point de référence, des choses que tu peux pas expliquer... parce que c'est pas de point de comparaison ou c'est un point

de comparaison incroyable. (Réal Bédard, entrevue, p.23, octobre 2003)

En résumé, le processus de reconstruction, au retour, suscite un travail d'échange et de comparaison dans lequel l'expatrié prend conscience de sa transformation, du changement qui s'est accompli dans son expérience. À ce sujet, les témoignages de Jocelyne et de Serge parlent d'eux-mêmes.

Je pense que c'est un... un voyage, l'expatriation, qui nous amène plus loin que ce qu'on pense tous au départ. Parce que ça nous transforme e... Ça nous... ça transforme notre personnalité, ça transforme notre manière de... de voir les choses, parce qu'on s'expose à d'autres cultures, à d'autres modes de vie. Euh... puis ça nous transforme profondément, à vie, je pense. (Jocelyne M., entrevue, p.69, novembre 2003)

L'évènement marquant, c'est de réaliser à quel point vivre à l'étranger nous a changé, a changé e... notre manière de voir les choses. (Ibid., p.30)

Bien sûr, ça m'a permis, ça je te l'ai dit, je mangeais même pas d'olives quand j'étais au Canada. J'avais des idées arrêtées, j'étais « one track mind » et, et... je disais à Louise : « Fais pas de plat spécial. Invente rien, initie rien, origine rien. Je sais ce que j'aime : des patates, de la soupe, des patates, de la viande, du dessert. » Bon ! (Il rit.) Pis avec l'Arabie, aujourd'hui, c'est vrai. C'est quand même vrai. Je dis ça avec un brin de... en blague, mais c'est quand même vrai. Aujourd'hui, je le ressens, je suis prêt à goûter n'importe quoi. Je vais faire des essais pis avant, c'était pas le cas. Tu peux demander à mes filles pis à Louise, j'étais « one track mind ». Il y a juste une façon de faire les choses : la mienne. Pis aujourd'hui, je réalise que... il y a beaucoup de bons chemins qui mènent à Rome. Pas juste un. Il y en a ben des façons, pis elles sont toutes bonnes. Fait que le mot de la fin, c'est ça. Je trouve que... il y a un adage qui dit que : « Les voyages forment la jeunesse. » Pas juste la jeunesse, la vieillesse aussi. Tout le monde. (rire) (Serge Lessard, entrevue, p.52-53, août 2003)

Au terme de son voyage, l'expatrié s'est engagé dans un processus d'apprentissage, de création de sens et de construction de liens qui l'a progressivement transformé. Ses yeux ont vu défiler de

nouveaux paysages, de nouveaux visages, il a partagé des connaissances, des pratiques, des règles, des coutumes, bref il a vécu une expérience qui s'est ajoutée à l'ensemble de ses environnements enactés et qui change son rapport à la réalité.

Maintenant que ce récit analytique de l'expatriation s'achève, alors que nous avons suivi les traces de sujets expatriés et expliqué les processus mobilisés par ceux-ci, il convient maintenant de voir dans quelle mesure il est possible, à partir de nos résultats, de modéliser l'expatriation du point de vue de la construction de sens. À la lumière de cette synthèse, nous pourrions évaluer les limites et la portée de notre recherche.

Le processus d'expatriation comporte cinq grandes phases (voir figure 4, p. 111) Celles-ci amènent successivement un acteur à s'engager dans un projet d'expatriation, à changer d'environnement, à déconstruire et construire des liens dans le temps, à changer son rapport à la réalité et, ultérieurement, à voir son identité transformée.

4.6 Modèle du processus d'expatriation

Phase 1 : Faire sens du projet d'expatriation

Au cours de cette phase, l'acteur porte son attention sur une offre d'expatriation, la sélectionne et la retient. Le projet d'expatriation, d'abord équivoque, suscite un travail interactif de construction de sens. En interagissant avec le conjoint, les membres de la famille, l'employeur, etc., l'acteur définit le projet d'expatriation et peut ensuite l'évaluer. Nos participants font cependant appel à des ressources interprétatives différentes suivant deux cas de figure :

Profil 1 : Certains s'appuient entre autres sur un contrat de travail, un scénario organisationnel spécifiant la durée, le rôle et des objectifs à

atteindre. Pensons à Serge, par exemple : « Quand je suis venu avec Compagnie X, c'était un contrat, c'était un projet. Tu venais ici deux ans. Tu savais c'était quoi tes objectifs pour deux ans. » (Serge Lessard, entrevue, p.22-23, août 2003)

Profil 2 : D'autres justifient davantage leur choix grâce à des motivations qui débordent d'un scénario organisationnel quelconque. Le contrat de travail est absent ou secondaire dans l'évaluation du projet d'expatriation. Lana correspondait à ce profil : « Alors c'est juste la qualité de vie entre maintenant et 55 ans. Ce que je veux choisir. » (Lana H., entrevue, p.18, octobre 2003)

Phase 2 : Partir, changer d'environnement

Le départ met en branle le processus de déconstruction et de construction de liens entre l'expatrié et différents collectifs tels que la famille, les amis, le pays, l'organisation-employeur, etc. Ce travail de déconstruction et de construction se poursuit tout au long de l'expérience et influence d'autres processus tels que la mise en acte du rôle ou l'identification, par exemple. En ce qui concerne la déconstruction, nous pouvons nous rappeler du cas de René qui avait laissé ses enfants derrière lui. Il construisait aussi des liens avec son employeur saoudien et par la suite avec d'autres expatriés qui devenaient ses amis. « Pis l'amitié était créée. Pis ça s'était créé souvent par des moments. Les soupers à la maison qu'on faisait... » (René Grondin, entrevue, p.32, février 2004)

Phase 3 : Séjourner

Entre son arrivée dans un environnement nouveau et son retour, l'expatrié mobilise plusieurs processus interdépendants et coexistants.

Processus d'apprentissage : Dans l'expérience d'un environnement nouveau, l'expatrié est témoin de règles, de pratiques, d'explications et de

comportements inconnus qu'il s'explique et valide en interagissant avec son entourage. Les nouvelles connaissances s'ajoutent à son schéma cognitif. L'expérience du « Shouaï » pour Patrick constitue un bon exemple. Or, le processus d'apprentissage suscite aussi une modélisation. C'est-à-dire que l'expatrié utilise des modèles qui partage culturellement pour évaluer les éléments inconnus. À cet égard, rappelons-nous de l'évaluation de Serge concernant les croyances indiennes : « Alors, moi, je trouve qu'ils sont très superstitieux. E... Pas si spirituels que ça. » (Serge Lessard, entrevue, p.30, août 2003)

Processus de construction de sens : L'expatrié fait l'expérience d'une réalité nouvelle et équivoque qu'il rend progressivement signifiante. Au début de l'expatriation, ce processus est particulièrement saillant : « Les premiers jours, ce qui m'a déboussolé, c'est d'être capable d'essayer de me souvenir du nom des Indiens. (...) D'une part et d'autre part, le nom des endroits. » (Réal Bédard, entrevue, p.12, octobre 2003)

Processus de construction de liens : Au cours de son expérience, l'expatrié se lie à différents collectifs tels que les collègues, les voisins, les amis, d'autres expatriés, etc. Il participe activement à ceux-ci. Les gens qui lui sont étrangers à l'arrivée lui sont progressivement familiers. « On s'est rencontré l'année passée. Il y avait une autre dame ici, Québécoise, F. M., elle était notre guide « social » (rires). » (Lana H., entrevue, p.27, octobre 2003)

Processus d'identification : Dans sa relation aux autres, l'expatrié reconnaît des similarités et des différences, s'associe ou se dissocie à certains collectifs. Ce processus entraîne une redéfinition progressive de son identité. Patrick expliquait d'ailleurs très bien ce processus : « Le contact avec ces personnes-là, on découvre vraiment ce qu'on a en commun pis ce qu'on n'a pas en commun. » (Patrick Leblond, entrevue, p.23, septembre 2003)

Processus de réalisation : L'expatrié qui s'est lié par contrat à un employeur doit jouer le rôle qui lui a été attribué, participer à l'organisation

et réaliser son mandat. Ce scénario organisationnel, une fois réalisé, permet à l'expatrié, a posteriori, de sanctionner son expérience et lui donne un sentiment d'achèvement. Le témoignage de René, concernant son rôle de vice-président des opérations, relève du processus de réalisation.

Phase 4 : Revenir, changer d'environnement

Le retour met en branle un processus de déconstruction et de reconstruction de liens. « Là, je parle juste de briser le lien là pis de le « repluger » ici. » (René et Denise Grondin, entrevue, p.69, février 2004) Le processus de reconstruction de liens amène l'acteur à se « refamiliariser » (soit à se rapprocher des personnes et de l'environnement qu'il avait quittés, à développer progressivement l'impression d'habitude et de familiarité) et à se « reconnaître » (soit à se repositionner par rapport aux similarités et aux différences qu'il possédait et partageait avec certains collectifs). « C'est sûr qu'il y a des amis... la gang, elle se reprend facilement parce que bon. Tsé mais toi, c'est là que tu t'aperçois qu'eux autres ont pas évolué la même chose que toi là. » (Ibid., p.36)

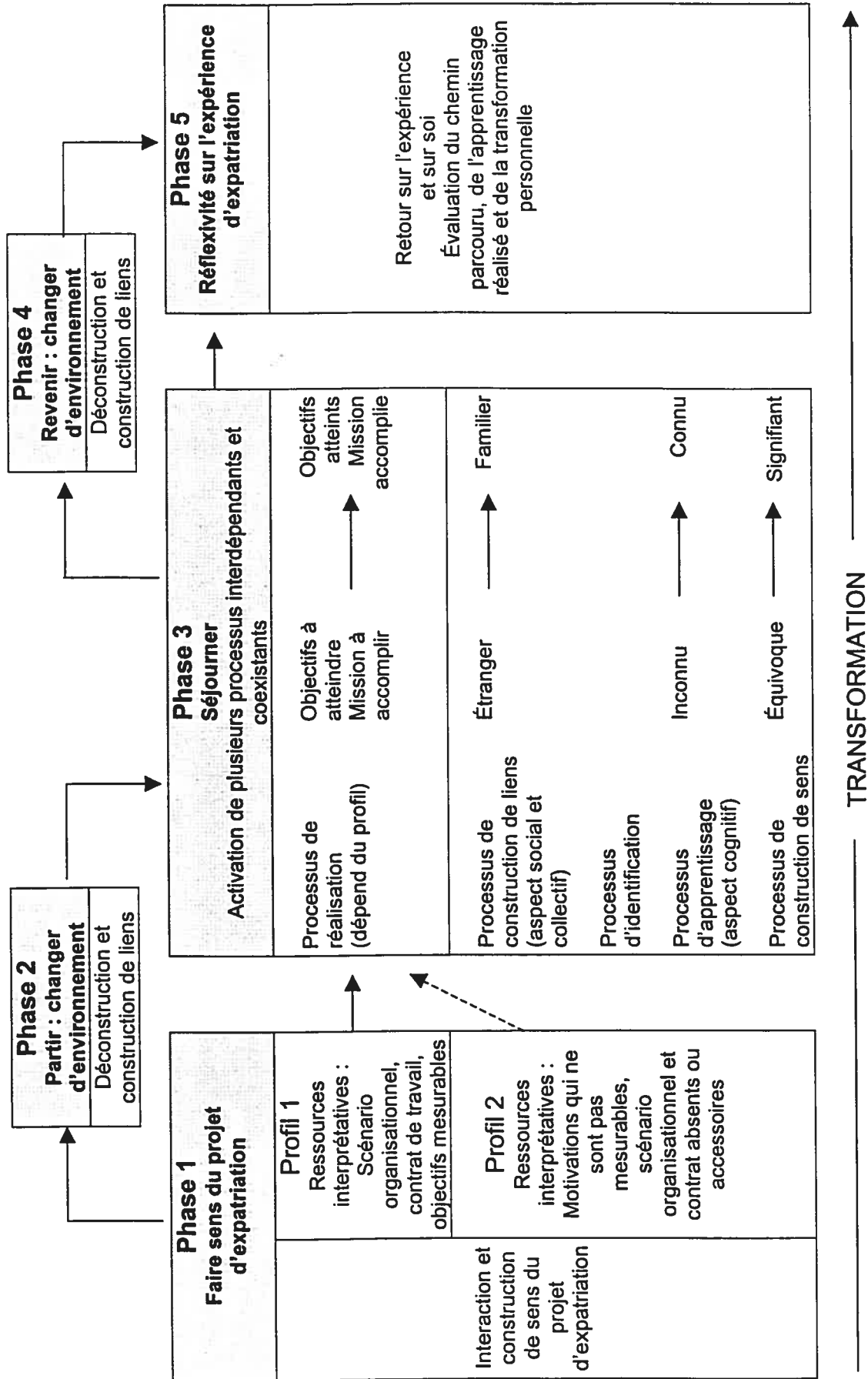
Phase 5 : Réflexivité sur l'expérience d'expatriation

Le retour de l'expatrié est aussi un retour sur soi et un retour sur l'expérience. Cette réflexivité peut survenir au cours du séjour (phase 3) ou après. L'expatrié évalue, a posteriori, le chemin qu'il a parcouru, l'apprentissage qu'il a réalisé et, par conséquent, la transformation qui s'est opérée en lui. En effet, ce n'est qu'en s'engageant activement dans l'expérience d'expatriation que l'expatrié peut, par la suite, construire le sens de cette expérience, y mettre de l'ordre et en dégager les grandes lignes. Surtout, ce regard réflexif sur une suite d'événements (le récit de vie dans notre cas) lui permet de s'expliquer le sens de sa démarche, de

réaffirmer ses motivations, de se positionner par rapport à d'autres acteurs, etc. « Je pense que c'est un... un voyage, l'expatriation, qui nous amène plus loin que ce qu'on pense tous au départ. Parce que ça nous transforme (...) » (Jocelyne M., entrevue, p.69, novembre 2003)

Pour terminer, notre modèle ne prétend pas décrire toute la complexité du processus d'expatriation ni en déduire une forme canonique objective. Tout au plus, celui-ci cherche à rendre compte, de façon économique, des thèmes récurrents et des similarités de nos données. En effet, nous avons dû sacrifier le particulier de chaque récit au profit d'un regard plus global. En suivant un ordre narratif et chronologique, nous avons pu faire ressortir les grandes phases de l'expatriation (avant, pendant, après), examiner à la fois la création de sens et les enjeux de chacun de ces moments et appuyer notre analyse par des extraits de récit. Toutefois, nos répondants se distinguant tous par leur vécu, nous avons dû abandonner certaines données biographiques (telles que les émotions, par exemple) et contextuelles (telles que l'influence des particularités religieuses, sociales et politiques du pays d'accueil). Néanmoins, nous croyons que notre modèle propose une synthèse cohérente et pertinente du processus d'expatriation. De plus, notre voyage analytique s'achevant, certains chemins s'ouvrent encore à nous : des pistes de réflexion qui compléteront notre exploration du phénomène...

Figure 4 : Processus d'expatriation



CONCLUSION

Ce mémoire cherchait à mieux comprendre l'expatriation telle qu'elle est vécue, racontée et rendue signifiante par l'expatrié. Notre survol de la littérature nous a permis d'identifier certaines limites qui demandaient selon nous à être surpassées. Entre autres, nous avons constaté que les recherches s'inscrivent pour la plupart dans une perspective normative où s'adapter signifie alors atteindre les objectifs fixés par l'entreprise. De plus, il nous est apparu que l'approche managériale considère la culture comme une source potentielle de freins à l'adaptation, source que seule l'acculturation de l'expatrié et des compétences globales peuvent endiguer. Par ailleurs, les auteurs de cette approche se contentent généralement de trouver des relations positives entre la formation pré-départ et la réussite de l'expatriation sans toujours expliciter leurs choix théoriques ou prendre position quant à la notion d'apprentissage.

Afin de combler ces lacunes, nous avons reconsidéré l'expatriation sous une perspective relationnelle et processuelle, ce qui nécessitait des ressources théoriques adaptées à cette position épistémologique. Les théories de l'approche sociocognitive nous ont servi à clarifier la nature de l'apprentissage et elles ont fourni un ensemble d'outils notionnels tout à fait approprié pour décrire l'activité cognitive de l'expatrié. Le *sensemaking* de Weick nous a aidé à remonter le cours ininterrompu de son processus signifiant alors que la narrativité de Bruner justifiait notre recours aux récits de vie tout en articulant notre cadre théorique.

Peu d'études empiriques avaient jusqu'à maintenant intégré les théories de la communication, de l'éducation, et l'approche narrative pour comprendre les processus d'interprétation et d'apprentissage engagés dans l'expérience d'expatriation. Notre étude de cas d'expatriés

canadiens en Arabie Saoudite nous a permis de recueillir et d'analyser un corpus de récits de vie, duquel nous avons pu inférer un modèle théorique. À plusieurs égards, nous croyons que ce modèle contribue à la compréhension de l'expatriation. D'abord, il nous est apparu que l'activité signifiante qui précède le départ permet à l'expatrié de se projeter dans le temps et de s'expliquer les motivations à l'origine de son engagement. Deux cas de figure ont émergé de ce constat : certains expatriés semblent s'appuyer sur des objectifs bien définis (contrat de travail, buts, objectifs, etc.), lesquels sont autant de points de repère et de ressources explicatives pour la suite de leur expérience ; d'autres expatriés mobilisent des explications beaucoup plus larges, ce qui rend leur rapport à l'expatriation beaucoup plus équivoque. À la différence des recherches managériales, notre analyse n'a donc pas prédéfini l'expatriation en termes de réussite ou d'échecs, mais s'est plutôt penchée sur les ressources interprétatives de l'expatrié et sur sa construction du projet d'expatriation. Cette construction joue d'ailleurs de contraste avec le point de vue de l'entreprise qui prévaut dans la littérature.

En outre, nous avons examiné le changement d'environnement qui survient au cours de l'expatriation et découvert qu'il impliquait un processus de déconstruction et de reconstruction de liens dans le temps. Or, ce processus se veut concomitant à des processus de construction de sens, d'apprentissage, d'identification et de réalisation. En effet, l'expatriation plonge l'individu dans un environnement plus ou moins inconnu, insignifiant et étranger. Progressivement, l'expatrié doit donc s'expliquer, connaître et rendre signifiant les différences et la nouveauté, tout comme il doit tisser des liens avec d'autres individus. À cet égard, les liens revêtent une importance capitale, car, comme le soutiennent Weick, Bruner et les tenants de l'approche sociocognitive, l'apprentissage et la construction de sens prennent corps dans l'interaction.

Contrairement aux recherches sur l'acculturation qui tentent de mesurer les distances culturelles, l'assimilation ou l'imperméabilité de l'expatrié, notre analyse nous a permis de comprendre comment la culture (avec ses règles, ses coutumes, ses croyances, etc.) imprègne tout le travail cognitif et signifiant de l'expatrié. De plus, en ce qui concerne l'apprentissage, il ne s'agissait plus de voir si l'expatrié « possède » ou non des compétences globales, mais de voir comment il « met en acte » l'apprentissage. Nous avons alors constaté que l'expatrié mobilise un bagage d'explications du monde qu'il partage et valide avec des groupes. Lorsqu'il change d'environnement et reconstruit des liens, il est témoin de pratiques et d'explications étrangères qu'il modélise, valide ou invalide. Surtout, c'est par l'expérience concrète et active de la nouveauté et des différences que l'expatrié développe un apprentissage.

Enfin, notre analyse montre que l'expatrié évalue, a posteriori, le chemin qu'il a parcouru, l'apprentissage qu'il a réalisé et, par conséquent, la transformation qui s'est opérée en lui. L'expatriation se veut non seulement un départ, mais aussi un retour sur soi. Or, il semble que le départ et le retour soient construits d'une même pièce. À son retour, l'expatrié doit en effet se « refamiliariser » (se rapprocher des personnes et de l'environnement qu'il avait quittés) et se « reconnaître » (se repositionner par rapport aux similarités et aux différences qu'il possédait et partageait avec certains collectifs) malgré une certaine frustration à ne pouvoir partager ou communiquer son expérience d'expatriation.

Bien que notre travail éclaire des zones d'ombre, il comporte lui-même certaines limites. Les plus importantes nous viennent sans contredit de la généralisation des résultats (validité externe). Les paramètres uniques à l'Arabie Saoudite peuvent en effet soulever des doutes quant à la possibilité d'appliquer notre modèle à d'autres contextes. Cependant, le présent mémoire ne cherchait pas à valider ou

à consacrer un modèle universel de l'expatriation qui aurait pu ensuite dicter les choix des gestionnaires ou des expatriés. Au contraire, notre but était d'approfondir la compréhension des processus mobilisés par les expatriés au cours de leur expérience. Nous pouvons toutefois porter à la défense de notre recherche, la richesse de ses données (des récits de vie), celle-ci augmentant la validité interne. Quant à la validité externe, la présentation de notre démarche d'analyse démontre notre souci de transparence et ouvre la voie à des pistes de recherche.

Alors que notre mémoire offrait un portrait général des différents processus, de futurs travaux pourraient approfondir spécifiquement un seul des processus. Par exemple, il serait intéressant d'offrir une description détaillée de la transformation identitaire au cours de l'expatriation. De plus, notre modèle pourrait servir de base à l'élaboration d'un véritable cadre théorique intégré du processus d'expatriation. En effet, d'autres ressources conceptuelles que le *sensemaking* ou l'approche sociocognitive peuvent s'avérer pertinentes pour comprendre l'expatriation. Enfin, sans faire table rase des pratiques en gestion internationale des ressources humaines, notre modèle peut concrètement aider les gestionnaires à comprendre comment les expatriés vivent leur affectation à l'étranger, mais aussi les sensibiliser à la nature profondément sociale et somme toute humaine de la mobilité internationale.

Nous espérons que ce voyage analytique sera porteur de réflexions et qu'il portera l'expatriation vers d'autres horizons.

BIBLIOGRAPHIE

- Bandura, A. (1986). *Social foundation of Thought and action : a social cognitive theory*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Berry, J. W. (1980). Acculturation as varieties of adaptation. In A. M. Padilla (Ed.), *Acculturation : theory, models and some new findings*. Boulder, CO : Westview Press, 9-25.
- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*, Paris : Nathan.
- Bertrand, Y. (1998). *Théories contemporaines de l'éducation*, Montréal : Éditions Nouvelles AMS.
- Black, J.S. et Mendenhall, M. (1990). Cross-cultural training effectiveness: a review and theoretical framework for future research. *Academy of Management Review*, 15, 113-136.
- Black, J.S. et Mendenhall, M. (1991). The u-curve adjustment hypothesis revisited: a review and theoretical framework. *Journal of International Business Studies*, 22, 225-247.
- Black, J.S., Mendenhall, M. et Oddou, G. (1991). Toward a comprehensive model of international adjustment: an integration of multiple theoretical perspectives. *Academy of Management Review*, 16 (2), 291-317.
- Borg, M. (1988). International transfers of managers in multinational corporations. *Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Oeconomiae Negotorium*, 27, Uppsala.
- Briody, E. K. et Chrisman, J. B. (1991). Cultural adaptation on overseas assignments. *Human Organization*, 50(3), 264-282.
- Bruner, J. (1990). *Acts of meaning*, Cambridge : Harvard University Press.
- Bruner, J. (autumn 1991). The Narrative construction of reality. *Critical Inquiry*, 18, 1-21.
- Cerdin, J.-L. (2002). *L'expatriation*, Paris: Éditions d'Organisation.
- Cheney, G. (1991). *Rhetoric in an organizational society. Managing multiple identities*. Colombia, SC.: University of South Carolina Press.

- Church, A. (1982). Sojourner adjustment. *Psychological Bulletin*, 91, 540-572.
- Czarniawska, B. (1994). Narratives of Individual and Organizational Identities. *Communication Yearbook*, (17), 193-221.
- Deroure, F. (1992). *Mobilité professionnelle en Europe : dimension familiale et pratiques d'entreprise*. Commission des Communautés Européennes.
- Derr, C. B. et Oddou, G. (1993). Internationalizing managers : speeding up the process. *European Management Journal*, 11(4), 435-442.
- Evans, P., Pucik, V. et Barsoux, J.-L. (2002). *The global challenge*, New York : McGraw-Hill Higher Education.
- Feldman, S. (1988). How organizational culture can affect innovation. *Organizational Dynamics*, 17(1), 57-68.
- Fisher, R. W. (mars 1984). Narration as a human communication paradigm : the case of public moral argument. *Communication Monographs*, 51, 3-21.
- Fisher, R. W. (Decembre 1985). The narrative paradigm : an elaboration. *Communication Monographs*, 52, 347-367.
- Flick, U. (1999). Social construction of change: qualitative methods for analysing developmental process. *Social Science Information*, 38(4), 631-658.
- Geoffroy, C. (2000). Essai de définition du management interculturel. *Recherche et Formation*, 33, 107-121.
- Gertsen, M. C. (1990). Intercultural competence and expatriates. *The International Journal of Human Resource Management*, 1(3), 341-362.
- Glanz, L. (2003). Expatriate stories: a vehicle of professional development abroad? *Journal of Managerial Psychology*, 18(3), 259-274.
- Gregersen, H. B., Morrison, A. J. et Black, J. S. (1998). Developing leaders for the global frontier, *Sloan Management Review*, automne 1998, 21-32.
- Hall, E.T. (1990). *Guide du comportement dans les affaires internationales*. Paris : Seuil.

- Heller, J. (1980). Criteria for selecting an international manager. *Personnel*, 57(3), 47-55.
- Hofstede, G. (1983). National cultures in four dimensions : a research-based theory of cultural differences among nations. *International Studies of Management and Organization*, 12(1-2), 46-74.
- Kärreman, D. et Alvesson, M. (2001). Making newsmakers : conversational identity at work. *Organization Studies*, 22(1), 59-89.
- Kreiter, R. et Luthans, F. (1982). A social learning approach to behavioral management : radical behaviorists mellowing out. *Organizational Dynamics*, 13(2), 47-65.
- Kristensen, S. (4 novembre 2001). Learning by leaving – Towards a pedagogy for transnational mobility in the context of vocational education and training (VET). *European Journal of Education*, 36(4), 423-430.
- Janssens, M. (1995). Intercultural interaction : a burden on international managers? *Journal of Organizational Behavior*, 16, 155-167.
- Le Compte, M. et Goetz, J. (1982). Problems of reliability and validity in ethnographic research. *Review of Educational Research*, 52(1), 31-60.
- Lysgaard, Sverre. (1955). Adjustment in a foreign society : Norwegian fulbright grantees visiting the United States. *International Social Science Bulletin*, 7, 45-51.
- Manz, C. et Gioia, D. (1985). Linking cognition and behavior : a script processing interpretation of vicarious learning. *Academy of Management Review*, 19(3), 527-539.
- Mendenhall, M. et Oddou, G. (1985). The dimensions of expatriate acculturation: a review. *Academy of Management Review*, 10(1), 39-47.
- Meunier, J.-G. (1996). Meaning, narration, and cognition. *Semiotica*, 108(1/2), 157-162.
- Morse, J. (1994). *Critical Issues in qualitative research methods*. Beverly Hills: Sage.

- Morris, R. (1960). *The two-way mirror*. Minneapolis, Minn. : The University of Minnesota Press.
- Oberg, K. (juillet-août 1960). Cultural shock : adjustment to new cultural environments. *Practical Anthropology*, 7, 177-182.
- Osland, J. S. (2000). The journey inward : expatriate hero tales and paradoxes. *Human Resource Management*, 39(2-3), 227-238.
- Peltonen, T. (1998). Narrative construction of expatriate experience and career cycle : discursive patterns in Finnish stories of international career. *The International Journal of Human Resource Management*, 9(5), 875-892.
- Tesch, R. (1990). *Qualitative research : analysis types and software tools*. New York: Falmer Press, 55-102.
- Torbiörn, I. (1982). *Living abroad : personal adjustment and personnel policy in the overseas setting*. New York : Wiley.
- Trompenaars, F. (1993). *Riding the waves of culture : understanding cultural diversity in business*. Londres : Nicholas Brealey.
- Tung, R. L. (1993). Managing cross-national and intra-national diversity. *Human Resource Management*, 32(4), 461-477.
- Verlot, M. et Suijs, S. (mars 2000). L'apprentissage pragmatique de l'interculturel. *VEI Enjeux*, n° 120, 111-125.
- Waxin, M. F. (mai 2000). L'adaptabilité des expatriés. *Université d'Aix Marseille, Institut d'administration des entreprises, centre d'études et de recherche sur les organisations et la gestion*.
- Weeks, David A. (1993, March). Reluctant expatriates. *Across The Board*, 30(2), 47.
- Weick, K. (1995). *Sensemaking in organizations*, Thousand Oaks: Sage Publications.
- Wong, M. M. L. (juin 2001). Internationalizing Japanese expatriate managers: Organizational learning through international assignment. *Management Learning*, 5(2), 237-251.

ANNEXE 1 : GRILLE D'ENTREVUE

1^{re} entrevue : Phase d'exploration

Mise en contexte du sujet :

- Description et explication du projet de recherche.
- Explication des considérations éthiques : rôle du chercheur (obligations et responsabilités) et rôle du sujet de recherche.
- Signature du formulaire de consentement.

Questions préliminaires : profil du sujet de recherche

- Âge, occupation, état civil, vie familiale, nationalité, etc.

Questions sur l'expatriation

- Puisque d'autres entrevues auront lieu, je voudrais simplement vous assurer que le fait d'oublier certains détails n'enlève rien à votre témoignage. Si, après notre entretien, il vous vient des anecdotes ou des souvenirs que vous jugez importants, vous pourrez les noter et m'en reparler à l'entrevue suivante.
- Nous sommes ici à Riyad dans un contexte d'expatriation. Toutefois, avant de me raconter votre expérience en Arabie Saoudite, j'aimerais que vous me racontiez, que vous me parliez de votre vie « avant Riyad ».

(Si le sujet parle d'expériences d'expatriation précédentes, nous écoutons ses récits et nous tentons tout de même de recueillir des données sur le « avant la première expérience d'expatriation », quitte à revenir sur chaque expérience plus tard.)

- (Si le sujet parle peu.) Comment en êtes-vous venu(e) à vous expatrier en Arabie? Racontez-moi comment vous avez décidé de partir.
- Racontez-moi comment s'est passée votre arrivée ici, d'après ce que vous vous en souvenez.

- Pendant votre séjour en Arabie, jusqu'à maintenant, comment votre vie quotidienne s'est-elle déroulée ?
- Si vous essayez de vous rappeler, j'aimerais que vous me racontiez des expériences, des épisodes que vous avez vécus en Arabie et qui ont été marquants pour vous (positifs comme négatifs).
- (Si le sujet n'en a pas fait mention.) Racontez-moi des événements que vous avez vécus avec des gens d'autres cultures, ici en Arabie.
- Si vous aviez à revivre votre expérience d'expatriation en Arabie depuis le début, est-ce que vous changeriez quelque chose (décisions, actions, etc.) ? Est-ce qu'il y a des erreurs que vous voudriez corriger ?

2^e entrevue : Retour sur les autres expériences d'expatriation

(Si l'expatriation en Arabie Saoudite est la première expérience du sujet, nous approfondissons les pistes que donne la première entrevue.) Pour chaque expérience d'expatriation, nous comptons faire une entrevue distincte qui s'articulera de la même façon que la première entrevue, soit chronologiquement : avant l'expatriation (anticipation, élément déclencheur), arrivée au pays, pendant l'expatriation, départ du pays, après l'expatriation (évaluation de l'expérience).

3^e et 4^e entrevues : Approfondissement et consolidation

Comme il est difficile de prévoir les récurrences ou les éléments auxquels le sujet sera sensible, nous nous réservons les dernières entrevues pour de l'approfondissement. Nous reviendrons sur des épisodes qui ont été traités en surface, sur des questions qui sont restées imprécises ou sur des réponses incomplètes. De plus, le sujet prendra peut-être l'initiative de reparler de certaines expériences. Au cours du dernier entretien, nous prévoyons récapituler les grandes lignes du témoignage pour nous

assurer que notre interprétation est validée par le sujet et pour permettre à celui-ci de préciser des points qui lui semblent pertinents. Nous garderons les coordonnées du sujet et lui redemanderons la permission de le contacter au besoin.

Durée de chaque entrevue : 60 à 90 minutes.